BOUND

AVENTURES
DE ROBERT CHEVALIER,
DIT
DE BEAUCHÊNE.

TOME SECOND.

AVENTURES
DE ROBERT CHEVALIER, DIT DE BEAUCHENE,
CAPITAINE DE FLIBUSTIERS dans la Nouvelle-France.

Par LE SAGE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

A MÉZIERES,
De l'imprimerie de TRÉCOUT.
Et se trouve à LILLE,
Chez C. F. J. LEHOUCQ, Libraire.

Année IIe. de la République.

1793

AVENTURES DU CHEVALIER DE BEAUCHÊNE.

SECONDE PARTIE.

En 1667, après la mort de Philippe IV, roi d'Eſpagne, Louis XIV voulant ſe faire juſtice, & ſoutenir les droits qu'il avoit par la reine

Marie-Thereſe d'Autriche, ſon épouſe, ſur pluſieurs domaines des Pays-Bas, ſe mit à la tête de ſes troupes. Il ſe rendit en Flandres avec une armée des plus brillantes.

Le comte de Monneville qui s'étoit diſtingué dans les guerres précédentes, ne manqua pas de ſuivre ce monarque, & de ſe faire accompagner par ſes deux fils, qui achevoient à Paris leurs exercices, l'un âgé de ſeize ans, & l'autre de dix-ſept. Il ſouhaita que combattant à ſes côtés dans une compagnie de cavalerie qu'il commandoit, ils viſſent que ſi la nobleſſe Françaiſe fait par-tout des prodiges de valeur, elle eſt ſur-tout invincible quand elle combat ſous les yeux de ſon roi. Le ſiege de Charleroy fut le premier de la campagne, & nos deux jeunes volontaires eurent le bonheur de s'y ſignaler par quelques faits d'armes que M. de Turenne lui-même ne dédaigna pas d'honorer de ſes louanges. Il fit plus, il dit obligeamment

au comte qu'il devoit modérer leur ardeur juſqu'à ce que l'expérience leur eût appris qu'il faut dans des officiers plus que du feu & de l'impétuoſité.

Douay, Tournay, Lille & Oudenarde, ces villes emportées dans cette même campagne, rendirent public le traité de la triple alliance conclu entre la Hollande, l'Angleterre & la Suede. Le comte qui obſervoit ſes deux fils dans la plupart de ces ſieges, s'appercevoit avec plaiſir qu'ils étoient nés pour la guerre; & oubliant le conſeil de M. de Turenne, il leur procuroit toutes les occaſions qu'il pouvoit de l'apprendre. Il mettoit tous les jours leur courage à l'épreuve, ſans ſonger qu'ils étoient trop jeunes & trop délicats pour ſupporter impunément toutes les fatigues auxquelles il les expoſoit. Auſſi leurs forces s'épuiſerent à un point, qu'ils tomberent malades, & ne purent plus monter à cheval.

Leur pere voyant qu'ils avoient

beſoin de repos, leur fit quitter l'armée, & les renvoya à ſa terre, où il comptoit de les aller rejoindre bientôt, & de paſſer avec eux une partie du quartier d'hiver. Il ſe flattoit d'une fauſſe eſpérance. Il ne penſoit pas qu'il ſervoit ſous un roi qui ne diſtinguoit pas les ſaiſons quand il s'agiſſoit d'acquérir de la gloire. Louis marche vers la Franche-Comté au fort de l'hiver, & fait en peu de tems la conquête de cette province ; mais le ſiege de Dol devint funeſte à pluſieurs officiers de marque, & entre autres au comte de Monneville, qui reçut un coup de mouſquet dont il mourut.

Tandis que le pere expiroit devant Dol, ſon fils aîné dans ſa terre tiroit à ſa fin : une maladie de langueur, accompagné de continuelles douleurs qu'une bleſſure mal panſée lui cauſoit, l'emporta, quelques remedes que le chevalier ſon frere pût employer pour le guérir. Le chevalier qui avoit une véritable amitié pour lui, pleuroit en-

core ſa perte, lorſqu'il apprit le triſte ſort de ſon pere. Cette nouvelle mit le comble à ſa douleur. Quoi qu'en perdant ces deux objets ſi chéris, il fût devenu maître de ſon bien, qui véritablement n'étoit pas fort conſidérable, il ne pouvoit ſe conſoler de ces deux événemens. Enfermé dans ſa maiſon, il y menoit une vie ſi triſte, qu'il ſe ſeroit laiſſé mourir de chagrin, ſi le marquis de Ganderon, ſon voiſin, l'eût abandonné à ſa mélancolie; mais ce bon ſeigneur, pour la diſſiper, l'attiroit chez lui tous les jours, & l'y retenoit le plus long-tems qu'il lui étoit poſſible par des amuſemens qui modérerent inſenſiblement ſon affliction.

Le marquis avoit une fille de douze à treize ans, fille unique, fort jolie, & qui devoit être un jour une des plus riches héritieres de la province. Il l'aimoit tendrement, & l'élevoit avec un ſoin qui tenoit autant du gouverneur que du pere: hiſtoire ſainte & profane, géographie, fable, blaſon,

tout ce qui pouvoit contribuer à en faire une perſonne accomplie, il le lui enſeignoit lui-même, car il en étoit capable. En un mot, il s'occupoit entiérement de ſon éducation. Ma fille, lui diſoit-il ſouvent, ornez votre eſprit tandis que vous êtes jeune; ménagez-vous des talens qui vous faſſent honorer & chérir de tout le monde; les richeſſes toutes ſeules ne ſauroient vous rendre heureuſe; & quand elles le pourroient, ſongez que leur poſſeſſion n'eſt pas plus ſolide que celle de la beauté. Ces deux avantages ne ſont que des biens fragiles. Ce n'eſt point avoir un vrai mérite que de n'en poſſéder qu'un dont la fortune peut vous priver. Un cœur vertueux, un eſprit cultivé, voilà les ſeuls biens qui ſoient à l'épreuve du tems & des revers.

Pour Madame de Ganderon, elle ne s'occupoit que du détail des affaires domeſtiques, ſe repoſant ſur ſon mari du ſoin de former les mœurs de ſa fille. Cette jeune Demoiſelle lès enten-

doit ſi ſouvent l'un & l'autre, plaindre le ſort du chevalier devenu comte par la mort de ſon frere, qu'elle prit auſſi beaucoup de part à ſon malheur. Elle le voyoit tous les jours; & plus elle s'appercevoit que ſes parens avoient d'égards pour lui, plus elle ſe croyoit obligée de contribuer de ſa part à ſa conſolation. Elle aimoit à ſuivre les bons exemples qu'on lui donnoit.

Elle crut pendant deux ans n'avoir pour le jeune comte, que la même compaſſion qu'avoient pour lui ſon pere & ſa mere, qui le traitant comme s'il eût été leur propre fils, la diſpoſoient ſans y prendre garde, à le choiſir pour ſon amant. D'un autre côté, l'extrême retenue que le comte avoit auprès d'elle, lui procurant la liberté de la voir familièrement, fit que ſans ſonger à s'en défendre, il ſe laiſſa fortement enflammer; mais quelque ardent amour qu'il ſe ſentît pour Mademoiſelle de Ganderon, il eut long-tems la force de le condamner au ſilence, de peur de ſe brouiller,

en le déclarant, avec le marquis & la marquiſe. Cependant une conjoncture imprévue lui arracha ſon ſecret.

Madame de Ganderon prit un jour ſa fille en particulier, & lui dit qu'un préſident qui avoit quelques terres aux environs, l'avoit demandée en mariage pour ſon fils aîné, & l'avoit obtenue de ſon pere; mais qu'ils étoient convenus qu'à cauſe de la jeuneſſe de la future, ce mariage ne ſeroit célébré que dans deux ans, tems où le futur devoit entrer en charge. Mademoiſelle de Ganderon, plus étourdie que charmée de cette nouvelle, ne ſachant que répondre, remercia ſa mere de la clauſe de deux ans, qu'elle diſoit être ſon ouvrage, & ſe retira dans le jardin fort rêveuſe & fort inquiete. Elle ne connoiſſoit pas le fils du préſident, & elle deſiroit qu'il reſſemblât au jeune comte. Là deſſus elle commençoit à ſe plonger dans des réflexions qui la chagrinoient, ſans qu'elle en ſût bien encore démêler la cauſe, quand Monneville l'aborda.

Elle ſentit un mouvement de joie en remarquant que ſa mere qui le ſuivoit s'étoit arrêtée pour donner quelques ordres ; & profitant de l'occaſion, elle lui apprit en deux mots l'hymen projetté ; puis ſans lui laiſſer le tems de proférer une ſeule parole, elle lui demanda d'un air de vivacité, ſi quand elle ne ſeroit plus dans le château de ſes parens, il y viendroit encore tous les jours, & s'il ne ſouhaiteroit pas quelquefois de l'y voir. Le comte, tranſporté de plaiſir, lui dit, en lui ſerrant la main, qu'il l'aimoit trop pour ſurvivre un moment à ſa perte.

Je ne ſais ſi la marquiſe qui vint alors interrompre leur entretien ne leur rendit pas en cela un bon office ; car après s'être ſi bruſquement fait une déclaration mutuelle de leurs ſecrets ſentimens, ils demeurerent tout interdits. Ils ſe remirent pourtant bientôt l'un & l'autre ; & ſi on les empêcha de continuer leur converſation, en récompenſe ils ſe lancerent

tant de regards tendres & passionnés, qu'ils eurent sujet tous deux d'être contens de leur journée. Ils en eurent encore de plus agréables dans la suite. Les amans, quand une fois ils ont osé se dire je vous aime, font insensiblement bien du chemin. Ils ressemblent aux personnes qui voyagent sur mer, & qui se trouvent au bout du voyage sans même s'être apperçues qu'elles ont changé de place. Le comte & sa maîtresse vivoient dans une parfaite intelligence. Ils passoient ensemble si tranquillement leurs jours, que celui de leur séparation arriva sans qu'ils y eussent seulement pensé.

Un matin, que ce gentilhomme venoit, selon sa coutume, dîner chez le marquis, il y trouva une si nombreuse compagnie, qu'il jugea plus à propos de se retirer chez lui, que de se mettre à table avec tant de gens qu'il ne connoissoit pas pour la plupart. Il ne savoit pas quelle compagnie il évitoit ; c'étoit la famille de son rival. Elle venoit pour conclure le mariage proposé.

Mademoiſelle de Ganderon qui n'avoit point encore vu l'époux qu'on lui deſtinoit, ne fut pas enchantée de ſa figure. Il n'étoit pas beſoin, à la vérité, qu'elle fût prévenue en faveur d'un autre, pour remarquer d'abord que le fils du préſident n'étoit pas un ſujet fort agréable. Imaginez-vous un grand innocent d'écolier, efflanqué & monté ſur deux jambes auſſi longues qne menues, & ſans mollet. Son eſprit répondoit parfaitement à ſa perſonne : s'entretenoit-on devant lui des choſes ordinaires, il gardoit un ſtupide ſilence ; ſi l'on vouloit qu'il parlât, il falloit le mettre ſur l'hiſtoire ou ſur la fable, & il ne diſoit pas dix mots français ſans y mêler quelque terme latin.

Un amant de cette eſpece n'étoit guere propre à faire une tendre impreſſion ſur une fille auſſi ſpirituelle que Mademoiſelle de Ganderon. Néanmoins, quoiqu'il lui déplût infiniment, bien-loin de le lui témoigner par un air de froideur, elle eut la malice de

feindre qu'elle prenoit beaucoup de goût aux expreſſions recherchées dont il ſe ſervoit. Elle pouſſa même la complaiſance juſqu'à paſſer preſque toute l'après-dinée à s'entretenir & à s'ennuyer en particulier avec lui. Il eſt vrai que le ſoir elle ne put s'empêcher de s'égayer à ſes dépens devant toute la compagnie. Le marquis de Ganderon pendant le ſouper lui demanda ſi elle étoit contente de la converſation du fils de Monſieur le préſident. On ne ſauroit l'être davantage, lui répondit-elle. Ce jeune cavalier poſſede l'antiquité. Il m'a conté l'hiſtoire de Cyrus au berceau; & quoiqu'il ait parlé plus de deux heures, il a laiſſé le prince à la liſiere.

Cette plaiſanterie & pluſieurs autres pareilles, divertirent toutes les perſonnes qui étoient à table, excepté le futur, qui trouvant mauvais que Mademoiſelle de Ganderon le voulût tourner en ridicule, ſe ſentit naître pour elle quelques mouvemens d'averſion. Malgré cela, le lendemain, le

marquis & le préſident convinrent de tout. Quand les parens ſont ſatisfaits du côté du bien & de la naiſſance, ils ne ſe ſoucient guere du reſte.

Tandis que chez le préſident Monſieur & Madame de Ganderon dreſſoient avec lui les articles du contrat, le comte, uſant de la liberté qu'il avoit d'entrer chez le marquis quand il lui plaiſoit, y vint; & trouvant ſa maîtreſſe toute ſeule, il apprit d'elle tout ce qui ſe paſſoit. Ils s'attendrirent tous deux. Mon cher comte, lui dit Mademoiſelle de Ganderon, c'en eſt fait, dès demain peut-être vous me perdez. C'eſt donc demain que je dois perdre le jour, répondit l'amant; vous apprendrez ma mort avant que d'être dans les bras d'un autre. Que faut-il faire pour prévenir ce malheur, reprit la Demoiſelle? parlez, je ſuis capable de tout entreprendre pour me conſerver à vous.

Ces diſcours ne manquerent pas d'être ſuivis d'une infinité d'autres ſemblables, & vous jugez bien que

ces amans ſe voyant ſans témoins dans l'endroit où ils étoient, ne conſulterent que leur amour ſur le parti qu'ils avoient à prendre. Monneville n'en trouvoit qu'un, que ſon amante eut la foibleſſe d'approuver, & dont bientôt après, elle eut ſujet de pleurer à loiſir l'extravagance. Car dès le jour ſuivant, le marquis, pendant qu'il dînoit, reçut une lettre de la part du préſident; elle contenoit ces paroles : *Mon fils s'eſt dérobé de chez moi ce matin pour retourner à Paris. Il m'a écrit de la premiere poſte un billet, par lequel il me déclare qu'il renonce à Mademoiſelle de Ganderon, dont l'eſprit railleur ne lui convient point du tout; & que ſi je prétends le contraindre à l'épouſer malgré lui, il ira s'enfermer pour jamais dans une retraite où il ſera à couvert de la tyrannie du pouvoir paternel. Je ſuis bien mortifié, Monſieur, d'un pareil contre-coup, & je vous prie de recevoir les très-humbles excuſes que je vous fais du procédé de mon fils, en attendant*

que nous puissions prendre ensemble des mesures convenables.

Si cette nouvelle causa d'abord beaucoup de joie à nos amans, l'inquiétude ne tarda guere à mêler de l'amertume à leurs plaisirs. Mademoiselle de Ganderon s'apperçut peu-à-peu qu'elle avoit eu trop de complaisance pour le comte; & se représentant alors que l'état où elle étoit pourroit plutôt exciter la colere que la pitié du marquis, elle se repentoit de son imprudence. Cette réflexion qu'elle auroit dû faire auparavant la mit dans la nécessité de chercher quelque expédient pour derober à ses parens la connoissance d'une faute qu'elle auroit voulu se cacher à elle-même.

Elle tint sur cela conseil avec son amant qui partageoit ses alarmes, jugeant comme elle qu'il étoit très-important pour l'un & pour l'autre que la famille ignorât leur indiscrétion. Pour cet effet, il fut décidé que la Demoiselle paroîtroit triste & abattue; ce qu'elle auroit peu de peine

à faire dans la conjoncture préſente : qu'elle fuiroit les compagnies, & que ſous prétexte de l'affront que le fils du préſident venoit de lui faire, elle demanderoit à ſe retirer dans un couvent pour quelques mois.

Elle joua fort bien ſon perſonnage. Elle affecta d'être piquée au vif de la conduite du fils du préſident, témoigna un extrême deſir d'entrer dans un monaſtere, & ſa demande qui paſſa pour un dépit noble & généreux, lui fut aiſément accordée. Monſieur de Ganderon écrivit à une couſine qu'il avoit à Paris, pour la prier de choiſir daus cette grande ville une maiſon religieuſe où ſa fille pût acquérir les petits talens qui manquoient à ſon éducation, & qu'on ne pouvoit avoir en province. La Dame de Paris lui fit réponſe qu'elle ſe chargeroit volontiers de ce ſoin-là ; mais qu'étant ſur le point d'aller paſſer deux ou trois mois à la campagne, elle le conjuroit de remettre la choſe à ſon retour, en l'aſſurant qu'elle lui en donneroit

avis dès le lendemain de ſon arrivée à Paris.

La bonne Dame tint auſſi exactement ſa parole, que ſi elle eût deviné qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Le marquis & ſa femme qui voyant leur fille languir d'impatience & d'ennui, craignoient qu'elle ne tombât malade, la firent partir ſur le champ ſous la conduite d'une vieille gouvernante qui l'avoit élevée dès ſon enfance. Ils la menerent dans leur équipage juſqu'à la ville voiſine où l'on avoit retenu deux places dans le carroſſe public, & lui ayant dit adieu en mêlant leurs larmes à celles qui baignoient ſon viſage, ils s'en retournerent fort triſtes à leur château.

Deux jours avant cette ſéparation, le comte & ſa maîtreſſe avoient concerté ce qu'ils devoient faire pendant leur abſence, & l'amante avoit conſeillé à l'amant d'être plus aſſidu que jamais chez ſes parens, pour deux raiſons ; la premiere, pour écarter tout ſoupçon, & la ſeconde,

pour être plus ſouvent dans un lieu qui le feroit reſſouvenir d'elle.

Dans un moment, Meſſieurs, je vais paroître ſur la ſcene, vous vous y attendez bien, & je lis dans vos yeux, que vous ne ſerez nullement ſurpris d'entendre ce que je vais vous dire. Mademoiſelle de Ganderon ne faiſoit ce voyage de Paris, que pour mes beaux yeux; elle vouloit que je reçuſſe la vie dans ce centre des douceurs qu'on peut goûter dans ce bas monde, dans ce cahos d'affaires myſtérieuſes, ſi favorable aux mariages clandeſtins.

Monneville fut interrompu dans cet endroit de ſon hiſtoire par tous les flibuſtiers, qui s'empreſſerent à lui faire compliment ſur la tendreſſe furtive dont il étoit le digne fruit. Nous l'embraſſâmes tour-à-tour, lui proteſtant que nous regarderions comme une des plus grandes faveurs de la fortune le bonheur de poſſéder ſur notre vaiſſeau un fils de l'amour. Il enchérit lui-même ſur nos plai-

ſanteries ; après quoi, il reprit ainſi ſon diſcours.

Pour revenir à Mademoiſelle de Ganderon que je pourrois dès à préſent appeller ma mere, elle ſe trouva ſeule dans la voiture avec ſa gouvernante, & elle n'en fut pas fachée, pouvant rêver plus facilement à ſes affaires. Elle ſe flattoit qu'elle feroit bientôt des connoiſſances à Paris, qu'elle y pourroit trouver quelque perſonne diſcrete dont l'aſſiſtance lui ſeroit d'une grande utilité. Mais ſoit qu'elle ſe trompât dans ſon calcul, ou que le mauvais carroſſe dans lequel elle étoit l'incommodât, ſoit enfin que me ſentant mal à mon aiſe dans les flancs preſſés par un corps trop juſte, je jugeaſſe à propos de précipiter ma ſortie d'une ſi étroite priſon, la Dame, ſur la fin de la ſeconde journée, fut atteinte de quelques douleurs qui lui préſagerent l'approche de ma naiſſance.

Un petit village ſitué comme exprès au milieu de la campagne pour la

commodité des voyageurs, étoit deſtiné à l'honneur de me voir naître. L'hôteſſe du cabaret étoit une jeune femme mariée depuis un an, & accouchée d'une fille depuis deux jours. Mademoiſelle de Ganderon l'alla trouver d'abord ; & lui gliſſant quelques écus dans la main, lui découvrit ſon ſecret. L'hôteſſe gagnée par cette petite libéralité, s'offrit volontiers à ſervir ma mere, & s'en acquitta le plus adroitement du monde. Elle lui donna une petite chambre auprès de la ſienne, & fit coucher la gouvernante dans une autre aſſez éloignée. Après avoir pris cette précaution, elle envoya chercher ſa ſage-femme, que ma mere mit dans ſes intérêts de la même façon que l'hôteſſe.

Il étoit tems qu'il vînt du ſecours : les douleurs augmentoient de maniere que la perſonne qui les ſouffroit n'y pouvoit plus tenir. Je ne ceſſai de faire le petit diable à quatre que je n'euſſe mes coudées franches ; & j'aurois alors

tout gâté par mes cris, s'ils n'euſſent pas été pris pour ceux de la fille de l'hôteſſe. J'eus le bonheur de crier tout ſeul, l'autre enfant n'ayant pas été tenté d'eſſayer un petit duo avec moi.

Cet accouchement fut des plus heureux, quoiqu'on n'eût point invoqué la triple divinité des parques : & la ſage-femme qui ne quitta pas de toute la nuit la nouvelle accouchée, épuiſa ſon art pour la mettre en état de ſoutenir les ſecouſſes du carroſſe. Pour gagner quelques heures de repos, on dit le matin au cocher que Mademoiſelle de Ganderon étoit indiſpoſée, & le prioit de différer un peu ſon départ. Il auroit été inſenſible à cette priere, ſi elle n'eût pas été accompagnée d'une piſtole & d'un ordre de le faire bien déjeûner. Cela lui fit prendre patience, & donna le loiſir à ma mere de ſe préparer à partir avec moins de précipitation. Cependant les efforts qu'il lui fallût faire pour ſe lever & s'habiller auroient dû cauſer la mort

à une perſonne auſſi délicate qu'elle ; mais on voit tous les jours en pareil cas des traits de courage étonnans.

Avant que de ſe mettre en chemin, elle entra dans la chambre de l'hôteſſe ; & lui ayant de nouveau demandé le ſecret, elle tira de ſa poche une bourſe où il y avoit une trentaine de louis d'or qu'elle lui fit facilement accepter. Recevez cet argent, ma bonne, lui dit-elle, en attendant d'autres marques de ma reconnoiſſance & de celles d'un jeune cavalier que vous verrez bientôt ici. Cherchez, je vous prie, une nourrice pour mon fils & ne le perdez pas de vue. Enſuite s'étant fait apporter du papier et de l'encre, elle traça quelques lignes ſur une feuille qu'elle cacheta de ſon cachet, & dont elle chargea l'hôteſſe, en lui diſant : Vous rendrez ce billet au cavalier qui viendra vous trouver, & qui vous montrera une autre lettre de la même écriture & cachetée du même cachet. Lorſqu'elle eut ainſi parlé, elle voulut me voir ; & après m'avoir baiſé

en soupirant, elle remonta en carrosse à l'aide de la bonne gouvernante, & s'y plaça de façon qu'elle étoit à demi-couchée.

On arriva tard au lieu où l'on devoit dîner ; elle y prit seulement un bouillon sans sortir de la voiture, & cinq ou six heures de repos dont elle jouit la nuit suivante, lui donnerent la force de se présenter le lendemain à sa tante, qui la voyant pâle & défaite, n'attribua cela pieusement qu'à la fatigue du voyage. Je ne doute pas, Messieurs, que le récit des couches de ma mere ne vous paroisse blesser un peu la vraisemblance. Il ne vous semble pas possible que cette scene se soit passée dans l'hôtellerie sans que la vieille gouvernante en ait eu la moindre connoissance. Mais je vous ai fait ce détail tel que je l'ai entendu faire à ma mere, qui ne m'a point dit si la duegne fut ou ne fut pas du secret.

La joie d'être hors d'une affaire si délicate aida fort à rétablir prompte-

ment la santé de Mademoiselle de Ganderon, qui ne demeura pas longtems avec sa tante, & voulut absolument qu'on la mît en pension chez des religieuses. Elle fut conduite dans un couvent qu'il y avoit dans le voisinage, & l'on renvoya la vieille gouvernante en province selon l'ordre que le marquis de Ganderon en avoit donné. Ma mere, avant que de s'enfermer, n'oublia pas d'écrire au comte de Monneville à l'adresse dont ils étoient convenus. Elle lui demandoit de se rendre incessamment à l'hôtellerie où elle m'avoit laissé, & l'instruisoit de tout ce qu'il devoit faire pour parvenir à voir son ouvrage.

Mon pere, impatient d'apprendre des nouvelles de sa maîtresse, n'eut pas reçu la lettre, qu'il partit & vola vers le lieu qui y étoit indiqué. Il demanda à parler à l'hôtesse; & s'étant fait connoître à elle pour le cavalier qui prenoit le plus d'intérêt à ce qui s'étoit passé chez elle la nuit qui fut la premiere de ma vie, il la pria

pria de lui conter toutes les circonſtances de cette aventure ; ce qu'elle n'eut pas achevé de faire, qu'il s'informa ſi je vivois encore & où j'étois, témoignant une extrême envie de me voir. Alors l'hôteſſe reprenant la parole, lui dit : Monſieur, je vais vous confier un ſecret de la derniere conſéquence, & je vous ſupplie très-humblement de le garder. Mon pere le lui promit, & elle continua ſon diſcours de cette ſorte.

Madame votre épouſe en partant de chez moi, me recommanda d'avoir grand ſoin de ſon fils, & de ne le pas perdre de vue. Tandis que je lui faiſois chercher une bonne nourrice par la ſage-femme, je le tins dans mon lit le jour entier & la nuit ſuivante. Je ne ſais ſi je m'agitai trop en dormant, mais il eſt certain qu'à mon réveil je ſentis un des deux enfans mort à mes côtés. Ah, ciel ! s'écria le comte, en frémiſſant, mon fils n'eſt plus ! Il vit encore, répondit

l'hôteſſe, écoutez-moi, s'il vous plaît, ſans m'interrompre.

Je me levai promptement, pourſuivit-elle, je fermai ma porte au verrou; & revenant à mon lit, je reconnus que c'étoit ma fille que j'avois étouffée. Je m'étois apperçue que mon époux, qui par haſard alors étoit abſent, avoit eu plus d'affection pour moi depuis ma groſſeſſe. Ma fille étoit notre premier enfant; par ſa mort je craignis de perdre les bonnes graces de ſon pere. Je pris mon parti ſans héſiter. J'enterrai ma fille dans un caveau abondonné, & je pris à ſa place votre fils. Je trompai ma confidente elle-même, quand elle me vint avertir qu'elle avoit trouvé une nourrice. Je lui fis une fauſſe confidence, en lui diſant qu'une perſonne inconnue étoit venue ſecrétement chercher le petit garçon de la part de ſa mere. Ainſi, Monſieur, ajouta-t-elle, cet enfant que vous voyez & que j'appelle ma fille, eſt votre fils, ou du moins celui de la Dame qui m'en

a chargée. A ces mots, le comte me prit entre ſes bras, & me donna cent baiſers en répandant ſur mon viſage des larmes qui rendoient témoignage de la joie dont ſon cœur étoit pénétré.

Il demeura dans l'hôtellerie pluſieurs jours, pendant leſquels il fit ſouvent répéter à l'hôteſſe la pitoyable hiſtoire de ma naiſſance, & m'accabla de careſſes. Enfin, lorſqu'il partit pour s'en retourner chez lui, il fit préſent à cette femme de tout ce qu'il avoit dans ſes poches d'argent & de bijoux, me recommanda fortement à ſes beſoins, & s'éloigna de moi plus lentement qu'il ne s'en étoit approché.

Quand il fut de retour dans ſa terre, il ne manqua pas de vouloir mander à la chere maîtreſſe en termes couverts, ce qui s'étoit paſſé entre l'hôteſſe & lui ; mais une ſeconde lettre qu'il reçut de ma mere l'en empêcha. Elle lui défendoit abſolument de lui écrire, ayant été avertie en entrant au couvent, que les lettres

adreſſées aux penſionnaires étoient arrêtées & envoyées à leurs parens. Pour profiter de cet avis qui n'étoit pas en effet à négliger, il renonça au commerce de lettres dans la douce eſpérance que Mademoiſelle de Ganderon & lui ne ſeroient pas long-tems ſéparés.

Il vint plus d'une fois me voir pendant la premiere année, ſous prétexte d'une affaire qu'il diſoit avoir avec un gentilhomme voiſin. Il demeuroit à l'hôtellerie quelquefois pluſieurs jours; & pendant qu'il y étoit, il me tenoit ſans ceſſe entre ſes bras. Je fus ſevré de bonne heure, parce que ma jeune nourrice ne crut pas devoir par amitié pour moi ſe diſpenſer de donner à ſon mari une nouvelle preuve de ſa fécondité. Je ne m'en portois pas plus mal pour cela. J'avois un teint vermeil, un embonpoint merveilleux, tout le monde lui faiſoit compliment ſur ma beauté.

Cette femme eut un ſecond enfant

qui ne vécut pas plus long-tems que le premier ; & trois ſemaines après, elle fut retenue pour être nourrice de celui dont la baronne du Meſnil étoit ſur le point d'accoucher. Le baron étoit un ſeigneur qui avoit une terre auprès du village, & qui depuis neuf ou dix mois avoit épouſé une jeune & riche orpheline, dont il étoit devenu amoureux. J'allai avec l'hôteſſe demeurer au château du Meſnil, & nous laiſſâmes l'hôte ſon mari dans l'hôtellerie. A peine fûmes-nous chez le baron, que la baronne mit au monde une fille avec laquelle on m'éleva.

Il arriva dans ce tems-là du changement au château de Ganderon. La marquiſe mourut, & cet événement fut cauſe que le marquis prit la réſolution de laiſſer ſa fille au couvent, juſqu'à ce qu'il trouvât l'occaſion de la marier ſelon ſes vues, c'eſt-à-dire, à un gentilhomme qui eût des biens conſidérables, car il n'étoit pas homme à vouloir accepter

pour gendre le comte de Monneville, quelque eſtime & quelque amitié qu'il eût pour lui. Mon pere & ma mere qui ſavoient bien les ſentimens de M. de Ganderon là-deſſus, n'attendoient leur bonheur que du ciel.

Les choſes étoient dans cet état, lorſqu'on apprit dans la province (1) que l'Eſpagne venoit de ſe joindre à l'empereur & aux Hollandois contre la France. Toute la nobleſſe prompte à courir au ſecours de ſa patrie, ſe mit en mouvement. Mon pere, fils d'un homme qui avoit acquis de la réputation à la guerre, ne put ſe diſpenſer de s'y préparer. Son peu de bien ne lui permettant pas d'avoir un grand équipage, il partit avec un valet-de-chambre & un laquais. Il prit auparavant congé du marquis, & vint faire un tour au village pour me voir. Il fit ſi bien qu'il eut un ſecret entretien avec ma nourrice.

(1) 1684.

Elle lui dit sur quel pied j'étois au château du Mesnil, & elle lui parut si attachée à moi, qu'il se sentit consolé de la nécessité de s'éloigner de son fils peut-être pour long-tems. Après avoir donné quelque argent à cette femme, pour l'engager à redoubler ses soins pour ma petite personne, il se rendit à l'armée, ou plutôt à Reims, où elle devoit s'assembler sous les ordres de M. de Turenne.

Le marquis de Bourlemont qui connoissoit & aimoit mon pere, fut ravi de le revoir, & le reçut volontaire dans son régiment. Il le présenta même au général, qui l'ayant reconnu, se fit un plaisir d'occuper son courage, en l'employant aux divers sieges qui se firent sur les terres du marquis de Brandebourg, & qui furent poussés si vigoureusement, que cet électeur effrayé se retira bien avant dans l'Allemagne, & demanda à garder la neutralité.

La certitude où étoit le comte que

la bravoure ne manquoit pas de récompense sous un général tel que M. de Turenne, & la flattteuse espérance d'acquérir assez de gloire pour mériter de paroître au marquis de Ganderon digne de son alliance, lui firent faire des choses surprenantes. C'est ainsi que de tout tems & en tous états, on a vu de grandes actions produites par l'amour. Le desir de plaire aux femmes a fait de vaillans guerriers. Le comte de Monneville, dans une affaire où fut tué le marquis de Bourlemont, se signala par des exploits que vous auriez admirés vous-mêmes, Messieurs, tout accoutumés que vous êtes aux actions téméraires. Mais enfin le comte fut fait prisonnier, & ne recouvra la liberté qu'à la paix de Nimegue.

Depuis que ma nourrice étoit devenue celle de la fille du baron du Mesnil, au lieu de m'aimer moins qu'auparavant, elle sembloit avoir plus de tendresse pour moi. Le baron, de son côté, très-satisfait de cette

femme, pour lui témoigner sa reconnoissance, me faisoit mille caresses, & ne mettoit presque aucune différence entre sa propre fille & moi. Il souffroit qu'elle m'appellât sa sœur, & tous les domestiques à son exemple, nous confondoient ensemble. Loin d'abuser des attentions que l'on vouloit bien que je partageasse avec Lucile, c'est ainsi que se nommoit la fille de ce seigneur, j'apportai tous mes soins pour gagner son affection, & j'y réussis de façon que dans nos petits jeux, elle trouvoit mauvais que j'eusse pour elle les déférences que je lui marquois. Je la gênois par mon respect.

Ma prétendue mere, qui ne nous étoit pas plus à l'une qu'à l'autre, s'appercevant de l'attachement que j'avois pour Lucile, se proposa de veiller sur nous. Nos familiarités, quoique innocentes, ne laissoient pas de l'alarmer. Elle craignoit que le hasard ne découvrît mon sexe, qui qui m'étoit inconnu à moi-même,

& dans cette crainte, elle ne ceſſoit de nous prêcher la pudeur, ce qui faiſoit tant d'impreſſion ſur nos jeunes cervelles, que nous nous cachions très-ſoigneuſement pour les moindres petits beſoins. En un mot, j'étois continuellement ſous ſes yeux pendant le jour, & je couchois la nuit avec elle.

Notre amour augmentoit plus vîte que le nombre de nos années; & quand je me rappelle certains traits de mon enfance, je conclus que cette paſſion ne connoît point d'âge où elle ne faſſe ſentir ſon pouvoir. Ma nourrice m'avoit accoutumé à baiſer la main de M. le baron quand il me donnoit quelque choſe : j'obſervois auſſi cette cérémonie reſpectueuſe avec ma petite ſœur, qui étoit ſi perſuadée que j'y trouvois du plaiſir, que lorſqu'on m'avoit punie ou que j'avois quelque autre chagrin, elle m'apportoit avec empreſſement ſa main à baiſer. Trente-cinq ans n'ont point effacé de ma

mémoire mille semblables minuties, qui prouvent démonstrativement que nos cœurs étoient faits l'un pour l'autre, & qu'ils seroient un jour unis comme ils l'ont en effet été depuis, & le sont encore malgré la cruauté du sort qui nous tient séparés.

Je passai de cette sorte mes premieres années au château du Mesnil, & j'y en avoit déja cinq que ma nourrice n'avoit point entendu parler du comte de Monneville mon pere. Elle le crut mort, & cependant elle ne diminua rien de l'amitié qu'elle avoit pour moi. Il est vrai qu'elle avoit intérêt de tromper encore son mari, qui me regardant comme sa fille unique, me chérissoit autant que si je l'eusse été véritablement. Elle attendoit pour le tirer d'erreur, que je fusse dans un âge plus avancé.

Un soir le baron du Mesnil sortit de son château, selon sa coutume, pour tirer un lapin, & ne revint que long-tems après. Il défendit en arri-

vant qu'on l'éclairât, & il ſe rendi
à ſon appartement à pas précipités
Quoiqu'il n'y eût point de lumiere
ſur ſon paſſage, on ne laiſſa pas d
remarquer qu'il rapportoit deux fuſils
Il en mit un dans ſon cabinet, &
ſortant avec l'autre à l'inſtant même
il déclara qu'il ne viendroit point ſou
per. Il ne rentra que fort tard, ſan
dire où il avoit été; & quand il fu
dans ſon appartement, il ne voulu
pas, contre ſon ordinaire, permett
qu'on le déshabillât, ce qui donna bie
à penſer à tous ſes domeſtiques, dor
l'imagination eut encore plus bea
jeu le lendemain matin, lorſqu'i
virent ſur ſon linge des tâches de ſang
dont il ne s'étoit pas apperçu lu
même. Chacun fit là-deſſus ſes ré
flexions, & s'imagina ce qu'il voulu

Deux jours après, le mari de m
nourrice la vint trouver au château
& lui dit en particulier, qu'il éto
inquiet de ce que ce Monſieur n'é
toit pas revenu coucher dans l'hô
tellerie les deux nuits précédente

Qu

Quel Monſieur, lui répondit ſa femme d'un air étonné ? Ce Monſieur, reprit-il, qui venoit ſi ſouvent chez nous il y a cinq ou ſix ans. Ce brave homme qui paroiſſoit tant nous aimer... là, tu ne te ſouviens pas ?... Cet habit galonné qui donnoit toujours quelques douceurs à notre petite fille.

Ma nourrice à ce portrait reconnut ſans peine l'original, & preſſa ſon mari de lui apprendre pourquoi le cavalier, dont il parloit, lui cauſoit de l'inquiétude. C'eſt que cet honnête homme, lui dit l'hôte, arriva dans le village avant-hier, & vint deſcendre chez moi. Il me demanda de vos nouvelles & de celles de notre enfant. Enſuite ayant pris mon fuſil, il ſortit de l'hôtellerie, en diſant qu'il alloit faire un tour dans le bois du Meſnil, après quoi il reviendroit ſouper & coucher chez moi. Mais je ne l'ai point revu depuis, & cependant ſon cheval eſt toujours dans mon écurie.

Vous concevez bien l'impreſſion que ce diſcours fit ſur ma nourrice. Elle frémit d'effroi, & ſe laiſſa prévenir du plus noir preſſentiment. Elle chargea ſon mari de s'informer ſecrétement ſi perſonne n'avoit vu ce cavalier, tandis que de ſon côté elle en feroit des perquiſitions. Toutes leurs recherches furent inutiles. Au bout de trois jours, comme l'hôte n'avoit point paru au château, ſa femme, impatiente de ſavoir s'il n'avoit eu aucunes nouvelles du gentilhomme en queſtion, réſolut de ſe rendre au village pour entretenir ſon mari là-deſſus. Nous accompagnâmes notre nourrice, Lucile & moi, le chemin n'étant pas ſi long que nous puſſions le faire en badinant. Je m'en ſouviens encore parfaitement bien : nous marchions devant elle, ma ſœur & moi, en traînant un petit charriot qu'un domeſtique nous avoit fait.

Quand nous fûmes au milieu d'un bois qui ſépare le château d'avec le

village, la nourrice nous fit prendre un ſentier de traverſe pour abréger notre chemin. Mais après avoir fait environ vingt pas, deux petits chiens qui étoient avec nous, s'arrêterent tout-à-coup, & ſe mirent à aboyer comme s'ils avoient vu quelque animal contre lequel ils euſſent eu beſoin de ſecours. Cela nous fit peur, à Lucile & à moi, & nous courûmes nous ranger ſous l'aîle de notre nourrice, qui s'avança vers les chiens pour voir ce qui les faiſoit aboyer, & même hurler. Elle remarqua qu'une petite élévation de terre nouvellement remuée, bien battue avec les pieds, & couverte de brouſſailles rangées avec art, étoit la cauſe de ces hurlemens.

Elle eut peur à ſon tour; & comme la perte du comte lui avoit déja rempli l'eſprit d'idées tragiques, quelques goutes de ſang quelle apperçut ſur des pierres, acheverent de lui donner des ſoupçons, dont elle alla promptement fare part à ſon mari. Il ne les

trouva pas mal fondés, & il ne tarda guere à les éclaircir. Il vint avec nous dans le bois, ſous prétexte de nous conduire au château. Sa femme lui montra l'endroit où les chiens s'étoient arrêtés, & ſur lequel ils recommencerent à hurler. Alors l'hôte donna quelques coups de pioche; & il n'eût pas levé un demi pied de terre, qu'il découvrit le cadavre, & reconnut l'habit du cavalier dont il étoit en peine. La nourrice ne douta point que ce meurtre ne fût l'ouvrage du baron. Elle jugea que ce ſeigneur, dont elle connoiſſoit l'humeur violente, ayant rencontré près de ſon château ce malheureux gentilhomme qui chaſſoit, avoit cru que c'étoit pour l'inſulter, l'avoit tué d'un coup de fuſil, & enſuite enterré. L'hôte eut la même penſée; mais loin de vouloir s'expoſer au reſſentiment du baron, en publiant cette découverte, il ſe promit bien de la tenir ſecrete. Il recouvrit de terre le cadavre, & re-

mit les brouſſailles deſſus comme elles étoient auparavant, pendant que ſa femme nous ramena au château Lucile & moi. Elle retourna un moment après ſur ſes pas, rejoignit à la hâte ſon mari, & alla s'enfermer avec lui dans l'hôtellerie pour ouvrir la valiſe du cavalier aſſaſſiné.

Ils n'y trouverent point d'argent; il n'y avoit dedans que des papiers, un mémoire des dettes qu'il avoit contractées en Allemagne, quelques lettres de Mademoiſelle de Ganderon, & entre autres celle dont elle avoit chargé ma nourrice avec ordre de la remettre à mon pere. Je les ai vues depuis toutes entre les mains de ma mere, à qui cette bonne femme, ſe voyant près de mourir, les rendit, en lui apprenant toutes les circonſtances que je viens de vous rapporter.

Nous interrompîmes encore tous Monneville dans cet endroit pour déplorer le ſort de ſon pere. Ce qui fournit à quelques flibuſtiers ſérieux

une occaſion de moraliſer ſur l'inſtabilité du bonheur de l'homme; mais les autres prenant peu de goût aux réflexions morales, comme gens préparés à tous les événemens de la vie, preſſerent Monneville de continuer ſon hiſtoire. Il en reprit ainſi le fil.

Je perdis donc mon pere dans le tems peut-être qu'il venoit me rejoindre pour ne me plus quitter. Sa mort n'altéra point l'attachement que ma nourrice avoit pour moi. Tout le changement que je trouvois dans ſes manieres à mon égard, c'eſt qu'elle me ſembloit plus triſte qu'auparavant, & quelquefois ſans me parler elle laiſſoit couler des pleurs en me regardant. Elle me recommandoit ſouvent de m'appliquer à la lecture, & plus encore à l'écriture, ſans me dire la raiſon particuliere qu'elle avoit que je ſuſſe bien écrire. Je ne l'ignorai pourtant pas long-tems; car cette femme étant devenue veuve cinq ou ſix mois après la mort de mon pere, me prit un jour en particulier, & me parla dans ces termes.

Mon cher enfant, quoique vous ſoyez encore bien jeune, je vous trouve ſi raiſonnable, que je ne veux pas tarder davantage à vous faire une confidence qui vous regarde toute ſeule, & dont notre bonheur dépend. Mon mari, qui me laiſſa ſans bien par ſa mort, me met hors d'état de faire pour vous ce que je ſouhaiterois, & de vous marquer juſqu'à quel point je vous aime. La protection de M. le baron eſt l'unique reſſource qui me reſte ; & non-ſeulement vous me la ferez perdre, mais vous m'expoſerez à recevoir de la part de ce ſeigneur les plus rigoureux traitemens, ſi vous ne ſuivez pas les conſeils que je vous donnerai. Il vous puniroit auſſi avec moi. Il faut donc par une conduite prudente ménager encore pendant quelques années ſes bontés. Cela m'engage à vous révéler bien des choſes dont voici la principale : vous n'êtes point une fille. J'ai ſi bien veillé ſur vous, que je ſuis ſûre que vous

l'avez ignoré jusqu'à ce moment. C'est à cacher votre sexe que je vous prie d'apporter tous vos soins. C'est cet article important qui m'oblige à vous faire de grandes confidences malgré votre jeunesse.

Je viens, poursuivit-elle, de vous apprendre que vous n'êtes point fille; sachez outre cela que je ne suis pas votre mere, & que vous n'avez point perdu un pere dans mon mari. Je ne puis vous en dire davantage aujourd'hui. Si vous pouvez vous conserver l'afyle que vous avez dans ce château, je vous découvrirai le reste des choses dont il n'est pas encore tems de vous instruire. Voyez, mon enfant, si vous vous sentez capable de profiter de mes avis. Si vous voulez me seconder, je consens d'avoir soin de vous jusqu'à ce que vous puissiez vous passer de moi. Si au contraire vous me donnez sujet de craindre que votre imprudence ne m'attire ici quelque mauvaise affaire,

je ſerai obligée de vous abandonner.

Ma nourrice en me tenant ce diſcours, remarqua que j'en étois fort étonné. Elle ſe ſentit ſaiſir d'un mouvement de pitié. Elle me tendit les bras en pleurant. Je lui ſautai au cou, & lui promis de faire abſolument tout ce qu'elle déſireroit.

Elle ſe trompa ſi peu dans l'opinion qu'elle avoit de mon eſprit diſcret que depuis ce jour-là, elle fut contrainte de me gronder pour m'obliger à prendre quelque récréation avec Lucile. Je n'étois plus cette petite ſœur qui ſe montroit toujours prête à rire & à jouer. La différence que je commençai à ſentir qu'il y avoit de ſon état au mien, m'ôta tout d'un coup cet enjouement qui la divertiſſoit auparavant. La tendreſſe que j'avois pour elle ne diminuoit point, mais elle devenoit plus timide & plus reſpectueuſe.

Trois mois après la mort du mari de ma nourrice, une maladie violente

emporta bruſquement la baronne du Meſnil. On ne ſut pas ſi-tôt que le baron étoit veuf, qu'on lui fit propoſer les meilleurs partis de la province. Le marquis de Ganderon fut un des premiers qui ſouhaiterent ſon alliance. De ſon côté, le baron du Meſnil, à qui un gentilhomme, ami du marquis, parla de cette affaire comme de lui-même, trouva l'héritiere de M. de Ganderon un parti ſi avantageux, qu'il monta ſur-le-champ en carroſſe avec l'ami commun, pour l'aller demander en mariage au marquis. La négociation fut bientôt terminée. Ces deux ſeigneurs convinrent facilement de tout, & arrêterent entre eux qu'ils iroient inceſſamment à Paris pour voir ſi la Demoiſelle conviendroit au baron.

Ils ne tarderent point à faire ce voyage avec le gentilhomme médiateur, & la perſonne de Mademoiſelle de Ganderon plut infiniment au cavalier qui la recherchoit. Il n'eut

pas beſoin de la voir deux fois pour en devenir plus amoureux qu'il ne l'avoit jamais été de ſa premiere femme ; & il ne ſongea plus qu'à hâter ſon ſecond mariage. Cependant la nouvelle épouſe avoit perdu une partie de ſes charmes, par les chagrins continuels qu'elle avoit eus & qu'elle avoit encore ; car n'entendant plus parler de Monneville, elle jugeoit qu'il devoit être mort, & cette penſée lui donnoit un air de triſteſſe qui ne relevoit pas l'éclat de ſa beauté.

Lorſque le marquis ſon pere lui déclara qu'il l'avoit promiſe au baron du Meſnil, elle voulut inutilement le prier de lui permettre de renoncer au monde ; il n'eut aucun égard à ſa priere, qu'il regarda même comme un effet des tentatives que les religieuſes avoient apparemment faites pour la ſéduire. Il lui repréſenta d'un air d'autorité, qu'un époux tel que le baron étoit préférable à la vie monaſtique, & qu'en un mot la

choſe étoit réſolue. Alors voyant qu'elle ne pourroit oppoſer qu'une réſiſtance inutile aux ordres abſolus de ſon pere, elle ſe diſpoſa docilement à lui obéir. Elle ſortit du couvent, & ſe laiſſa entraîner deux jours après de Paris au château de Ganderon, où les noces ſe firent ſans aucune pompe.

Quelque impatience qu'eut le baron d'emmener chez lui ſa chere épouſe, il ne laiſſa pas d'avoir la complaiſance de faire un aſſez long ſéjour chez M. de Ganderon. Mais il prit enfin congé de lui pour ſe rendre au château du Meſnil, où il entra au bruit d'une douzaine de coups de fuſil que tirerent les habitans du village, pour célébrer l'heureux retour de leur ſeigneur, & l'arrivée de la nouvelle baronne. Il fallut recevoir & rendre les viſites de toute la nobleſſe des environs; ce qui occupa plus de huit jours Madame du Meſnil. Elle n'avoit pas encore eu le loiſir de faire quelque attention à

Lucile ; mais elle s'y attacha bientôt ; & loin d'avoir pour elle les airs aigres d'une marâtre, elle la traitoit avec une douceur & une bonté qui raviſſoient le baron.

Plus ma nourrice conſidéroit cette jeune Dame, & plus elle trouvoit qu'elle reſſembloit à celle qui s'étoit debarraſſée dans ſon hôtellerie d'un fardeau incommode. Elle n'oſoit néanmoins ſe fier à ſes conjectures, & elle ſe propoſa de les approfondir finement. Pour ma mere, il eſt certain qu'elle ne reconnut point du tout ma nourrice, & ne la ſoupçonna nullement de l'être, quoiqu'elle n'ignorât pas qu'elle étoit dans le village qui m'avoit vu naître. Lucile toutefois lui donna lieu par haſard de penſer qu'elle étoit en pays de connoiſſance, & que ſa nourrice pouvoit être cette même hôteſſe à qui elle m'avoit confié. Cette circonſtance mérite bien que je vous en faſſe le rapport.

La baronne un jour étoit dans ſon

cabinet, un livre à la main, quand Lucile, ſuivie de ma nourrice & de moi, entra & courut à elle en lui diſant : Ma chere mere, voulez-vous bien que ma bonne amie vous faſſe la révérence ? Entrez, mon enfant, entrez, me dit la baronne, ne croyant pas ſi bien dire ; l'amitié que ma fille a pour vous, vous répond de la mienne, approchez. Je m'avançai vers elle pour lui débiter un petit compliment que j'avois préparé à l'aide ma nourrice ; mais je me troublai ſans ſavoir pourquoi, & je demeurai court. Il ſeroit ridicule d'attribuer à l'inſtinct ce déſordre de mes ſens, qui, ſans doute, n'étoit qu'un effet de ma timidité. La baronne en jugea de même ; & pour m'engager à parler, elle me demanda quel âge j'avois, & ſi j'étois fille unique. Je répondis qu'oui ; & ma nourrice prenant alors la parole, lui dit avec une feinte ingénuité : Hélas, Madame, elle n'en ſera pas plus riche. Si mon

époux vivoit encore, elle pourroit un jour avoir quelque bien. Nous avons tenu cabaret dans le village pendant plusieurs années, & nous ne faisions pas mal nos affaires, mais j'ai eu le malheur de le perdre; & sans les bontés de M. le baron, nous serions, ma fille & moi, fort à plaindre.

La nourrice en parlant ainsi observoit attentivement la baronne, pour voir si cette Dame en l'écoutant ne tourneroit point par quelque démonstration son doute en certitude. Ma mere évita ce piege; aucune altération ne parut sur son visage. Elle déplora d'un ton tranquille le sort de l'hôtesse, qui s'imaginant qu'elle s'étoit trompée dans le jugement qu'elle avoit porté de la baronne, cessa de trouver de la ressemblance entre elle & ma mere.

Après cet entretien, Madame du Mesnil étant restée seule dans le cabinet, admira comment elle avoit pu ne se point trahir en reconnoissant

un témoin de sa honte. Cette pensée la fit pâlir & rougir successivement. Si la nourrice l'eût vue alors, elle auroit su à quoi s'en tenir. Les discours que ma mere venoit d'entendre la jetterent dans une profonde rêverie. Elle ne pouvoit douter que la personne qui les lui avoit tenus ne fût cette même hotesse à qui elle avoit confié le soin de mon enfance ; mais elle étoit bien éloignée de croire que c'étoit son fils qu'elle venoit de voir sous un habit de fille. Elle jugea que j'étois mort, ou que mon pere m'avoit retiré des mains de ma nourrice pour me faire élever ailleurs. A cette réflexion, elle en faisoit succéder une autre. Le comte de Monneville n'est plus, disoit-elle, puisqu'il y a si long-tems que je n'ai reçu de ses nouvelles. Le pere & le fils m'inquiétent également.

Il ne tenoit pourtant qu'à elle d'apprendre ce qu'ils étoient devenus l'un & l'autre. Il ne falloit pour cela

que se découvrir à l'hôtesse dont elle avoit éprouvé la discrétion. Néanmoins, il ne lui fut pas possible de se résoudre à risquer cette démarche. Quoiqu'au fond de son ame elle sentît un desir violent de savoir notre destinée, sa vertu qui lui en faisoit un secret reproche, le combattoit sans cesse. L'épouse du baron du Mesnil croyoit devoir penser autrement que Mademoiselle de Ganderon, & sacrifier au devoir l'amour & la nature, pour être malheureuse du moins sans l'avoir mérité.

Elle prit même le parti d'éloigner du château ma nourrice, pour n'avoir plus devant les yeux une femme qui lui rappelloit des images qu'elle n'avoit que trop de peine à bannir de sa mémoire. Pour se défaire d'elle honnêtement, & sans qu'elle parût y avoir part, elle engagea le baron à la renvoyer au village tenir encore hôtellerie, avec une somme suffisante poour cet éta-

bliſſement, ſous prétexte de la récompenſer de ſes ſervices. Lucile, à qui l'on donna une nouvelle gouvernante, me vit à regret ſortir du château avec ma nourrice. Je ne fus pas moins affligé qu'elle de notre ſéparation; mais le mal étoit ſans remede.

L'hôteſſe ſe remit donc en train de faire ſon premier métier. Quoiqu'elle n'exigeât de moi que ce que je pouvois faire aiſément, & qu'elle me recommandât de m'attacher à l'écriture, perſuadée qu'avec cette reſſource, je ne manquerois jamais de pain, je ne laiſſois pas de lui être d'une aſſez grande utilité dans ſon ménage. Je lui valois trois ſervantes comme celle qu'elle avoit. Cependant je devenois plus mélancolique à meſure que j'avançois plus en âge. Je faiſois déja des réflexions, & ſur-tout une qui m'attriſtoit infiniment. C'etoit le myſtere de ma naiſſance; car ma nourrice en m'avouant que je n'étois pas ſon fils, ne m'apprenoit point qui étoit mon pere, & je demeurois incertain de mon état.

Quelquefois m'imaginant qu'elle m'en avoit dit assez pour concevoir de ma famille une opinion avantageuse, j'avois la vanité de me croire d'un sang des plus nobles; & dans les mouvemens orgueilleux que cette pensée flatteuse m'inspiroit, je brûlois d'envie d'être à Paris, habillé d'une maniere convenable à mon sexe & à la noblesse que mon imagination me prêtoit. Jusqu'où n'alloient pas les chimeres dont mon esprit prenoit plaisir à se repaître ? Je me flattois que je ne serois pas arrivé dans cette ville, que j'y rencontrerois une personne de considération qui me reconnoîtroit pour son fils, & que cette reconnoissance seroit suivie d'une parfaite félicité. Il est vrai que des idées si agréables faisoient bientôt place à d'autres qui rabattoient un peu mes fumées. Je me représentois qu'un garçon de douze ans, sans amis & sans connoissances, seroit fort embarrassé de sa personne à Paris; mais l'espérance plus forte que la crainte,

me ramenoit toujours au desir d'aller chercher fortune dans cette grande ville.

Un jour il passa par notre village un financier, qui s'arrêta dans l'hôtellerie. Il avoit un bon équipage & beaucoup de monde à sa suite. Nous lui préparâmes à dîner le mieux qu'il nous fut possible; & quand il fallut compter sa dépense, je pris une plume & de l'encre, & fis la carte d'un air si aisé, que cela le surprit. Il loua mon écriture; puis il se mit à me considérer avec attention; & me trouvant une physionomie spirituelle avec quelque beauté, il me fit plusieurs questions. J'y répondis d'une façon qui l'étonna. C'est dommage, me dit-il, qu'une jolie fille comme vous soit ensevelie dans un village. Ah, Dame, Monsieur, lui répondis-je, j'en suis assez fâchée; mais que voulez-vous que j'y fasse? Je serois charmée d'être auprès d'une bonne Dame; je sens que je la servirois si bien, qu'elle m'aimeroit, & feroit ma petite

fortune. Si vous ſouhaitez, reprit-il, d'être placée de cette ſorte, vous n'avez qu'à parler. Je vous mettrai dans ma famille même. J'ai une parente d'une humeur douce & d'un caractere excellent. Vous ſerez à merveille auprès d'elle. Je m'offre à l'engager à vous prendre, & je puis vous aſſurer qu'elle ſe chargera volontiers du ſoin de vous établir avantageuſement.

J'acceptai les offres du financier avec des proteſtations de reconnoiſſance qui furent accompagnées de remerciemens de la part de l'hôteſſe, & je remarquai que mon homme d'affaires mordoit à la grappe. Faites-y bien réflexion, votre mere & vous, me dit-il, je repaſſerai dans quinze jours par ce village. Si vous êtes toujours dans la même diſpoſition, & que vous ne faſſiez aucune difficulté de vous fier à la parole d'honneur d'un homme, qu'à la verité vous ne connoiſſez pas, mais dont je crois que la probité eſt écrite ſur ſon viſage, je vous menerai à Paris dans mon équipage, en vous

traitant de la même façon que si vous étiez ma propre fille. Je lui fis là-dessus une profonde révérence, à laquelle ayant reparti, par une autre, il remonta dans son carrosse après nous avoir dit adieu jusqu'à son retour.

Lorsqu'il fut parti, ma nourrice me demanda si j'aurois assez de résolution pour aller à Paris avec ce Monsieur. Pourquoi non, lui répondis-je? Il paroît honnête homme, il fera peut-être ce qu'il a promis de faire pour moi; & quand une fois je serai auprès d'une Dame, je chercherai quelque poste convenable à un jeune garçon; & je ne crois pas être assez mal-adroit pour n'en pas trouver. L'hôtesse ne fut pas trop fâchée de me voir disposé à suivre le financier. Elle en tira même un bon augure pour ma fortune; & jugeant qu'il étoit tems de me livrer aux aventures que me réservoit mon étoile, elle ne combattit que foiblement mon dessein.

En attendant que je pusse l'exécuter,

j'allai faire une visite à Lucile. Je me gardai bien de lui parler de notre prochaine séparation ; mais l'idée qui m'en revenoit sans cesse dans notre entretien, marrachoit des soupirs malgré moi. Je ne pus m'empêcher même de répandre quelques larmes. Lucile en fut attendrie, & les attribuant au chagrin que j'avois de ne la pas voir aussi souvent que je l'aurois desiré : console-toi, ma chere sœur, me dit-elle en m'embrassant, nous ne vivrons pas toujours éloignées l'une de l'autre. Le tems où l'on doit me mettre au couvent approche. Il me faudra une personne auprès de moi. Je ferai en sorte qu'on te choisisse. Nous passerons les jours & les nuits ensemble.

Que je fus sensible à ce trait de tendresse ! Adieu le projet de mon voyage de Paris. Adieu le financier. Toutes les pensées de fortune dont je m'étois jusques-là si agréablement occupé, ne tinrent pas un moment contre les flatteuses espérances que me donnoit ma chere Lucile, & je la quittai en

goûtant par avance les douceurs de ce tems heureux qu'elle venoit de me faire enviſager.

J'eus pendant deux jours l'eſprit ſi rempli de cette charmante converſation, que je ne ſouhaitai plus le retour du financier. Ma nourrice s'en apperçut, & me demanda pourquoi je paroiſſois dégoûté du voyage de Paris. Je lui en dis franchement le ſujet. Sur quoi, en femme de bon ſens, elle me repréſenta que j'avois tort de m'attacher à Lucile avec tant de fureur; que je ne pouvois plus cacher mon ſexe que peu d'années; & que malgré mes précautions, mes traits, ma voix, ma barbe, tout me trahiroit: que ſi jamais j'avois le malheur d'accompagner au couvent la fille du baron, je ne manquerois pas de la perdre de réputation, & de me jetter moi-même dans un abyme affreux. Enfin elle me dit tant de choſes pour me faire entendre raiſon, que ſi je ne ceſſai pas d'aimer

Lucile,

Lucile, je ſentis du moins la néceſſité de m'éloigner d'elle.

L'arrivée du financier acheva de me déterminer au ſacrifice de mon amour. Il fut ravi de me retrouver dans les mêmes ſentimens où il m'avoit laiſſé. L'hôteſſe, de ſon côté, étoit bien aiſe de m'écarter du château du Meſnil; perſuadée que ſi je demeurois dans le pays, ſi-tôt qu'on y viendroit à connoître mon ſexe, la médiſance n'épargneroit pas Lucile auprès de qui j'avois été élevé ſous un habit de fille. Le financier n'eut donc aucune contradiction à eſſuyer ſur mon départ, qui fut fixé au lendemain avant le jour. Je paſſai une partie de la nuit à prendre des meſures avec ma nourrice pour nous donner réciproquement de nos nouvelles. Je mis enſuite mon habit le plus propre, & fis un paquet de tout ce que j'avois de linge blanc. L'heure de partir étant enfin venue, j'embraſſai cette bonne femme que l'habitude m'avoit rendu ſi chere.

Nous pleurâmes tous deux comme à l'envi, ſentant une véritable douleur de nous perdre l'un l'autre, & voulant néanmoins nous quitter. Le financier protecteur, après avoir de nouveau proteſté à l'hôteſſe qu'elle devoit avoir l'eſprit en repos ſur moi, qu'il ne conduiſoit à Paris, diſoit-il, que pour me mettre en état de procurer à ma mere des jours fortunés, il me fit monter en carroſſe avec lui, & nous ſortîmes du village ſans être vus de perſonne.

Je n'eus pas ſujet de me plaindre de ſa retenue ſur la route. Tous ſes diſcours furent meſurés. Il ne lui échappa aucune action, aucun geſte, dont je puſſe tirer un mauvais augure. Il ſembloit même interdire à ſes yeux la liberté de ſe fixer ſur moi. Il eſt vrai que je n'étois encore qu'un enfant ; mais il y a bien des hommes qui ne refuſent pas leur attention aux filles qui ne ſont que de quitter la liſiere. Auſſi mon financier n'étoit-il pas ſi ſage qu'il le paroiſſoit. Au

reſte, c'étoit un homme aſſez bien fait, & qui n'avoit pas plus de trente-cinq ans.

En entrant dans Paris, je fus ſcandaliſé de voir mon conducteur arrêté à une barriere par trois ou quatre faquins de commis, à qui même il fut obligé de donner les clefs d'une valiſe qui étoit ſur le train du carroſſe, & que néanmoins ils n'oſerent ouvrir dès qu'il lui plut de leur décliner ſon nom & ſa qualité. Quoiqu'il m'eût averti qu'il ne me meneroit pas chez lui, je ne laiſſai pas de me trouver embarraſſé, lorſque je le vis renvoyer ſes gens & ſon équipage, pour entrer ſeul avec moi dans un méchant carroſſe de louage, dont l'air délabré ne me préſagea rien de bon. Je craignis qu'il n'eût intention de me conduire quelque endroit, je ne dirai pas malhonnête, car je ne ſavois pas encore qu'il y en eût, mais dans quelque lieu déſagréable pour moi. J'en fus cependant quitte pour la peur. Nous deſcendîmes dans la

rue Saint-Honoré à la porte d'une maiſon dont il étoit propriétaire. Là demeuroit une veuve qui avoit autrefois été femme-de-chambre de ſa mere, & que ſon pere avoit bruſquement marié à ſon maître-d'hôtel. Ce domeſtique, pour ſe payer de ſa complaiſance, avoit ſi bien ferré la mule, qu'après ſa mort ſa ſeconde épouſe s'étoit trouvée puiſſamment riche. Mon protecteur à qui cette Dame rendoit mille petits ſervices, avoit en elle beaucoup de confiance. Il me mit entre ſes mains, en lui diſant que j'étois une orpheline, fille d'un de ſes fermiers; que s'étant apperçu que j'avois bien de l'eſprit, il étoit dans le deſſein de me faire élever dans un couvent, & de m'y donner des maîtres pour m'enſeigner tout ce qu'il convenoit à une fille de ſavoir. Il la chargea du ſoin de choiſir le monaſtere, & lui promit que dès le lendemain il lui envoyeroit de l'argent pour me faire habiller, & pour acheter tout ce qui m'étoit néceſſaire pour entrer dans un couvent.

Il sortit là-dessus, & je demeurai avec la veuve, qui ne manqua pas de me sonder. Comme elle connoissoit mieux que moi le financier, elle ne crut que ce qu'elle voulut de tout ce qu'il venoit de lui dire, & elle me fit mille questions pour juger par mes réponses de ce qu'elle devoit penser de moi. Il est plaisant qu'au-lieu d'avouer avec ingénuité de quelle maniere, & sur quel pied j'étois venu à Paris, j'altérai la vérité pour soutenir ce que le financier avoit dit, comme auroit pu faire une aventuriere, qui auroit été d'accord avec lui.

Le jour suivant il tint parole : il envoya une somme d'argent, qui certainement ne fut pas employée à me nipper : quoiqu'il mandât à la veuve que son intention étoit que l'on m'habillât fort proprement, & qu'on me fit passer dans l'esprit des religieuses pour la fille d'un gentilhomme de province, la veuve gagna bien la moitié sur les emplettes. Elle

mit promptement les ouvrieres en beſogne, & je fus ſervie avec tant de diligence, qu'au bout de quatre ou cinq jours, j'entrai au couvent ſans avoir revu le protecteur, qui, ſans doute, avoit d'autres occupations, ou pour mieux dire, qui me regardoit comme un fruit dont il falloit attendre la maturité.

J'avois cru que les Demoiſelles qu'on élevoit dans cette maiſon prendroient plaiſir à me voir & à me pratiquer à cauſe de la nouveauté. Mais je fus bientôt déſabuſée. Ayant appris que j'étois fille d'un gentilhomme de campagne peu connu, elles me négligerent d'abord, & je fus réduit à la compagnie des religieuſes chargées du ſoin des penſionnaires. Je m'en conſolai facilement; & m'appliquant tout entier à profiter des leçons qu'un maître à écrire & un maître à chanter me donnoient tour-à-tour, je fis dans ces deux arts des progrès ſi ſurprenans, qu'en moins de ſix mois on ne parla dans

le couvent que de mon écriture & de mon goût pour le chant. Ce qui engagea peu-à-peu les grandes pensionnaires à s'humaniſer avec moi, & me procura l'entrée de leurs chambres.

N'admirez-vous pas, Meſſieurs, la conduite que le financier tenoit avec moi; il ne m'avoit pas encore fait une viſite depuis que j'étois dans cette maiſon. En récompenſe, la veuve ſon agente me venoit voir aſſez ſouvent, & nous ne parlions que de lui. Elle m'en diſoit tous les biens du monde. A l'entendre, c'étoit le plus honnête homme & le plus généreux qu'il y eût dans les affaires du roi. Elle me demandoit de ſa part ſi je n'avois beſoin de rien; & lorſqu'il la chargeoit de me donner dix piſtoles, elle m'en remettoit quatre très-fidellement. De mon côté, je ne jouois pas mal mon perſonnage avec elle. J'avois la politique de me plaindre de ce que le protecteur n'ajoutoit point aux bontés

qu'il avoit pour moi, celle de m'honorer d'une visite. Patience, ma fille, me disoit sur cela l'obligeante veuve; il viendra bientôt à la grille vous dire lui-même pourquoi il s'est jusqu'ici privé du plaisir de vous voir.

Il n'y manqua pas effectivement; il parut un jour au parloir avec la veuve du maître-d'hôtel. Il me loua d'abord sur la facilité que j'avois à apprendre les choses qu'on m'enseignoit. Il me dit ensuite qu'il s'étoit bien apperçu en me voyant pour la premiere fois, que je deviendrois en peu de tems une personne accomplie. C'est, ajouta-t-il, ce qui m'a empêché de suivre le dessein de vous mettre au service d'une Dame. Vous me semblez plutôt née pour être servie, & le ciel ne permettra point que vous soyez déplacée. Non, ma belle enfant, & il ne tiendra qu'à vous de faire une fortune éclatante. Il ne faut pour cela que vous attacher à un homme riche & de condi-

tion, qui vous aime : en un mot, à moi. Cette bonne amie devant qui je vous offre mon cœur, ſait que je n'ai ſur vous que des vues légitimes. Si j'en avois d'autres, je ne tiendrois pas la conduite que je tiens. Au-lieu de laiſſer germer votre vertu dans une maiſon où l'on ne vous donne que de bons exemples, je vous éleverois dans les plaiſirs du monde, je vous menerois tous les jours aux ſpectacles, & je ne vous quitterois point que je n'euſſe triomphé de votre innocence.

Vous vous imaginez bien, Meſſieurs, que le financier n'en demeura pas là. Il me dit mille autres choſes pour me prévenir en ſa faveur. Enſuite voulant ſavoir ſi j'avois quelque diſpoſition à répondre aux ſentimens qu'il me témoignoit, il me demanda d'un air tendre s'il devoit eſpérer que je n'aurois point de répugnance à lier ma deſtinée à la ſienne. Je lui fis réponſe, que j'étois trop pénétré de ſes bontés, pour

être capable de les payer d'ingratitude. Il parut transporté de joie à ces paroles, & prit de-là occasion de me presser de souscrire à son bonheur. Après quoi, me laissant avec son agente, il se retira pour aller, me dit-il, dès ce moment faire travailler aux apprêts de notre hyménée.

La veuve, ainsi qu'elle en étoit convenue avec le protecteur, me félicita sur l'importance de ma conquête, & sur la brillante figure que je ferois dans le monde, quand je serois l'heureuse épouse d'un si riche financier, qui, depuis trois jours, avoit refusé pour l'amour de moi une fille de qualité qui lui avoit été proposée. Ensuite elle me conseilla de le bien ménager, & me dit en s'en allant, que de son côté elle feroit tous ses efforts pour l'engager à terminer promptement une affaire qui m'étoit si avantageuse. Je vis bien après cette conversation que je touchois au dénouement de la piece, & que par conséquent je devois

ſans différer ſonger à quelque expédient pour me tirer de l'embarras où je me trouvois. Car enfin je me repréſentois que ſi j'avois l'audace de pouſſer les choſes juſqu'à la derniere extrémité, le protecteur pourroit ſe venger cruellement de la tromperie que je lui avois faite.

Pour m'affranchir d'une crainte qui me ſembloit bien fondée, je rêvois jour & nuit au moyen de me ſauver du couvent. J'examinai pour cela toutes les fenêtres & les murs de la maiſon; mais mon examen n'aboutit à rien qu'à me faire perdre l'eſpérance de m'échapper. J'étois dans cette déſagréable ſituation, quand il nous vint une nouvelle penſionnaire. C'étoit une grande fille que l'on ne recevoit que parce que ſa mere étoit parente de notre ſupérieure. On ne vouloit point dans cette maiſon de ces grandes filles qui n'ont d'autre vocation pour la retraite que la volonté abſolue de leurs parens, qui ne les y enferment ſouvent que pour

mettre leur ſageſſe chancelante derriere un rempart de grilles & de verroux.

Notre nouvelle compagne ſe nommoit Camille. J'entrai dans ſa chambre dans le tems qu'on la meubloit, & je me mêlai à la converſation qu'elle avoit alors avec deux ou trois autres penſionnaires. Je leur fis part d'une lettre que je venois de recevoir, & par laquelle on me mandoit que dans quatre jours on me retireroit du couvent pour me marier. Comme je leur apprenois cette nouvelle d'un air aſſez triſte, elles ne purent s'empêcher de me dire en ſouriant, qu'une pareille lettre, à ma place, ne les affligeroit pas. Camille me fit pluſieurs queſtions ſur mon départ; elle me demanda ſi l'on emporteroit mes meubles dans une charrette ou autrement, & dans quelle rue j'irois demeurer.

Elle avoit ſes raiſons pour me queſtionner ainſi. Ma mignonne, me dit-elle un ſoir en me prenant le

le bras au ſortir de la priere, j'ai des choſes de la derniere conſéquence à vous communiquer. Ne vous endormez pas ſi-tôt, afin que vous puiſſiez m'ouvrir votre porte, ou plutôt ne la fermez point. Je n'avois garde de m'endormir, ni même de me coucher. J'étois trop en peine de ſavoir ce qu'elle avoit à me dire; & me tourmentant l'eſprit pour le deviner, ne voudroit-elle point, diſois-je, me charger de quelque lettre de galanterie; ou n'auroit-elle pas quelque ſoupçon de mon ſexe? Ces dégourdies-là ont des yeux plus pénétrans que les bonnes religieuſes. Camille me ſurprit dans cette derniere penſée, en m'embraſſant avec un tranſport qui me parut un peu violent de fille à fille.

Mon repos & le bonheur de ma vie ſont entre vos mains, me dit-elle; il faut que je ſorte de cette maiſon qui n'eſt pour moi qu'un eſclavage, & je n'en trouverai peut-être jamais une ſi favorable occaſion

que celle que vous pouvez me procurer, ſi vous êtes auſſi diſpoſée à me faire plaiſir que je le ſerois à vous obliger dans une ſemblable conjoncture. Je lui promis de faire pour elle tout ce qui dépendroit de moi, & là-deſſus m'ayant prié de l'écouter avec attention, elle reprit la parole de cette maniere.

Vous n'ignorez pas qu'il eſt peu gracieux à une Demoiſelle d'un certain âge, d'avoir une mere qui ſe croit encore belle, & qui veut paſſer pour jeune, une coquette en un mot. C'eſt un malheur que j'éprouve dans toutes ſes circonſtances. Vous l'avez vue cette mere jeune & belle le jour qu'elle m'eſt elle-même venu livrer à ma tante la ſupérieure, pour ſe défaire d'une rivale incommode; ſi vous l'avez bien obſervée, vous m'avouerez qu'elle a grand tort de faire l'agréable. Croiriez-vous qu'à ſon âge & avec ſon air bourgeois, elle s'imagine être en droit de ſe plaindre quand elle n'a pas deux ou trois

ſoupirans à ſa toilette ? Croiriez-vous auſſi qu'elle ne manque pas de gens oiſifs qui veulent bien faire ce ſot perſonnage ? C'eſt que depuis la mort de mon pere, elle jouit d'un gros revenu qu'elle emploie à les régaler. On fait au logis bonne chere, & l'on y joue. Voilà ce qui les attire.

Pendant trois ou quatre ans, pourſuivit-elle, que cette belle maman me craignoit moins que ſa femme de chambre, dont je faiſois les fonctions à ſa toilette, j'avois honte des pauvretés que lui diſoient ces adorateurs des appas de ſa table. Que de fades douceurs ils lui faiſoient avaler comme de l'ambroſie ! Il faut que l'amour-propre rende ſtupide une coquette, lorſqu'elle ne ſent pas qu'on lui donne de l'encenſoir par le nez. Si quelqu'un de ces Meſſieurs de meilleur goût ou moins diſſimulé que les autres, s'aviſoit de m'adreſſer quelque parole flatteuſe, j'étois huit jours ſans paroître à table ; ma mere me banniſſoit de ſa

vue en me traitant de petite fille. Elle m'auroit volontiers fouettée devant le monde, pour mieux perſuader que je n'étois qu'un enfant.

Dès que je connus la cauſe des mauvais traitemens que je recevois d'elle, je réſolus pour m'en venger de prendre ſur mon compte les empreſſemens de quelques jeunes gens, dont les yeux s'exprimoient aux miens avec énergie. Je leur faiſois remarquer que je les entendois, en leur applaudiſſant d'un ſouris quand ils aſſaiſonnoient de quelque geſte ironique les louanges qu'ils prodiguoient à ma mere, ou qu'ils me témoignoient par quelque ſigne qu'ils m'adreſſoient mentalement les diſcours galans qu'ils lui tenoient.

Un jeune comte des mieux faits me déclara par pluſieurs lettres auſſi tendres que ſpirituelles, que je lui avois inſpiré une paſſion violente. Je cédai au plaiſir de le croire ſincere, & de l'ôter à une mere jalouſe. Si-tôt que notre intelligence fut

formée, le comte, pour la rendre plus secrete, affecta de paroître plus empressé auprès de ma rivale, qu'il ne l'avoit été auparavant. Elle en fut si charmée, que ne faisant plus attention qu'à lui seul, elle le choisit pour dépositaire de ses secrets. Elle lui fit confidence, il y a un mois, du dessein qu'elle avoit de me mettre au couvent, puisque je refusois un parti qui valoit mieux que moi. Ce parti est un vieux fou de parent que je ne puis souffrir. Elle me répete sans cesse qu'il m'aime à la folie, & qu'il ne demande rien en m'épousant, comme si une fille ne donnoit rien à un vieillard, en lui sacrifiant sa jeunesse & sa beauté.

Si le comte fut étourdi du projet que ma mere avoit formé de m'enfermer dans un monastere, que devint-il quand elle ajouta que pour lui prouver l'estime & l'affection qu'elle avoit conçue pour lui, elle avoit pris la résolution de lui offrir sa main avec des avantages qui rendroient

ſon ſort digne d'envie ? Dans le trouble où ce diſcours jetta ſes eſprits, peu s'en fallut qu'il ne découvrît ſes ſentimens ; néanmoins il eut la force de ſe contraindre ; & me rencontrant par haſard toute ſeule, il me dit à l'oreille : Tout ſe diſpoſe pour que nous épouſions dans peu, moi votre mere, & vous un couvent.

En effet, deux jours après on m'amena dans cette maiſon. Le comte, qui ne ſauroit à préſent l'ignorer, en eſt ſans doute au déſeſpoir. Il eſt vif ; il aura été trouver ma mere, & je ne doute pas qu'il ne lui ait parlé dans des termes peu meſurés. Tout cela retombera ſur moi. Elle eſt venue d'un air furieux au couvent ce matin, pour ordonner qu'on ne me laiſſe voir aucune perſonne de dehors. Cet ordre qui coupe toute communication entre le comte & moi, nous empêche de prendre des meſures pour nous rejoindre. Je ſuis sûre qu'il ſonge à m'enlever ; mais je ne ſais par quel moyen il prétend en

venir à bout. De mon côté, j'exerce auſſi mon imagination ſur le même ſujet ; & ſi je ne me trompe, vous pouvez m'aider à ſortir d'ici ſans éclat.

Je promis à Camille de contribuer à ſon évaſion, pourvu qu'elle me donnât parole à ſon tour de me prêter ſon aſſiſtance pour m'arracher des mains de ceux qui me retireroient du couvent. Je lui fis ſeulement un myſtere de mon ſexe, ne jugeant pas alors à propos de le lui découvrir. Elle parut ravie de me trouver dans la même diſpoſition où elle étoit. Hé bien, lui dis-je, ſachons donc quel ſervice vous attendez de moi. J'ai penſé, me répondit-elle, que le jour de votre ſortie de cette maiſon, peut devenir le dernier de mon eſclavage. Vous voyez bien cette niche, ajouta-t-elle en me montrant du doigt un bas d'armoire, qu'entre autres petits effets on m'avoit acheté pour meubler ma chambre, je m'enfermerai là-dedans le jour que vous déménagerez, vous me ferez porter juſqu'à l'endroit où l'on vous

conduira, & de-là je me ſauverai chez le comte.

J'applaudis à cette belle invention, n'étant pas en âge d'en remarquer l'extravagance, & nous convînmes de tenter l'aventure. Ce ſtratagême toutefois ne fut pas mis en uſage, & mes affaires changerent tout-à-coup de face. Ma veuve me vint voir dès le lendemain. Elle me parut ſi émue, que je jugeai qu'elle avoit quelque choſe d'extraordinaire à m'apprendre. Je ne me trompai point dans ma conjecture : Ma chere enfant, me dit-elle, ce que j'ai à vous annoncer va bien vous ſurprendre. Votre protecteur a été arrêté hier au ſoir de la part du roi, & conduit à la Baſtille. Je ne ſais quel crime il peut avoir commis; mais on dit que c'eſt un homme perdu. Quoi qu'il en puiſſe être, je viens vous aſſurer que je ne vous abandonnerai pas. Je veux vous ſervir de mere & vous donner tous les jours des marques de l'amitié que j'ai pour vous. Je vien-

drai demain payer votre penſion, vous faire ſortir d'ici, & vous emmener chez moi où nous vivrons doucement enſemble, en attendant que le protecteur ſe tire d'intrigue; ce qu'il fera peut-être bientôt.

Cette nouvelle me cauſa une ſecrete joie. Je fus ravi de me voir débarraſſé pour toujours de mon financier; & perſuadé que je pourrois, quand il me plairoit, m'échapper de chez la veuve, j'acceptai l'aſyle qu'elle me préſentoit fort généreuſement à ce que je croyois. Avant qu'elle vînt me retirer, j'eus un nouvel entretien avec Camille, à qui j'appris le changement qui étoit arrivé dans mes affaires par l'heureux malheur du financier. Elle m'en fit ſes complimens, & me dit que, de ſon côté, elle avoit reçu une lettre du comte. Il me l'a fait tenir, ajouta-t-elle, par une femme de chambre qu'il a gagnée, & qui ſeule a la permiſſion de me parler de la part de ma mere. Il me mande qu'il a

formé un projet d'enlevement qu'il me communiquera au premier jour, & dont il aſſure que le ſuccès eſt infaillible.

Je témoignai à mon tour à Camille la part que je prenois à l'eſpérance que ſon amant lui donnoit de l'arracher inceſſamment d'une retraite où elle ſe déplaiſoit ſi fort. Après quoi nous étant embraſſés, à pluſieurs repriſes, nous nous ſéparâmes, chacun occupé de ſes petites affaires. Enfin, la veuve vint ſuivant ſa promeſſe payer ma penſion, faire enlever mes meubles; & m'ayant fait monter avec elle dans un carroſſe de remiſe, elle m'emmena dans ſa maiſon, où je ſoupai avec un homme fort bien vêtu & déja ſuranné. Il y avoit auſſi à table une jeune Demoiſelle qui demeuroit en penſion chez la veuve, & pour qui le vieillard me parut avoir de grandes attentions. Il avoit un air galant, qui, malgré ſon âge, le rendoit encore de miſe. Il ſe retira entre onze

heures & minuit. Quand il fut ſorti, la veuve me dit : Ma chere fille, je partage mon lit avec ma penſionnaire. Je vous prie pour cette nuit ſeulement, de coucher avec Mariamne; demain je ferai tendre dans une chambre particuliere le lit qui vous a ſervi au couvent.

Mariamne étoit une ſoubrette que la veuve avoit depuis peu priſe à ſon ſervice. Avec des apparences modeſtes, un air ſage & diſcret, elle avoit de la jeuneſſe, de l'eſprit, & ne manquoit pas de beauté. Nous paſſâmes une partie de la nuit à nous entretenir du couvent où j'avois été. Tandis que je lui racontois de quelle maniere innocente j'y vivois, elle ſoupiroit de tems en tems, & me diſoit qu'il ſeroit à ſouhaiter pour moi que j'y fuſſe encore. Elle me répéta tant de fois ces paroles, que j'eus la curioſité de lui en demander la raiſon, ne comprenant pas pourquoi elle me plaignoit d'être dans le monde. C'eſt, répondit-elle, que vous

allez vous occuper ici bien différemment. Si j'osois vous dire tout ce que je pense là-dessus, vous verriez que ce n'est pas sans sujet que je déplore votre sort. Parlez-moi, de grace, plus clairement, lui dis-je, vous m'effrayez.

Promettez-moi donc, reprit-elle, que vous garderez le secret, & je ne vous cacherai rien. Je lui protestai qu'elle pouvoit compter sur ma discrétion. Cela étant, repliqua-t-elle, sachez que vous êtes ici dans une maison où votre innocence court un grand péril. Je veux bien par pitié vous en avertir. La Demoiselle que vous avéz vu est la maîtresse du vieux maltôtier avec qui vous avez soupé. Il la vient voir presque tous les soirs, & Madame partage avec elle les revenans-bons de cette galanterie. Ne vous imaginez pas qu'on vous ait fait sortir du couvent dans une autre vue que dans celle de vous procurer quelque ricke galant à la place du financier qui a été mis à

la Baſtille, & qui étoit ſur le point de vous tromper par un faux mariage. J'ai ſu tout cela de notre cuiſiniere. Je fais chercher ſous main une autre condition, n'étant pas d'humeur à m'accommoder de celle-ci.

Je remerciai Mariamne de m'avoir appris toutes ces particularités; & par reconnoiſſance, je lui découvris mon ſexe. Cette confidence fit plaiſir à cette bonne fille, qui me voyant hors du danger qu'elle avoit craint pour moi, prêta volontiers la main à l'exécution du deſſein que j'avois de troquer mes jupes contre des culottes. J'ai, me dit-elle, un frere qui eſt marchand frippier; demain de grand matin j'irai le prévenir. Je reviendrai auſſi-tôt vous prendre ici, & je vous menerai chez lui où je vous laiſſerai. Je ne vous en demande pas davantage, lui répondis-je. Dès que je me verrai chez votre frere, je me croirai au comble de mes vœux. Un frippier préſen-

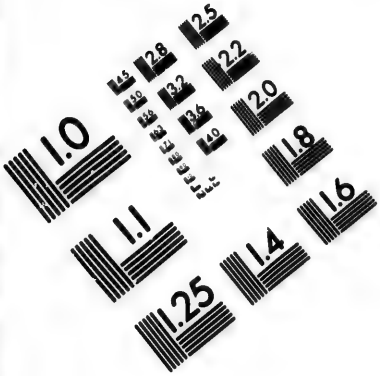
tement eſt l'homme du monde qui m'eſt le plus néceſſaire.

Le lendemain Mariamne ſortit en effet à la pointe du jour ; & après avoir mis ſon frere au fait ſur mon chapitre, vint me retrouver dans un fiacre qu'elle avoit loué & qu'elle fit arrêter à la porte. Pendant ce tems-là, je fis un paquet de mon linge & de mes hardes, avec quoi Mariamne & moi nous étant jettées dans le carroſſe, nous gagnâmes la maiſon du frippier, où je fus bientôt métamorphoſé en garçon. Toutes mes hardes de fille, dont quelques-unes étoit magnifiques, me devenant inutiles, furent vendues ſur le champ, & de l'argent qui m'en revint j'eus de quoi m'habiller fort proprement en homme depuis les pieds juſqu'à la tête. Que je fus content de moi ſous cette forme ſi deſirée ! Un chevalier nouveau n'eſt pas plus fier de ſa croix, ni un nouvel évêque de ſa mître, que je l'étois de mes culottes. Enfin, je ſortis de chez le frippier, qui m'ayant

loué lui-même une chambre garnie, m'y conduisit, & recommanda fortement à l'hôte d'avoir soin de moi.

Me voici donc à quinze ans abandonné à ma propre conduite, possédant pour tout bien un habillement complet avec quelques chemises & une vingtaine de pistoles que je pouvois avoir reçues du financier pendant mon séjour au couvent. Mon hôte m'enseigna une auberge où, sans qu'il en coutât beaucoup, on faisoit assez bonne chere. J'y allois tous les jours dîner & souper. Je remarquai qu'il ne venoit-là que des gens bien vêtus. Les jeunes gens font aisément des connoissances. Je me faufilai entre autres avec un cavalier de figure agréable, plus vieux que moi de quelques années, & petit-maître en diable; ce qui ne me déplaisoit nullement. On l'appelloit le marquis, & c'étoit effectivement un homme de condition.

Cependant en vivant à l'auberge



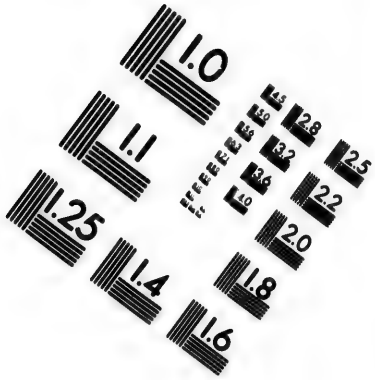
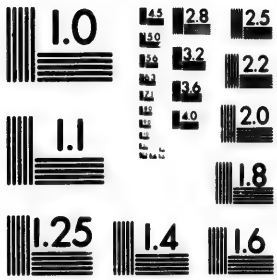
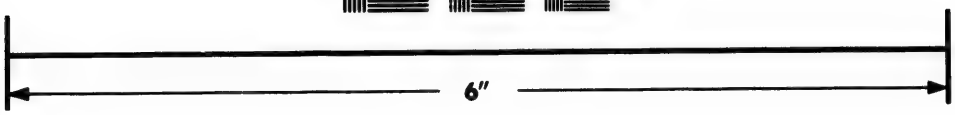
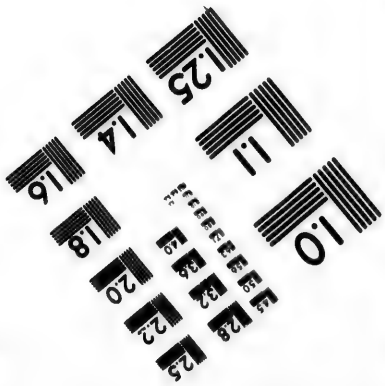


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

& en battant le pavé de Paris, mes fonds baiſſoient à vue d'œil; & me repréſentant preſque à toute heure l'embarras où je me trouverois quand j'aurois mangé ma derniere piſtole, je paroiſſois quelquefois ſi triſte & ſi rêveur, que le marquis s'en étant un jour apperçu, m'en demanda la cauſe. Je ne la lui cachai point, & je lui avouai que j'aurois beaucoup d'obligation à un homme qui me procureroit quelque bonne place dans un bureau. Je ferai votre affaire, me dit alors le marquis. Je connois un partiſan à qui je parlerai de vous; & je ſuis aſſuré qu'à ma conſidération, il vous rendra ſervice.

Le marquis ne ſe vantoit pas d'un crédit qu'il n'avoit point. Il écrivit en ma faveur à un ſot croyant ſon parent, intéreſſé dans deux ou trois compagnies de maltôte, & le mot de mon cher couſin répété dans deux ou trois endroits de ſa lettre, fit des merveilles. Comme j'étois porteur du billet, le partiſan me reçut gracieu-

sement contre la coutume de ces Messieurs, qui font aux commis un accueil rébarbatif, & il n'eut pas si-tôt vu de mon écriture, qu'il m'arrêta pour travailler sous lui, en me disant qu'il vouloit me former l'esprit & la main.

Il me mit d'abord au fait des affaires particulieres, si bien qu'au bout de six mois il s'en reposoit sur moi entiérement. A l'égard de ce qu'il appelloit les affaires du roi, il étoit plus réservé. C'étoient des secrets pour tout autre que des intéressés. Quelquefois en arrivant de la ville je lui faisois des complimens de la part de son cousin le marquis, que je n'avois pourtant pas vu, & avec lequel je cessai d'entretenir commerce. Ce qui le mettoit de si bonne humeur, qu'il se répandoit volontiers en discours qui ne finissoient point. Alors il me faisoit des épanchemens de cœur qui servoient à m'initier dans les sacrés mysteres de la maltôte. A l'entendre, une affaire

n'étoit pas des meilleures quand elle ne rendoit que cent pour cent.

Si je lui avois moins été utile, il m'auroit placé de façon que j'eusse pu m'engraisser ; mais par malheur pour moi, il s'étoit accoutumé à ne se plus mêler que des grandes affaires, & à m'abandonner les petites. Que de postes lui vis-je donner à des gens qu'à peine il connoissoit ! Il étoit si obligeant qu'il rendoit service à quiconque se présentoit à lui, & si désintéressé, qu'il déclaroit qu'il ne recevroit ni argent ni présent de personne, disant qu'il étoit trop satisfait quand on remplissoit son devoir. Il est vrai que sa femme interprétoit ce devoir à sa guise, & tiroit parti de tout. Selon les lieux où se rendoient les commis à qui son époux procuroit des emplois, elle les prioit de lui faire des commissions qui entretenoient chez elle l'abondance ; & les comm onnaires, par reconnoissance ou par timidité, ne parloient jamais de ce qu'ils avoient déboursé.

Dès qu'elle ſavoit l'endroit où chacune de ces petites ſangſues alloit apprendre à ſucer, elle s'informoit du commerce qui s'y faiſoit, & de ce que produiſoit le terroir ou l'adreſſe des habitans ; vins, cidres pâtés, gibier, beurre & fromages de toute eſpece pleuvoient au logis tous les jours. Mais le peu d'intelligence d'un commis dérangea ce manege de la Dame. Un jeune homme avoit obtenu un emploi à Saint-Valery, en Picardie. La patronne ſut qu'on faiſoit près de-là des biſcuits ſecs, aſſez bons, & qui ne ſont connus que ſous le nom de biſcuits d'Abbeville. Elle écrivit auſſi-tôt au jeune homme pour le prier de lui en envoyer une caiſſe, lui mandant que ſon mari les aimoit beaucoup, & qu'il en vouloit faire quelques préſens. Vous m'en marquerez le prix, ajoutoit-elle dans ſa lettre, afin qu'on vous le faſſe toucher ſur le champ.

Le commis, trop exact, envoya les biſcuits, & marqua qu'il y en

avoit pour dix piſtoles, qu'il payeroit au marchand ſi-tôt qu'on lui auroit fait tenir cette ſomme par une lettre de change ou autrement. Cette réponſe déplut à la Dame, qui la trouva pleine d'étourderie & d'ingratitude. Et pour apprendre à ce novice ce que les pygmées des finances doivent aux intéreſſés dans les affaires du roi, elle le fit promptement révoquer, & ſa place fut donnée à un autre. Ce malheureux commis, qui n'avoit vu la terre d'abondance que de deſſus la montagne, n'ayant pas eu le tems de réparer ſa faute, ne put payer le marchand de biſcuits; mais il lui remit la lettre par laquelle il avoit été chargé de l'achat, & lui enſeigna le nom & la demeure du maltôtier à Paris. Le marchand part pour cette ville, s'adreſſe directement au partiſan, & lui demande le paiement de ſes biſcuits. Le financier ſe moque de lui, & le traite même de frippon. Que fait le marchand? Il prouve l'envoi de la caiſſe

adreſſée au partiſan, & la réception qui en a été faite en ſon nom. Enfin, il ſe donne tant de mouvemens qu'il découvre juſqu'à la boutique où l'on a compté dix écus pour leſdits biſcuits à la maltôtiere.

Tel fut l'écueil où ſe briſa la réputation de généroſité que le financier s'étoit acquiſe, & le monde qui eſt fort méchant, le crut complice du procédé de ſa femme. Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour lui, c'eſt qu'au-lieu de payer le marchand pour éviter l'éclat, il ſe laiſſa pourſuivre en juſtice, & fit rire tout Paris à ſes dépens. Il ne pouvoit plus paroître dans les rues ſans entendre crier à ſes oreilles : *Biſcuits d'Abbeville.*

Il acheta dans ce tems-là (1), près de Paris, une maiſon de campagne où il étoit preſque toujours avec ſa femme & ſa fille, comme s'ils n'euſſent oſé ſe montrer dans la ville depuis

(1) 1688.

l'hiſtoire des biſcuits. Pendant ſon abſence, j'étois chargé du ſoin de ſes affaires. Il avoit une entiere confiance en moi. De mon côté, étant plus ſouvent dans une ſalle d'armes ou à la promenade qu'à mon bureau, j'étois obligé de faire porter le baſt à mon commis en ſecond : commis qui véritablement commençoit à en faire quelques fonctions, mais ſans ceſſer, tant il étoit officieux, de nous ſervir à table & d'exercer par *interim* l'emploi de valet, en attendant qu'un autre vînt le relever. Combien de riches financiers ont débuté de cette façon.

Nous allions, mon confrere & moi, tous les ſamedis au ſoir à la campagne, & nous en revenions les lundis de grand matin. Nous y paſſions auſſi toutes les fêtes, pour ne pas mettre le pot au feu dans deux endroits ſans néceſſité. Nous étions toujours bien reçus, parce qu'il n'y avoit d'amuſemens & de plaiſirs dans cette maiſon que quand nous y étions.

Comme on n'y regarde pas de si près à la campagne, la femme de chambre & le valet-commis mangeoient avec nous à la grande table. Cela rendit insensiblement celui-ci moins timide, ou plutôt plus entreprenant. Un autre à sa place s'en seroit tenu à la cuisiniere, ou n'auroit élevé sa pensée que jusqu'à la femme de chambre; mais lui, plus ambitieux, forma le dessein d'être le favori de la fille de son maître, & de puiser ainsi le droit légitime de s'enrichir aux dépens du public dans le plus pur sang d'un opulent maltôtier.

Son triomphe, à la vérité, eût été plus glorieux, s'il eût eu des rivaux à combattre, & que la place qu'il vouloit attaquer eût été mieux fortifiée qu'elle ne l'étoit. Le financier & sa femme, incapables de tout autre soin que de s'enrichir, ou persuadés que lorsqu'une fille ne se garde pas elle-même, on feroit en vain comme Acrisius, les frais d'une tour d'airain, laissoient à la leur un pouvoir des-

potique sur ses appas. Il est vrai qu'elle en avoit si peu, qu'il sembloit qu'elle n'eût qu'à se montrer pour écarter par sa laideur le galant le moins dégoûté. Pour moi, je la trouvois si respectable, que je ne pus avoir qu'une stérile reconnoissance de mille tendres attentions qu'elle avoit pour moi. Quand je me mettois en frais de lui dire quelque douceur, ce qui m'arrivoit rarement, je la fuyois aussi-tôt pour lui cacher la violence qu'elle auroit vu que je venois de me faire.

Elle fit tant de démarches inutiles pour me plaire, qu'à la fin elle se lassa de m'agacer; & rabattant sur le commis à deux mains qui ne lui faisoit que trop connoître son amour par ses regards, elle n'opposa point un nuage aux embrassemens de ce nouvel Ixion. Tandis que moins délicat que moi, il possédoit tranquillement les bonnes graces que j'avois dédaignées, le hasard m'engagea dans une galanterie fort propre à donner à un galant

galant écolier les élémens du libertinage.

Je m'aviſai un ſoir de me déguiſer en Eſpagnol pour aller au bal dans une grande maiſon. Cet habillement convenoit fort à la fineſſe de ma taille, & j'étois ſi perſuadé que je pouvois paſſer pour ce qu'on appelle un beau-fils, que j'affectai de ne me maſquer qu'en entrant dans la ſalle du bal. Dès que j'y parus, quelques Dames commencerent à me faire des mines. J'y répondis, & pour un novice je ne jouai point mal mon rôle. Je fis un coup de maître pour mon coup d'eſſai. Je forçai un des plus ſuperbes maſques de l'aſſemblée à ſacrifier à l'idole Eſpagnole. C'étoit une Dame vêtue en Amazone, & qui avoit un air de princeſſe. Elle me fixa d'abord, & me ſerra la main en paſſant auprès de moi. Je jugeai que, ſans quelque Argus qui l'accompagnoit, elle ne s'en ſeroit peut-être pas tenue là, & je pris le parti de la ſuivre ſans

affectation. Elle s'en apperçut & je crus remarquer qu'elle mouroit d'envie de me parler. Je ne me trompois point. Pendant qu'un homme qui étoit avec elle, alla lui chercher des oranges & des biſcuits, elle s'approcha de moi avec précipitation, & me dit, ſans autre préambule, que ſi j'étois diſcret & capable d'un attachement, je n'avois qu'à lui dire mon nom & mon adreſſe. Ce que je ne manquai pas de faire avec empreſſement. En même tems je voulus lui baiſer la main qu'elle m'avoit tendue; mais elle la retira fort vîte, dans la crainte apparemment que ſon jaloux ne vît cette action, & un inſtant après elle diſparut de la ſalle du bal.

On ne ſauroit s'imaginer avec quelle impatience & quelle agitation je paſſai les deux jours ſuivans. Je n'oſois ſortir de peur de ne me pas trouver au logis à l'arrivée du Mercure de ma déeſſe. Je me tenois dans mon bureau juſqu'à l'heure des

ſpectacles. Alors j'allois à la comédie ou à l'opéra, dans l'eſpérance d'y rencontrer la perſonne que je cherchois, comme ſi j'euſſe dû la reconnoître, quoique je ne l'euſſe vue que maſquée ; j'examinois toutes les Dames qui paroient les premieres loges, & il me ſembloit quelquefois que parmi des marquiſes & des ducheſſes, je démêlois la nymphe qui me tenoit au cœur. J'eſpérois du moins qu'en m'étalant ſur le théâtre, je me ferois remarquer d'elle, & l'obligerois à me tirer d'inquiétude. Néanmoins, malgré la bonne opinion que j'avois de mon mérite, je ne laiſſois pas de penſer auſſi que mon Amazone, bien différente de celle d'Alexandre, pouvoit n'avoir eu envie que de ſe moquer de l'Eſpagnol en le faiſant ſoupirer à la mode de ſon pays.

J'étois depuis ſix jours dans cet état violent, lorſqu'une bonne femme, auſſi matinale, mais moins belle que l'aurore, me fit éveiller pour me

dire de la ſuivre où elle avoit ordre de me conduire. Je devinai bien de quoi il s'agiſſoit. Je priai la vieille de me donner le tems de m'habiller ; & quand cela fut fait, nous voilà tous deux dans la rue. Je voulus lui faire quelques queſtions ſur ſa maîtreſſe : Ne me parlez point, Monſieur, me dit-elle, & ſouffrez que je marche devant vous. J'obéis, de peur de perdre par mon indiſcrétion peut-être une fortune brillante. Chemin faiſant, attentif à tous les pas de ma conductrice, chaque fois que je la voyois près de quelque grand hôtel, je m'imaginois qu'elle y alloit entrer, & je me trompois toujours. Elle s'arrêta devant une maiſon qui ne s'accordant pas avec l'idée que je m'étois faite de mon Amazone, ne me parut pas devoir être ſa demeure. J'aime mieux croire que c'étoit une maiſon d'emprunt pour me recevoir plus ſecrétement. C'étoit pourtant là qu'elle faiſoit ſon ſéjour ordinaire, & la magnificence qui

régnoit au-dedans me fit bientôt oublir la modeſte apparence du dehors.

Je traverſai trois ou quatre pieces d'un appartement ſuperbement meublé ; d'où je paſſai dans une ſalle où la nappe encore miſe & un grand débris de verres & de bouteilles me firent juger que l'on venoit d'y paſſer la nuit à table. De-là on m'introduiſit dans un cabinet où je n'entrai qu'en tremblant ; mais mon trouble étoit aſſez juſtifié par la nouveauté de me voir jouer un rôle d'homme à bonnes fortunes. Ma princeſſe, jugeant à mon air timide & embarraſſé que j'avois beſoin qu'on me façonnât, en voulut bien prendre la peine pour mettre la derniere main à mon éducation. En nous ſéparant nous convînmes du jour que nous nous reverrions, & elle me fit accepter malgré moi le premier bijou qui lui tomba ſous la main entre mille qu'il y avoit ſur

ſa toilette ; c'étoit une fort belle rabatiere d'or.

Je devins généreux à mon tour, je donnai deux écus à la vieille qui m'avoit amené là, & j'appris d'elle pour mon argent que ſa maîtreſſe, à qui je n'avois oſé marquer la moindre curioſité là-deſſus, étoit une fille de théâtre vhonoraire ; qu'après avoir quelque tems brillé ſur la ſcene, elle s'étoit retirée, & ſe bornoit ſagement à ruiner une riche dupe qui l'accabloit de préſens ; que ce galant avoit paſſé la nuit chez elle avec deux de ſes amis, & qu'il avoit fallu les porter tous trois de la table à leurs carroſſes.

Je fus obligé de rabattre un peu de la haute idée que je m'étois faite de mon héroïne. Ce n'eſt pas qu'à la façon ſeule dont elle avoit ébauché cette intrigue, je n'euſſe dû juger ſainement de ſa condition, mais il y a tant de femmes d'importance qui enchériſſent ſur les aventurieres en fait de débauche, que la choſe étoit

problématique. Si je perdois du côté de l'honorable, j'en étois bien dédommagé par le plaisir d'être aimé d'une personne fort aimable, & de plus à la mode. Outre cela elle me sacrifioit un illustre rival, un haut & puissant seigneur, avec qui je n'étois pas peu fier de contracter une espece de consanguinité.

Le jour que nous avions choisi pour une seconde entrevue se passa très-agréablement. Je m'en retournai à mon bureau avec une montre d'Angleterre que je ne pus encore me défendre d'accepter. Il en fut de même dans toutes les autres visites que je fis à cette généreuse coquette. Elle me força toujours à recevoir d'elle quelque bijou, entr'autres un diamant de mille écus que je donnai dix ou douze ans après à mon épouse pour présent de noces.

(1) En quatre ou cinq mois de commerce dans ce Pérou, je me mis

(1) 1689.

si bien en fonds, que je commençai à croire que je faisois beaucoup d'honneur à mon maltôtier en daignant demeurer chez lui. Quoique presque toutes ses affaires me passassent par les mains, il ne pouvoit me soupçonner de m'être engraissé dans sa maison, puisqu'à proprement parler je n'avois eu en maniement que du papier & la bouteille à l'encre; c'est pourtant de cette maison, de laquelle je ne devois attendre ni bien ni mal, que partit l'orage qui renversa ma fortune peu solide, & qui, comme un tourbillon, me transporta dans une terre étrangere, ainsi que je vais vous le dire.

L'intrigue du commis à deux mains, mon demi-confrere, avec la fille de son maître, quoique conduite fort secrétement, devenoit de jour en jour plus difficile à cacher, & vous vous imaginez bien pourquoi. La taille de la pauvre enfant se gâtoit à vue d'œil. La mere s'en apperçut, & en avertit son mari. Ils tinrent tous deux

conseil là-dessus, & se glissant une nuit dans la chambre de leur fille pendant qu'elle dormoit, ils découvrirent ce qu'ils cherchoient, & souhaitoient de ne pas trouver. Nouvelle & misérable Calixto, quelle honte pour toi de voir à nud ton coupable embonpoint exposé aux yeux, non de scrupuleuses compagnes, mais d'un pere outragé & d'une mere en fureur!

En faisant cette découverte, le pere éleva la voix, & adressa ces paroles à sa fille d'un ton si haut, que je les entendis distinctement de ma chambre, qui n'étoit séparée de celle où se passoit cette scene que par une foible cloison. Infâme que tu es, veux-tu donc nous perdre entiérement? Ce n'étoit pas assez de la malheureuse affaire d'Abbeville; il faut encore que nous avons le chagrin de donner une nouvelle matiere au monde de rire à nos dépens. Ces mots furent suivis d'une grêle de soufflets, & de coups de

poing que la mere fit tomber sur la déliquante, qui se sentant réveiller si désagréablement, se mit à pousser des cris éclatans. Le financier, plus modéré que sa femme, l'empêcha de continuer à maltraiter sa fille, à laquelle il demanda par qui elle avoit eu la foiblesse de se laisser séduire. Elle hésita quelque tems à répondre, malgré la menace qu'on lui faisoit de lui casser les bras à coups de bâton, si elle ne parloit; mais soit qu'elle craignît que la bassesse de ses inclinations ne lui attirât le châtiment qu'on lui promettoit, soit qu'elle ne fût pas fâchée de se venger du mépris dont j'avois payé mille avances qu'elle m'avoit faites, & qu'elle crût qu'on m'obligeroit à l'épouser, elle eut l'effronterie de dire que c'étoit moi qui avoit triomphé de sa vertu.

Quelque étonné que je fusse de l'impudence qu'il y avoit dans cette accusation, j'écoutai fort attentivement le reste d'une scene qui com-

mençoit à m'intéreſſer. Je n'en perdis pas un mot. Le mari & la femme me prodiguerent des épithetes qui marquoient bien leur reſſentiment. Ils n'étoient embarraſſés que de l'eſpece de vengeance à laquelle ils devoient s'arrêter. La femme ne parloit que d'aſſommer, que de rouer de coups; mais le maltôtier, moins vif & plus politique, fut d'avis que, pour ſe délivrer d'un monſtre tel que leur fille, il falloit me la faire épouſer, & nous abandonner enſuite tous deux à notre mauvais deſtin. S'il s'aviſe, diſoit-il, de faire la moindre réſiſtance à nos volontés, je le ferai pourrir dans un cachot.

L'eſpérance qu'eut l'accuſatrice que je préférerois ſa poſſeſſion, quelque ſujet que j'euſſe de n'en être pas content, à une priſon perpétuelle, la conſola des coups qu'elle avoit reçus. Elle me dit le lendemain d'un air inſolent, que c'étoit ma faute ſi elle avoit été réduite à la fâcheuſe néceſſité d'employer un tiers,

pour me rendre ſervice malgré moi. Que ſes parens n'auroient jamais voulu conſentir à nous marier tous deux ſans cette heureuſe faute, qu'un excès d'amour pour moi lui avoit fait commettre. Cela pouvoit être encore vrai, & cependant telle fut mon ingratitude, que, ſans lui tenir compte de ſa bonne volonté, je pris incivilement la liberté de la pouſſer par les épaules hors de mon bureau, où elle avoit eu la hardieſſe de venir m'annoncer la réſolution où ſon pere étoit d'unir nos deſtinées.

Un moment après avoir eu avec elle cet entretien, je vis paroître le maltôtier, qui m'adreſſa un long diſcours qu'il avoit préparé, pour me faire valoir la bonté qu'il avoit de vouloir bien livrer ſa fille à un aventurier, au-lieu de le mettre entre les mains de la juſtice pour le faire punir comme un ſuborneur de la fille de ſon maître. Je lui répondis froidement qu'il me prenoit pour un autre: que ſi ſa fille avoit

fait

fait un faux pas, ce n'étoit pas moi qui le lui avois fait faire : que je la trouvois plus propre à éteindre la concupiſcence qu'à l'allumer ; en un mot que n'ayant pas été ſon galant, je ne ſerois jamais ſon époux.

L'air dédaigneux dont je prononçai ces paroles, piqua le maltôtier, qui ſe faiſant violence pour me cacher la fureur qui le dominoit, me dit en s'éloignant de moi : Mon petit Monſieur, faites là-deſſus vos réflexions, & ne m'obligez point à vous prouver que j'ai encore aſſez de crédit pour humilier votre fierté. Je lui répartis, mais il n'entendit pas, que mon parti étoit tout pris, & que bien différent des pareſſeux qui aiment à trouver la beſogne faite, je ne voulois pas recueillir le fruit des peines de mon prochain.

Le jour ſuivant, le financier me demanda quelle étoit ma réſolution ſur ce qu'il m'avoit propoſé. Je lui répondis que je ne pouvois en prendre d'autre, que de le prier de ſe pourvoir

d'un nouveau commis, & d'examiner mes livres. Voilà donc, reprit-il, à quoi vos réflexions ont abouti. J'en ſuis fâché pour vous. En achevant ces mots, il me quitta pour aller employer contre moi tout ſon credit, & pour ſe venger d'un refus dont il ne connoiſſoit pas la juſtice.

Il n'y travailla pas en vain. Je fus arrêté deux jours après dans la rue par une troupe d'archers qui vinrent fondre ſur moi. J'eus beau leur dire que je n'avois pas envie de faire la moindre réſiſtance, ils me ſecouerent & me houſpillerent d'autant plus, que chaque ſecouſſe faiſoit tomber dans leurs mains, ma tabatiere, ma montre, ou mon argent. Ils me jetterent enſuite dans un fiacre, & me conduiſirent au Châtelet. Avant que d'y arriver, je pris garde que j'avois encore au doigt mon diamant; heureuſement pour moi, mon eſcorte ne l'apperçut point; ce qui m'épargna une furieuſe ſecouſſe. Pour le ſauver des

griffes de ces oiseaux de proie, qui sont des voleurs privilégiés, je fis si bien qu'avec mes dents je le détachai de l'anneau, & le gardai dans ma bouche.

Ce qui, sans doute, avoit déterminé le maltôtier à me faire gîter si promptement au Châtelet, c'est qu'il avoit appris qu'il en devoit partir incessamment un grand convoi pour le Canada. Je n'eus pas en effet le chagrin de coucher sur la paille; car dès la nuit même je sortis de prison pour être transporté à Québec avec tous les honnêtes gens que la cour envoyoit alors dans cette colonie.

Quand je sus que je devois être de ce voyage involontaire, & qu'il fut question de se mettre en chemin, je m'avisai pour mes péchés de faire le rétif, & de protester qu'en m'arrêtant on s'étoit trompé; on se moqua de mes plaintes, & je n'y gagnai que des gourmades, ou, pour parler plus juste, les officiers qui avoient ordre de nous conduire étoient payés pour

cela. Je leur avois été bien recommandé. C'eſt de quoi je m'apperçus, lorſqu'au lieu de me faire aller à pied avec un grand nombre de malheureux qu'on menoit comme moi par force en Canada, on me fit l'honneur de me mettre parmi les perſonnes de diſtinction, je veux dire avec celles qui faiſoient ce voyage en voiture. On m'accorda une place dans une charrette, où deux redoutables archers armés de carabines, occupoient chaque bout, & nous tenoient en reſpect.

Notre caravane fit une pauſe à Bourg-la-Reine, pour ſe mettre dans un ordre de marche convenable. Le ſoleil qui commençoit alors à ſe lever, me fit connoître que j'avois pour aſſociés deux ou trois cents tant filoux que catins qu'on envoyoit renforcer la colonie de la Nouvelle-France. Comme nous faiſions tous ce voyage à regret, il régna d'abord parmi nous une triſteſſe générale. Les uns maudiſſant les perſonnes aux-

quelles ils imputoient leur malheur, faisoient retentir l'air de cris & de lamentations ; les autres se représentant l'inutilité des plaintes, devoroient leur chagrin dans un silence profond ; mais insensiblement ils firent tous de nécessité vertu, & bientôt les ris avec les chansons vinrent écarter les images tristes.

Il y avoit dans la charrette, j'ai pensé dire le carrosse, où j'étois, quatorze femmes & un jeune homme qui les amusoit infiniment par mille plaisanteries qu'il débitoit d'un air gai. Un abbé qui va prendre possession d'un gros bénéfice ne paroît pas plus joyeux. Nous étions tous surpris d'une gaieté si déplacée. Il s'en apperçut, & nous dit : Aux éclats de rire qui m'échappent, vous me croyez peut-être un extravagant. Rendez-moi, s'il vous plaît, plus de justice. Quand je pense au dernier tour que j'ai fait à mon très-honoré pere, je ne puis m'empêcher

de m'épanouir la rate à ſes dépens. Vous allez voir ſi j'ai tort.

Je ſuis fils d'un riche libraire de la rue Saint-Jacques, qui m'a ſi bien gâté dans mon enfance, qu'à l'âge de cinq ans, je lui riois au nez lorſqu'il ſe donnoit les airs de me réprimander; & toutes les fois que, dans ſa colere, il en venoit avec moi aux voies de fait, je ne manquois pas de jetter dans le puits autant de volumes que j'avois reçu de coups. Je vous ennuyerois ſi je vous racontois toutes les malices que je lui ai faites. Jugez-en par le parti qu'il prend aujourd'hui, de ſacrifier au reſſentiment qu'il en a un fils unique; car je n'ai ni frere, ni ſœur, ni n'en aurai, ſelon toutes les apparences, puiſque mon pere & ma mere ſont trop vieux pour ſe venger ainſi de moi.

Pour vous apprendre, pourſuivit-il, ce qui me donne occaſion de rire préſentement, je vous dirai que depuis trois jours, mon pere a tenu ſa boutique fermée, & qu'il a gardé

même les clefs de la porte de la maiſon, de peur que je ne lui échappaſſe : Mon fils, m'a-t-il dit hier au ſoir, d'un air doux & perfide, tenez-vous prêt à partir avec moi demain matin pour la campagne. Je me ſuis bien douté qu'il avoit quelque mauvaiſe intention, & qu'il vouloit m'envoyer dans quelque endroit faire penitence; mais je ne m'attendois pas à l'aller faire ſi loin. Pour rendre célebre le jour de mon départ, & en graver la date, en grec, en latin & en français, tandis qu'on me croyoit couché, je me ſuis gliſſé dans la bibliotheque, où m'étant indiſtinctement ſaiſi des livres que j'ai trouvés ſous ma main, j'en ai arraché de chacun les dix ou douze premiers feuillets. Que j'ai tronqué de juriſconſultes, & mutilé d'orateurs! Que j'ai laiſſé ſur le carreau de peres de l'égliſe qui n'ont plus face de chrétiens ! Je n'ai rien épargné, théologie, médecine, hiſtoire, poéſie, romans, tout a paſſé par mes mains; & c'eſt en ſongeant aux grimaces

que fait à préſent mon pere que je ris de ſi bon cœur. Je m'imagine le voir entrer dans ſa bibliotheque qui n'eſt plus qu'un hôpital d'invalides. Il conſidere le ravage que j'ai fait. Il examine les bleſſés, & calcule avec douleur ce qu'il lui en coûtera pour leur guériſon. Pour ceux qui avoient de longues préfaces, ils n'en ſeroient pas moins bons, ſi du moins ſur la premiere page je leur avois laiſſé leur nom, leur âge, & le lieu de leur naiſſance. Il eſt vrai que faute de cela, ces malheureux vont paſſer comme moi, pour des aventuriers qui n'ont ni feu ni lieu, & ne ſont réclamés de perſonne.

Le jeune homme ceſſa de parler en cet endroit pour recommencer à rire de façon que tout le monde ne put ſe défendre d'en faire autant. Ce qui ſervit comme de ſignal à nos dignes compagnes de voyage pour raconter leurs aventures. Mais chacune voulant parler la premiere, elles ſe mirent toutes enſemble à faire autant de bruit que les Piérides après

leur métamorphoſe. Je les interrompis toutes pour les prier de me donner un moment d'audience. Meſdames, leur dis-je, ſongez, de grace, que nous ne ſommes ici que des auditeurs; nous ne ſaurions en même-tems vous prêter à toutes l'attention que vous méritez. Le fils du libraire ſe joignit à moi, & nous obtînmes enfin que ces Dames parleroient tour-à-tour.

Alors je m'adreſſai à la plus apparente de la compagnie, & lui dis de commencer. Mais elle nous conjura d'une maniere ſi polie & en même-tems ſi triſte de vouloir bien l'en diſpenſer, que nous la laiſſâmes en repos. C'eſt donc à moi, s'écria auſſi-tôt ſa voiſine, c'eſt à moi d'enlever toutes les attentions. Elle n'eût pas achevé ces mots, qu'elle ſe mit à raconter ſes proueſſes avec une vivacité accommodée au ſujet. Elle nous apprit de belles choſes, auſſi-bien que ſes compagnes, dont la plupart, à l'édification du public,

avoient fait tous les ans une retraite de quelques mois, pendant laquelle elles avoient joint à un habillement des plus modeſtes un jeûne auſtere au pain & à l'eau avec un travail aſſidu. Ces innocentes pénitentes traitoient de peccadilles & de petits tours d'adreſſe toutes les fautes qu'elles confeſſoient avoir faites : avoir vuidé les poches de quelqu'un, l'avoir mis tout nud dans la rue au fort de l'hyver, ou l'avoir fait jetter par les fenêtres, elles appelloient cela avoir dégourdi des ſots.

J'eus tous les jours de pareils entretiens à eſſuyer ſur la route juſqu'à la Rochelle, où nous arrivâmes fort fatigués de notre voiture aſſommante. Là me voyant ſur le point d'être embarqué, je demandai un quart-d'heure d'audience au capitaine du vaiſſeau. J'eſpérois exciter ſa pitié par le récit de l'injuſtice qui m'avoit été faite ; & pour le rendre plus touchant, je me propoſois de l'accompagner de l'offre de mon diamant ; mais dès ma premiere phraſe,

comprenant que je voulois tenter ſa fidélité, il ne me permit pas de dire le reſte de ma harangue, dont la fin peut-être lui auroit paru plus agréable que le commencement. Il me ferma la bouche, en me diſant bruſquement qu'il m'écouteroit pendant le premier calme qui nous prendroit, & que ſi je l'ennuyois par la narration que j'avois à lui faire, je pouvois compter qu'il me feroit amarer ſur un canon, & donner cent coups. Le caractere dur de cet officier m'ôta l'envie de lui offrir mon diamant. J'eus peur qu'il ne le refuſât & que je ne reçuſſe un mauvais traitement de ſa brutale intégrité.

Je perdis donc toute eſpérance de borner mon voyage à la Rochelle, & le chagrin que j'en eus me cauſa une maladie dont je ne me ſerois jamais tiré, ſans le ſecours de trois peres récolets qui étoient dans le vaiſſeau. L'un d'entr'eux avoit déja voyagé en Canada, & même avoit été gardien du couvent que ces re-

ligeux ont à Québec. Il y menoit ſes deux compagnons pour recrues. Je lui contai par quelle aventure je me trouvois réduit à ſortir malgré moi de ma patrie. Il me plaignit, & m'exhortant enſuite à me roidir contre le ſort qui me perſécutoit, il m'inſpira peu-à-peu un courage ſupérieur à ma mauvaiſe fortune. Mon pere, lui dis-je un jour, grace à vos charitables exhortations, je ſuis préparé aux plus fâcheux événemens. Ne me cachez pas, je vous prie, l'horreur de la deſtinée qui nous attend ces malheureux & moi. De quelle maniere en uſera-t-on avec nous quand nous ſerons en Canada ? Je vais vous l'apprendre, me répondit-il, puiſque votre fermeté me permet d'offrir à votre eſprit un ſi terrible tableau.

De tout ce que vous êtes d'hommes ici, pourſuivit-il, on prendra les plus robuſtes pour travailler à la pierre, abattre des bois ou défricher des terres. On enverra la plupart des autres dans les

habitations les plus écartées, & par conséquent les plus voisines des Sauvages, qui égorgeront ces misérables pour le moindre sujet qu'ils croiront avoir de se plaindre d'eux, ou brûleront leurs habitations. Joignez à l'effroi de se voir à la merci des Sauvages une si grande disette de tout, que les trois quarts des Français qu'on envoie dans ces endroits-là périssent de faim.

Avant qu'on les distribue dans leurs quartiers, on a grand soin de procurer à chacun sa chacune. Le célibat étant un vrai crime d'Etat dans une colonie, il faut que les nouveaux débarqués se marient en arrivant à Québec; ce qui se fait de la maniere suivante. La Dame Bourdon, directrice de la maison où l'on met les femmes qui viennent de Paris, assortit les époux à sa fantaisie. Heureux l'épouseur à qui elle donne une compagne saine de corps & d'esprit. Ce n'est pas que pour faire recevoir sans répugnance au futur

la bénédiction nuptiale, elle ne lui faſſe un bel éloge de la future.

Un des deux compagnons du moine qui parloit, fit un grand éclat de rire en cet endroit. Sans mentir, s'écria-t-il, voilà une plaiſante police. Je m'imagine que je vois un frippier, qui d'un coup d'œil ſur la taille d'un homme qui entre dans ſon magaſin, lui trouve un habit comme fait exprès pour lui. Riez tant qu'il vous plaira, reprit le gardien, ce que je dis ſe pratique au pied de la lettre. La derniere fois que j'aſſiſtai à cette cérémonie matrimoniale, dont je fus le miniſtre, il ſe préſenta une petite figure d'homme aſſez drôle, qui pria la Dame Bourdon de lui montrer, diſoit-il, ſa marchandiſe, afin qu'il pût ſe choiſir une femme, puiſque c'étoit un meuble dont il falloit abſolument ſe charger. La directrice lui répondit ſur le même ton: Mon ami, ce n'eſt pas la coutume que l'on choiſiſſe ainſi: d'ailleurs, j'ai ici des pieces qui ont la mine bien trompeuſe, vous pourriez y être attrapé.

Rapportez-vous-en plutôt à moi : je connoîtrai mieux que vous ce qui vous convient, quand vous m'aurez dit qui vous êtes & ce que vous savez faire.

Je suis tailleur à votre service, Madame, repliqua-t-il, & ne vous en déplaise, j'ai aussi quelques principes de dessin. On m'envoie à soixante-quinze lieues d'ici dans un canton où il n'y a personne de mon métier, à ce qu'on dit. Je ne puis manquer d'y faire bien mes affaires. Ainsi, Madame, je vous prie d'avoir égard à cela. Vous voyez que je ne rendrai pas une femme malheureuse. J'en voudrois une qui fût sédentaire, qui sût m'apprêter à manger, & m'aider un peu dans ma profession. J'ai ton fait, mon enfant, lui repartit la Dame Bourdon. Je te veux apparier avec une fille qui sait coudre & broder à merveilles. C'est une grande travailleuse, adroite, propre, amusante & faite au tour. Je suis bien-aise de te rendre heu-

reux ; car ta phyſionomie me revient.

Après avoir parlé de cette ſorte, la directrice alla chercher la future ; & pendant ce temps-là j'exhortai le petit tailleur à ſe marier moins pour obéir à la loi, que dans la vue d'avoir du ſecours & de la conſolation dans ſon établiſſement. Je lui recommandai ſur-tout d'élever ſes enfans dans la crainte du ſeigneur, & lui tins tous les diſcours qu'il étoit de mon miniſtere de lui tenir dans cette occaſion. La Dame Bourdon revint quelques momens après, amenant avec elle une groſſe & grande fille qui avoit ſur la tête une coëffe qui lui couvroit la moitié du viſage. Nous entrâmes tous quatre dans la chapelle, où la directrice me pria de faire prendre la droite à la fille. Ce que je fis ſans demander la raiſon de cette nouveauté. Mais au milieu de la cérémonie, ayant jetté les yeux ſur la mariée, je m'apperçus qu'elle n'avoit qu'un œil, qui étoit le gau-

che, & qu'à la place du droit, il y avoit un emplâtre qu'elle déroboit adroitement aux regards curieux de l'épouseur.

Je vous avoue, ajouta le gardien, que je pensai scandaleusement perdre mon sérieux. La cérémonie achevée, la Dame Bourdon fit signer aux époux le billet de leur engagement, dont elle garde le double, les conduisit à la porte, où ayant remis à la nouvelle mariée son trousseau (1) qui n'étoit pas fort pesant, elle laissa à ces deux tourterelles la liberté d'aller où bon leur sembleroit. Ensuite revenant à moi : Ah, mon pere, me dit-elle, le bon mariage que je viens de faire ! J'étois bien embarrassée de cette créature-là. C'est une diablesse qui mettoit ici tout en désordre. Si je lui avois donné un mari de sa taille, ils auroient tou-

(1) Les cinquante livres que le roi leur fait donner.

jours été aux épées & aux coûteaux; au lieu que le tailleur n'oſera ſouffler devant ſa femme, quand une fois il aura connu de quel bois elle ſe chauffe. Outre cela ils pourront procréer des enfans, qui tenant de l'un & de l'autre, ſeront d'une grandeur raiſonnable. Pour comble de bonheur, il aura une femme robuſte qui défrichera, bêchera, ſemera & plantera pour avoir de quoi vivre; car le petit bon-homme ſe trompe, s'il croit, en arrivant où il eſt envoyé, trouver ſon dîner tout prêt, & n'avoir qu'à croiſer les jambes ſur ſon établi. Il aura peu de pratiques, je vous en réponds.

Ce diſcours du pere gardien divertit infiniment ſes deux compagnons. J'en ris auſſi, mais du bout des dents. J'enviſageai avec horreur un pareil exil, & fis aſſez connoître que je ne ferois pas un trop bon ménage avec une épouſe de la main de la Dame Bourdon. Le gardien s'en apperçut, & me dit: Ne vous affli-

gez pas, Monsieur ; vous n'avez point une figure à mériter qu'on vous traite comme le petit tailleur. J'empêcherai facilement que vous n'en soyez réduit là. Votre air, vos manieres vous distinguent fort des garnemens parmi lesquels vous avez le malheur de vous trouver confondu, & qui presque tous portent gravés sur leur front les crimes qu'ils viennent expier en Canada. Vous devez être assuré que vous seriez reçu dans notre ordre à bras ouverts. Si vous preniez ce parti, vous verriez que nous sommes là plus considérés qu'en Europe. Si l'état monastique ne vous convenoit pas absolument, vous avez de l'éducation, vous écrivez bien, vous ne quitterez point la ville de Québec, si vous voulez y demeurer. Je me fais fort de vous y procurer un emploi.

Je remerciai ce charitable pere de sa bonne volonté ; & faisant fond sur l'amitié qu'il me témoignoit, je me sentis tout consolé de me voir

dans l'état où j'étois. Les trois récolets avoient ſoin de dire la meſſe très-ſouvent ; & comme l'aumônier ne ſavoit tout au plus que lire, le révérend pere gardien prêchoit tout l'équipage les fêtes & les dimanches. Cependant, quoique ſes ſermons fuſſent tous fort pathétiques, ils ne faiſoient guere d'impreſſion ſur les auditeurs. Il y avoit du déſordre dans le vaiſſeau ; & ce déſordre augmentoit de jour en jour par l'indiſcrétion des officiers, qui ſe familiariſoient un peu trop avec nos belles Pariſiennes. Les matelots ſuivoient leur exemple. Il n'y avoit pas juſqu'aux mouſſes qui ne vouluſſent jouir du droit de paſſage. Néanmoins le capitaine craignant les reproches de la cour plus que ceux de ſa conſcience, entreprit de reſſerrer ſes nymphes ; mais il étoit bien difficile d'empêcher tant d'Alcions de faire leurs nids ſur les flots.

Je m'attirai par la muſique la bienveillance de quelques officiers

qui la ſavoient un peu. Cela me mit plus à mon aiſe. J'en fus mieux couché, mieux nourri & plus libre. Les moines m'en féliciterent d'abord, à la reſerve du pere gardien, qui ſouhaitant que je n'euſſe eu aucune connoiſſance que la ſienne ſur la route, me dit un jour confidemment, qu'il me conſeilloit en ami de n'avoir que peu de liaiſon avec les officiers du vaiſſeau, & d'être avec eux fort réſervé, attendu, diſoit-il, que leur commerce me corromproit indubitablement. Oh, oh, dis-je en moi-même, après l'avoir écouté avec attention, il ſemble que ce révérend pere me mitonne pour ſon couvent. Les offres de ſervice qu'il m'a faites n'auroient-elles pour but que de me faire endoſſer ſon harnois? Le remede ſeroit pire que le mal: eſclavage pour eſclavage, j'aime mieux celui qui peut finir.

Il y avoit dans le vaiſſeau une autre perſonne qui partageoit avec moi les bontés de ce ſaint religieux.

C'étoit une fille de 24 à 25 ans qui ſe faiſoit diſtinguer par un dehors noble & ſage. Elle paroiſſoit plongée dans une mélancolie que rien ne pouvoit diſſiper ; & véritablement elle avoit bien ſujet de déplorer ſon infortune, ayant été embarquée avec nous par ſurpriſe le jour de notre départ. J'avois, auſſi bien que le moine, été frappé de ſon air modeſte ; & quand j'avois occaſion de m'entretenir avec elle, je lui trouvois des ſentimens qui me prévenoient en faveur de ſa naiſſance, qu'elle cachoit ſoigneuſement.

Mademoiſelle, lui dis-je un jour en préſence du pere gardien, ſavez-vous l'heureux ſort qui nous attend ? Vous a-t-on dit que nous ſommes ici comme dans l'arche de Noé, que nous n'en ſortirons que deux à deux pour aller multiplier les uns d'un côté, & les autres de l'autre ? On me donnera une femme que je n'aurai jamais vue, & vous ſerez livrée de la même maniere à un

épouſeur inconnu. Le religieux prenant alors la parole, lui raconta ce qu'il m'avoit dit de la néceſſité & des cérémonies de cet hymen ſans façon. La Demoiſelle, en l'écoutant, levoit les yeux au ciel, & témoignoit aſſez ſans parler le peu de goût qu'elle ſe ſentoit pour une ſemblable union. Hé bien, Mademoiſelle, lui dis-je, lorſque le pere eut achevé ſon diſcours, que penſez-vous de cela? Ne vivons-nous pas l'un & l'autre dans une attente bien agréable? Si le conſentement eſt néceſſaire pour ce mariage, répondit-elle, je puis vous aſſurer qn'on ne me l'arrachera pas facilement. On m'ôtera plutôt la vie que de m'obliger à devenir femme d'un maçon, ou d'un bucheron. Là-deſſus le moine la preſſa de nous apprendre quelle étoit ſa famille; mais elle refuſa de ſatisfaire ſa curioſité.

La crainte qu'elle avoit de tomber entre les mains d'un homme de la plus baſſe condition excita ma pitié,

& me fit ſonger aux moyens de lui mettre ſur cela l'eſprit en repos. Je n'y rêvai pas long-tems. Il me vint une penſée que je lui communiquai, dès que je pus lui parler ſans être entendu de perſonne. Je lui demandai ſi, pour conſerver tous deux notre liberté, elle ne trouveroit pas à propos que dans l'occaſion nous nous diſions mariés enſemble. J'ajoutai qu'on me promettoit un établiſſement dans la ville; ce que je jugeois devoir lui faire plaiſir, puiſque je pourrois l'empêcher par-là d'être releguée dans des déſerts. Elle me répondit, qu'en la préſervant des horreurs qu'on lui avoit fait enviſager, je lui ſauverois la vie: que je n'avois qu'à compoſer une fable de notre prétendu mariage & la lui donner, qu'elle l'apprendroit ſi bien par cœur, qu'elle ne ſe couperoit point dans ſes réponſes, quand on viendroit à l'interroger.

Cet expédient me parut bon & même

même néceſſaire. Je travaillai donc ſur le champ au roman de nos amours, de notre mariage & de notre exil. J'en gardai une copie, & lui en gliſſai finement une autre dans la main ; mais ſa mémoire n'eut pas beſoin de retenir tous ces menſonges : car ſi-tôt que j'eus fait croire au révérend pere gardien que cette Demoiſelle & moi nous étions deux époux perſécutés par la fortune, ce bon religieux me croyant ſur ma parole, nous accorda généreuſement ſa protection & promit de nous rendre ſervice. Ce qui me tira de l'erreur où j'étois, que ſa révérence ne vouloit me délivrer des miſeres du monde, que pour m'aſſujettir à celles de ſon état.

Après une navigation plus heureuſe que ne le méritoit un vaiſſeau auſſi chargé d'iniquités que le nôtre l'étoit, nous arrivâmes à Québec, au commencement de Novembre 1690. Si nous fuſſions entrés huit jours plutôt dans le fleuve Saint-Laurent,

nous aurions été pris par le général Phips, Anglais qui venoit, avec une flotte de près de quarante voiles, de faire sur cette capitale du Canada une tentative qui ne lui avoit pas réussi. Il y avoit perdu beaucoup de monde, & laissé plusieurs pieces de canon qui servirent à célébrer son départ dans les réjouissances qui se firent quelques jours après.

Monsieur de Longueil, que Monsieur de Beauchêne connoît sans doute, & qui, sans contredit, est un des plus braves officiers de marine, eut en particulier des graces à rendre au Seigneur. Le fait est singulier. Monsieur de Longueil dans l'action, reçut un coup de mousquet. La balle frappa sa corne à poudre & la cassa. Il y porta sa main aussi-tôt pour prendre de quoi tirer encore; dans le même instant, une seconde balle vint donner au même endroit, acheva de briser la corne, & il en fut quitte pour une légere contusion.

En entrant dans Québec, j'éprouvai que le pere gardien ne m'avoit pas fauſſement aſſuré qu'il me feroit diſtinguer de la canaille. Je me vis jouiſſant d'une entiere liberté, auſſi-bien que la Dame qui paſſoit pour mon épouſe, & que j'appellerai déſormais Mademoiſelle Marguerite du Clos: car c'eſt ſous ce nom qu'elle fut miſe ſur la liſte. Le bon religieux n'en demeura point-là; avec une ſimple adreſſe ſignée de ſa révérence, nous fûmes bien reçus & bien logés chez un riche commerçant auprès de la principale égliſe, qui eſt dédiée à Notre-Dame. Ce marchand prit nos noms de voyage, & s'en alla, pour nous, ſigner notre arrivée à la décharge du capitaine du vaiſſeau, ſur la feuille ſcandaleuſe, autrement le regiſtre des noms des garnemens envoyés pour habiter la nouvelle-France.

La crainte d'un grand mal ne laiſſe pas la liberté de penſer aux petits inconvéniens. Mademoiſelle du Clos,

à couvert de l'hymen affreux dont la seule idée l'avoit fait trembler, se trouva fort embarrassée, lorsqu'il fut question de nous aller coucher. Par honte ou par inadvertence, elle n'avoit pas demandé deux lits, si bien qu'en entrant dans la chambre qu'on nous avoit destinée, & où elle s'étoit retirée avant moi, je l'apperçus toute en pleurs, & aussi affligée que si elle eût épousé un maçon. Couchez vous, Monsieur, me dit-elle; pour moi je passerai la nuit sur une chaise. Non, Mademoiselle, lui répondis-je, ce lit n'est pas ici pour rien; vous vous y reposerez, s'il vous plait. Vos alarmes m'offensent. Je suis honnête homme, & je n'ai point inventé la fable de notre hymen pour en profiter de la maniere indigne que vous appréhendez.

Je me sentois en effet pour elle un respect que m'inspiroit son air noble & imposant, & qui m'empêchoit de former la moindre pensée d'abuser de la fâcheuse situation où elle étoit réduite.

Enfin, je haranguai de façon que je la raſſurai. Je l'obligeai à ſe mettre au lit, après avoir pris un de ſes matelats que j'étendis par terre, & ſur lequel je couchai tout habillé. A peine étions-nous levés le lendemain, que notre patron nous vint voir, quoique ſon couvent fût aſſez éloigné de Notre-Dame. Il nous pria de ne nous point inquiéter, & nous aſſura de nouveau qu'il ſe chargeoit de notre établiſſement. Il nous fit mille politeſſes à Mademoiſelle du Clos & à moi. Que l'eſprit de l'homme eſt malin, & à que le indigne vue n'eus-je pas la foibleſſe d'attribuer la bonne volonté que ce ſaint religieux nous marquoit. Il eſt vrai que huit jours après je lui rendis plus de juſtice.

Il vint nous revoir. Il étoit accompagné de Monſieur de la Valiere, capitaine des gardes de Monſieur de Frontenac, & il nous dit qu'à la recommandation de cet ami, il venoit d'obtenir pour moi un poſte conſidérable par rapport à ſa ſituation

propre au commerce. Il n'y a que de petits appointemens attachés à cet emploi, ajouta-t-il ; mais il embraſſe les fonctions de cinq ou ſix charges à la fois. Premiérement, vous ſerez caiſſier dans un fort vers les frontieres des Hurons, où vous aurez à payer une douzaine de ſoldats qui en font toute la garniſon. Vous aurez la direction de leurs magaſins que vous tiendrez toujours en état en cas d'attaque de la part des Sauvages. Vous ſerez pareillement chargé de faire la recette du contingent que doivent fournir les maîtres des habitations voiſines de ce fort. De plus, vous aurez ſoin d'entretenir le plus de liaiſons que vous pourrez avec les Sauvages de la frontiere, pour les diſpoſer peu à peu à paſſer agréablement ſous la domination Françaiſe.

Ne voulant pas que Mademoiſelle du Clos dépenſât une modique ſomme d'argent qu'elle avoit, & ayant pluſieurs emplettes à faire, je priai notre hôte de me faire trouver

de l'argent sur un bijou. Pour cet effet, il me conduisit chez un riche marchand qui étoit en même-tems orfêvre, jouaillier & clincaillier, & qui m'offrit de bonne grace sur mon diamant cent pistoles que j'acceptai, en lui disant devant mon hôte & d'autres personnes qui étoient là, que si je périssois dans l'endroit où j'étois envoyé, je le priois de donner au révérend pere gardien des récolets le surplus du prix de mon diamant, ou le diamant même, si je laissois de quoi payer les cent pistoles qu'il me prêtoit.

De l'argent que je reçus, j'achetai les choses dont nous ne pouvions absolument nous passer, & une montre pour en faire présent à notre bienfaiteur. La veille de notre départ, ce bon pere me mena chez le gouverneur qui faisoit sa résidence à une des extrêmités de la ville dans le fort Saint-Louis. Je reçus là mes instructions avec un ordre de partir au plutôt. Ce que je fis le jour suivant sous

l'escorte de cinq soldats qu'on me donnoit à conduire, pour remplacer le même nombre qui avoit déserté du fort où j'allois, & passé parmi les Sauvages.

Le révérend pere, pour pousser la générosité jusqu'au bout, fit mettre lui-même tout en état, & voulut nous voir partir. Nous fûmes alors bien persuadés qu'en nous obligeant, il n'avoit écouté que son bon cœur, la voix de l'humanité, & celle de la charité chrétienne, puisqu'en nous quittant peut-être pour toujours, il redoubla ses bienfaits. Il défendit à notre hôte de prendre la moindre chose de nous, & refusa la montre que je lui offris. Je ne doute point de votre reconnoissance, nous dit-il, ainsi je n'ai pas besoin que vous m'en donniez des preuves. Tout ce que j'exige de vous, c'est que vous viviez toujours dans la crainte de Dieu, qui ne vous abandonnera jamais, tant que vous le servirez fidellement. Après une courte exhortation

qu'il nous fit sur ce sujet, il nous laissa si touchés de son amitié, de ses bienfaits & de sa vertu, qu'à peine eûmes-nous la force de lui dire adieu.

Que la douceur que ressentent ceux qui font du bien aux malheureux doit être grande! La consolation dont ils jouissent dès cette vie est préférable à tout ce que la terre offre de plaisirs. Le sort de ce saint homme me parut alors plus digne d'envie que toutes les grandeurs du monde. Nous nous trouvions moins heureux d'avoir reçu tant de services dans un si grand besoin, que lui n'avoit de joie de nous les avoir pu rendre.

Il y avoit plus de deux heures que nous étions embarqués & partis de Québec, lorsque Mademoiselle du Clos apperçevant mon adresse sur deux valises qui étoient dans notre canot, me dit: Ce sont apparemment les clefs de ces valises que vous aviez oubliées & que le révérend pere m'a données en partant.

Je ne ſais, lui répondis-je, ce que c'eſt que ces clefs, ni ces valiſes. Mademoiſelle du Clos mit auſſi-tôt les clefs dans les ſerrures, & les valiſes s'ouvrirent. Elle étoient pleines de toute ſorte de linge à notre uſage. Pour le coup, nous demeurâmes tout interdits, & nous rendîmes enſuite un million de graces au ciel de nous avoir fait rencontrer un homme ſi charitable.

Nous avions pour guides deux matelots de la Baſſe-Ville qui étoient mariés. On ſe ſert plus volontiers de ceux-là que des autres, parce que l'envie de revenir auprès de leurs femmes & de leurs enfans, fait qu'ils s'acquittent plus exactement de ces périlleuſes commiſſions. Secourus des ſoldats qui avoient ordre de les aider à remonter le fleuve, ils nous menerent aiſément en canots juſqu'à Mont-Réal; mais enſuite, à cauſe des ſauts & des rapides, il nous fallut aller ſouvent à pied, & quelquefois par des chemins preſque impraticables, où Mademoi-

ſelle du Clos nous donnoit bien du travail. Je vous l'avouerai, je me répentis alors plus d'une fois d'avoir dit que c'étoit ma femme.

Je crois qu'elle s'en apperçut; car malgré les politeſſes que je lui faiſois toujours, je voyois que la triſteſſe l'accabloit plus que la fatigue du voyage, & que dans ſes manieres à mon égard, le reſpect & la timidité ſuccédoient à l'air aiſé qu'elle avoit eu juſques-là. Je l'exhortois vingt fois le jour à prendre courage, dans l'eſpérance de voir bientôt la fin de nos peines; mais comme je m'aviſai, un ſoir qu'elle me parut plus triſte que je ne l'avois encore vue, de lui faire des reproches ſur ſon changement de conduite à mon égard: Eh, Monſieur, me dit-elle en fondant en larmes, pourquoi combattez-vous ma douleur? Quand j'y aurai ſuccombé, n'en ſerez-vous pas plus heureux? Votre plus grand embarras, vos plus grandes dépenſes pour moi, pour une malheureuſe qui n'a rien fait pour

vous, que vous ne connoissez pas même encore, & qui ne mérite votre pitié qu'à force d'être misérable. C'en est trop, Monsieur, ajouta-t-elle, songez à vous, & m'abandonnez à mon infortune. Laissez-moi à la premiere habitation que nous trouverons. J'y passerai le reste de ma vie dans la misere de la servitude, si le ciel est assez irrité contre moi pour me laisser vivre avec tant d'ennuis.

Notre malheur, lui répondis-je, a commencé dans le même tems, & nous nous sommes engagés à courir la même fortune. Quoique nous ne soyons pas unis par les nœuds de l'hyménée, je vous regarde comme mon épouse. J'ai attaché mon sort au vôtre, vos peines sont les miennes. C'est la confiance que vous avez en moi, qui vous expose à des fatigues si peu convenables à votre sexe. Que ne puis-je les supporter toutes? Je voudrois n'avoir à partager avec vous qu'une fortune agréable. Envisagez-

ſagez-moi donc comme un frere à qui votre ſecours va devenir néceſſaire.

Je la conſolai par ces diſcours & par d'autres ſemblables. Elle reprit des forces avec l'eſpérance, & nous ſuivit plus facilement. Nos ſoldats tuerent ſur la route quelques orignacs ou élans dont nos guides s'accommoderent fort. Pour nous nous en trouvâmes la chair déteſtable. Ce ſont des cerfs ſauvages dont les peaux ſont une partie du commerce des Français avec les Sauvages ; & comme il fait plus froid dans le Canada que le climat ne ſemble le promettre, on en fait auſſi dans quelques cantons des habillemens fort utiles pour le peuple. Il eſt vrai que le commerce n'en eſt pas ſi étendu, ni ſi recherché que celui des peaux de caſtors.

Nous vivions de notre chaſſe, les habitations qui ſe trouvoient ſur la route n'étant que de méchantes cabanes dont les habitans n'avoient à

nous offrir que des légumes & de mauvaise sagamité ou bouillie de bled d'Inde ; car la plus grande partie de ces terres sont moins propres à produire du froment que d'autres grains. Cependant après avoir traversé bien des lacs, des rivieres & des forêts, nous découvrîmes enfin ce fort tant desiré. Quoiqu'il ne fût pas en bon état, & qu'il eût plutôt l'air d'une simple redoute que d'un fort, il nous parut une belle & grande citadelle en comparaison de ces nids à rats où nous avions logé.

Les lettres du gouverneur dont j'étois chargé m'y firent recevoir comme un officier-général. La veuve de mon prédécesseur me céda son petit appartement tout meublé ; & nous prenant en pension pour très-peu de chose, la malheureuse étoit moins notre hôtesse que notre servante. Néanmoins sa compagnie devint très-utile à Mademoiselle du Clos qui couchoit avec cette bonne femme, dont elle apprit en peu de tems le

langue des Hurons qui étoient les Sauvages les plus voisins. La premiere chose que je fis fut de visiter la place que j'eus toute examinée en moins d'un quart-d'heure. C'étoit une bicoque, qui, sans la bonté de sa situation, n'auroit pas arrêté en Europe une compagnie de dragons plus long-tems qu'un moulin à vent; mais il n'en falloit pas davantage pour arrêter des Sauvages & émousser leurs fleches.

Le capitaine ou commandant de ce fort étoit un vieux Malouin, qui pour quelque faute militaire commise sur un vaisseau de guerre où il étoit officier, avoit été mis à terre avec sa seule épée, sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Il avoit erré dans cette derniere province pendant quelque tems, & s'étoit joint ensuite aux Iroquois, auxquels ayant appris à faire des especes de boucliers de peaux d'orignacs à l'épreuve des armes à feu, il avoit souvent avec eux battu les Français. Après cela se repentant

de faire la guerre à sa nation, il étoit rentré dans le service de France, en acceptant un bon parti qu'on lui avoit fait pour l'ôter à ces sauvages.

Nous devînmes bientôt amis cet officier & moi. Il m'associa dans le commerce qu'il faisoit à Québec, où il envoyoit de tems en tems des peaux de castors & d'orignacs que les Sauvages lui fourniſſoient pour de la clincaillerie, du vin & de l'eau-de-vie. Il nous menoit souvent à une demi-lieue du fort voir une habitation qu'il s'étoit ménagée, & dont il commençoit à tirer un gros profit. Il y avoit fait défricher plus de trois cents arpens de terre, laquelle en ce lieu-là s'étoit trouvée plus forte & moins noire que dans le reste du pays. Le froment qui en provenoit étoit fort beau. Il en vendoit une partie; nous mangions le reste au fort, & nous en remplissions notre petit magasin.

Mademoiselle du Clos qui avoit un esprit adroit & fertile en expédiens,

lui conseilla de faire un petit Gonnesse de son habitation, en y faisant faire du pain pour les Français du voisinage, lesquels, faute de savoir boulanger, mangeoient moins de pain que de viande & de légumes. Ce conseil parut très-sensé au vieux Malouin, qui la pria de se charger avec notre hôtesse de l'exécution de ce projet. Elles mirent aussi-tôt toutes deux les mains à la pâte; & les premieres cuissons répondirent si bien à notre attente, qu'on fut obligé d'en augmenter le nombre de jour en jour. Quantité de fainéans qui mouroient de faim dans le pays, voyant qu'ils trouvoient du pain cuit moyennant des peaux de castors & d'orignacs, s'adonnerent à la chasse pour pouvoir venir à notre habitation comme à un marché, se pourvoir d'une provision si nécessaire. Au bout de six mois, nous avions tant de pratiques, que nous recevions cent peaux par semaine. Si nous avions avec cela pu tirer de Québec

autant de vin & d'eau-de-vie que nous en eussions pu débiter, nous aurions fait une fortune considérable.

Mais le caractere vif & entreprenant de Mademoiselle du Clos ne nous permit pas de continuer ce commerce. Elle rouloit dans sa tête un dessein important dont elle me faisoit un mystere. Notre hôtesse la menoit quelquefois sur les terres des Hurons, dont les premieres cabanes n'étoient qu'à une journée de notre habitation, & elles y troquoient des ustenciles contre des pelleteries. Mademoiselle du Clos prenoit plaisir à passer des deux & trois jours avec ces Sauvages; ce que la veuve lui avoit appris de leur langue lui suffisant pour s'en faire entendre. Elle leur enseignoit l'usage qu'ils devoient faire des choses qu'elle portoit chez eux; & comme elle ne leur parloit que de ce qui pouvoit contribuer à leur rendre la vie moins dur[illegible] ils l'écoutoient avec une avide

attention. Enfin, elle eut l'adreſſe de gagner leur confiance à un point, qu'un jour après en avoir demeuré quinze dans une de leurs cabanes, elle revint nous joindre avec deux filles d'un des principaux de ces Hurons, qui les lui avoit confiées pour les inſtruire des uſages d'Europe les plus utiles dans le ménage ; à quoi elles avoient une diſpoſition ſurprenante.

C'eſt ainſi que pour ne m'être plus à charge, Mademoiſelle du Clos ſe préparoit une retraite, qui devint d'autant plus honorable pour elle, que ce fut l'ouvrage de ſon adreſſe. La réputation de ſon mérite, & peut-être encore plus de ſa bonne volonté pour les Hurons ſe répandit chez ce peuple, & fit une ſi vive impreſſion ſur les eſprits, que les chefs des cabanes, lorſque cette Demoiſelle y alla conduire ſes deux éleves au bout de ſix mois d'éducation, s'aſſemblerent, & la contrai-

gnirent d'être leur fakgame ou souveraine.

Elle employa les premiers mois (1) de sa petite domination à sonder l'esprit de ses sujets ; & lorsqu'elle eut tout lieu de penser qu'elle pouvoit compter sur leur attachement & leur fidélité, elle m'écrivit une longue lettre qui portoit en substance : qu'elle avoit cru ne pouvoir mieux me prouver sa reconnoissance qu'en se mettant en état de m'épargner de nouvelles peines, & qu'elle espéroit qu'un jour elle auroit occasion de me faire connoître que jamais l'ingratitude n'avoit trouvé place dans son cœur. Après bien des complimens, elle me prioit de donner désormais en échange à son peuple le plus que je pourrois de poëles, de marmites, & sur-tout d'armes à feu. Ensuite elle me demandoit pour elle quelques boisseaux de

(1) 1691.

froment avec de la graine de chanvre, de lin & de plusieurs sortes de légumes, en me faisant en même-tems présent d'une quantité considérable de peaux parmi lesquelles il y en avoit plusieurs de castors blancs qui sont les plus cheres & les plus rares. Je fis très-exactement sa commission, & je joignis aux choses qu'elle attendoit de moi quelques barils d'eau-de-vie, dont je crois que la distribution lui gagna bien des cœurs ; car pour de l'eau-de-vie on fait tout ce qu'on veut de ces peuples.

Le capitaine du fort, mon associé, perdit beaucoup au départ de Mademoiselle du Clos, qui, dans le peu de tems qu'elle avoit eu soin de son habitation, lui avoit entiérement fait changer de face. Aussi vouloit-il m'engager à revendiquer mon épouse, & à la redemander plutôt à coups de mousquet que de l'abandonner ainsi aux Hurons ; mais quand elle auroit effectivement été

ma femme, je n'aurois pas été assez sot pour faire le Ménelas, qui ne trouve gueres aujourd'hui d'imitateurs.

N'ayant plus Mademoiselle du Clos, je devins moins utile à mon associé, qui me fit sentir qu'il seroit bien-aise de rompre la société. J'y consentis fiérement, quoiqu'assez embarrassé du moyen dont je me servirois pour faire quelque chose pour mon compte. J'eus recours au révérend pere récolet mon protecteur, qui me rendit encore service en faisant à Québec mes emplettes de marchandises d'Europe qu'il m'envoyoit au fort, pour les échanger contre des pelleteries. J'eus bientôt sujet de m'applaudir d'avoir rompu la société. La sakgame prit soin de m'adresser ses Sauvages, qui firent abonder chez moi toute sorte de peaux.

La jalousie qu'en conçut le capitaine du fort pensa me perdre. Il sentit la faute qu'il avoit faite; & bien-loin de chercher à la réparer

par des démarches d'honnêteté qui nous auroient réconciliés, il commença par me traverſer, en empêchant qu'on ne nous envoyât davantage des armes à feu, ſous prétexte que les Hurons pourroient dans la ſuite s'en ſervir contre nous. Je lui en fis des reproches dont il ſe moqua. J'en donnai avis à Mademoiſelle du Clos qui ſut mieux que moi l'en punir. Par la premiere caravane qui nous apporta des peaux, on ne manqua pas de demander des armes à feu. Je répondis pour moi qu'il ne m'en venoit plus, quoique j'en demandaſſe préférablement à toute autre choſe. Le Malouin ne répondit pas ſi poliment aux Sauvages ; il leur dit d'un ton bruſque qu'on leur en avoit aſſez fourni, & qu'ils n'en devoient plus attendre. Les Hurons, à cette réponſe, ſuivant les ordres qu'ils avoient, rechargerent auſſi-tôt leurs marchandiſes, & les remporterent chez eux juſqu'au tems de ſe joindre au gros de leur nation qui

porte une fois tous les ans ses pelleteries à Montréal dans deux ou trois cents canots avec les Ataboüets & autres peuples.

Le Malouin me soupçonna d'être complice de ce manege ; & ne se faisant pas scrupule de se rendre justice lui-même, j'eus beau me tenir sur mes gardes, il pensa m'en coûter la vie. Il me fit un jour manger d'une racine que je pris d'abord pour une truffe. Il fit semblant d'en manger le premier, & en loua beaucoup la bonté. Je fus la dupe de ses louanges, & je serois mort à table, si un soldat qui étoit présent & qui connoissoit le remede dont j'avois besoin ne me l'eût fait prendre aussi-bien qu'au traître qui copioit parfaitement bien les contorsions que ce fruit empoisonné me faisoit faire. Toute la différence qu'il y avoit entre le capitaine & moi, c'est que le poison me causoit une enflure qui passoit le talent de l'imitation.

La guerre affreuse que Louis XIV

(1) avoit alors sur les bras, influa sur nous, & interrompit notre commerce. Nous demeurâmes tout désœuvrés. Ceux qui possédoient des habitations s'occupoient à les rendre plus commodes & plus agréables. Cela m'inspira l'envie d'en avoir une, quoique j'eusse intention de ne m'arrêter dans ce pays que pour y amasser de quoi vivre honorablement en Europe. Le terrein que je choisis, & qui me fut accordé moyennant un droit médiocre que je payai suivant l'usage, n'avoit pas une grande étendue. Il étoit situé entre une colline où venoit aboutir une forêt d'arbres d'une grosseur extraordinaire, & une petite riviere qui se jettoit dans le fleuve Saint-Laurent entre le lac Ontorio & Montréal. Outre la beauté du lieu, je voyois à un mille de-là six ou sept familles Françaises bien établies, & dont je jugeois que

(1) 1691.

le voiſinage me ſeroit d'un grand ſecours. C'eſt ce qui me fit préférer cet endroit à tout autre.

Je découvris dans la ſuite que mes voiſins étoient de bons poteſtans qui ne vouloient pas le paroître. Il y avoit plus de trente ans que leurs peres & meres ayant eu occaſion de chercher une retraite ſi éloignée, s'y étoient refugiés avec de grandes richeſſes. Auſſi étoient-ils logés très-commodément, & chacune de leurs maiſons dans les courſes des Sauvages étoit plus ſûre que notre fort même. Ce qui achevoit de rendre ce ſéjour tout gracieux, & de le mettre à couvert de toute inſulte, c'eſt que ſix ou ſept cents Français diſperſés aux environs en faiſoient leur aſyle ordinaire. Je trouvai-là pluſieurs jeunes gens avec qui je paſſois le tems à chaſſer ou à pêcher quand je n'étois pas occupé à planter, à ſemer ou à faire bâtir. Telles furent mes occupations pendant deux ou trois années. Je n'al-

lois au fort précisément que pour m'acquitter des fonctions dont j'étois chargé par mon emploi.

Notre riviere nous fournissoit du poisson excellent & en abondance. De plus, on y voyoit plusieurs especes d'oiseaux, & principalement des outardes. Notre chasse rempliſſoit nos cuisines de bonne viande, & nos magasins de pelleteries. Les bois voisins étoient remplis de chevreuils moins gros, mais bien meilleurs que ceux d'Europe. Je puis dire que j'étois là dans un pays de bénédiction.

Pendant que je vivois ainsi dans ma maison de campagne, je ne reçus que deux ou trois fois des nouvelles de Mademoiselle du Clos, attendu que les Hurons craignant qu'elle ne les quittât, l'avoient priée de s'éloigner de nos frontieres, & d'établir sa demeure au centre de leurs habitations. Elle me mandoit par sa derniere lettre qu'elle seroit charmée de me voir : que si je voulois lui faire le plaisir d'aller passer quelques

jours avec elle, ſes meſſagers ſauroient bien me conduire par des chemins moins rudes que ceux que nous avions faits enſemble. Un des jeunes voiſins de mon habitation auquel je fis part de cette lettre, me voyant irréſolu ſur ce voyage, me preſſa ſi fortement de le faire & de le mener avec moi, qu'il m'y détermina. Je lui promis de partir après avoir fait un tour au fort, où j'etois bien aiſe de me montrer auparavant.

Un des meſſagers de Mademoiſelle du Clos s'étant détaché des autres pour lui porter la nouvelle de mon prochain départ pour ſa cour, fit ſi grande diligence, que le deuxieme jour de notre marche, quoiqu'il eût eu plus de ſoixante lieues à faire, nous rencontrâmes une eſcorte qu'il amenoit au-devant de nous, & qui nous conduiſit plutôt en ambaſſadeurs qu'en ſimples particuliers. Je ne doutai plus alors que cette Demoiſelle n'eût une grande autorité ſur ce peuple. J'en fus ſurpris; mais

mon étonnement augmenta bien encore, quand j'approchai du lieu de sa résidence.

Je vis des plantes cultivées, des cabanes bâties solidement, des villages peuplés de gens de différentes professions. Cette personne adroite & politique avoit rassemblé tout ce qu'elle avoit pu trouver parmi ses Sauvages de Français prisonniers que ce peuple gardoit quelquefois pour apprendre d'eux l'art de faire la guerre, ou de soldats déserteurs qui s'accommodent mieux de la vie libre que de la discipline militaire de leur nation. La sakgame, par le moyen de ces étrangers, avoit établi des especes d'écoles où les Hurons pour la plupart s'exerçoient & réussissoient parfaitement aux arts les plus utiles à la société. Une vingtaine de cabanes construites autour de celle de la souveraine sembloient plutôt une bourgade dans ces déserts qu'une habitation de Sauvages. Ces cabanes sont fort longues, elles contiennent

chacune cinq ou ſix familles, & chaque famille ſouvent eſt compoſée de deux cents perſonnes. Comme on pouvoit appeller cet endroit la capitale du pays, on n'y manquoit de rien, & la police y étoit telle, que les chefs de toutes ces cabanes s'aſſembloient chaque jour chez la ſakgame pour tenir conſeil avec elle ſur ce qu'ils avoient à faire pour le bien public.

Comme ami de leur ſouveraine, je fus reçu avec des acclamations étonnantes. Elles étoient étonnantes en effet, & paroiſſoient plus propres à effrayer qu'à faire honneur. Le jeune homme qui m'accompagnoit m'avoua dans la ſuite qu'il en avoit eu peur, & qu'il s'étoit imaginé que ces Sauvages s'applaudiſſoient par ces cris de nous avoir entre leurs mains, & qu'ils alloient par notre mort déclarer la guerre aux Français.

La ſakgame avoit trop de prudence pour ne pas ſuivre les coutumes de ſes ſujets dans les choſes

indifférentes. Quand nous nous présentâmes devant elle, nous la trouvâmes parée de colliers, de bracelets, de plumes & de fourrures. Il fallut pour nous empêcher de rire d'un attirail si bizarre, qu'elle gardât l'air sérieux & imposant qu'elle avoit. Les anciens de la nation étoient à ses côtés, & conservoient aussi une gravité surprenante. Ils portoient de riches robes de pelleteries qui sembloient donner un nouveau ridicule à leurs figures étranges & grotesques. Nous ne pouvions pas dire d'eux ce que Cinéas dit à Pirrhus des sénateurs Romains. Nous crûmes plutôt voir de vieux singes que des rois.

Après les premiers complimens & le cérémonial Huronique que la souveraine observa fort fidellement, elle m'adressa la parole, me dit qu'elle mettoit la peine que j'avois prise de la venir voir au-dessus de tous les services que je lui avois rendus; qu'elle me prioit de trouver bon que pour ce jour-là &

ſur-tout pour le repas en cérémonie que nous prendrions enſemble avec les principaux de la nation, elle ſe conformât à leurs uſages, & de vouloir bien en faire autant nous-mêmes pour l'amour d'elle. Ce que nous lui promîmes d'exécuter de point en point. Nous commençâmes donc le feſtin par fumer, après avoir adreſſé ces mots au ſoleil: *Tiens, Soleil, fumes.* Car ils n'oſeroient toucher au calumet ſans avoir auparavant prié le ſoleil de fumer le premier. Mais cet aſtre, auſſi poli que ces Sauvages, ne l'accepte jamais. Ce n'eſt pas qu'ils adorent le ſoleil, ni qu'ils le croyent animé. On ne ſauroit même dire qu'ils ayent la moindre teinture de religion. Au reſte, ils ſont fort exacts à ſuivre les coutumes qu'ils tiennent de leurs anciens, & celle-là en eſt une des plus ſacrées.

Nous fûmes aſſez bien traités à la maniere de France. Nous mangeâmes auſſi par complaiſance de plu-

ſieurs mêts apprêtés à la mode du pays. Leur ſagamité fut fort de mon goût; c'eſt une bouillie très-différente de celle que nous faiſons de froment. Les vieillards n'eurent pas plutôt leurs portions dans leurs ouragans ou écuelles qu'ils ſe mirent à manger en gardant un profond ſilence. Nous fûmes obligés de les imiter pour donner notre attention à un jeune homme qui chanta pendant tout le ſouper à la place de Mademoiſelle du Clos ; car quand on régale quelqu'un, l'hôte chante à ſa louange tout ce qui lui vient dans l'eſprit, & comme elle ne ſavoit pas encore bien la langue, il avoit été décidé qu'un des officiers chanteroit pour elle. Je ne ſais pas trop ce que ce chanteur put dire à notre honneur & gloire. Il nous loua peut-être ſur notre adreſſe à prendre des caſtors ſous la glace, ou ſur le nombre des ennemis que nous avions tués, écorchés & dévorés.

J'aurois tort d'oublier que parmi les mêts qui nous furent ſervis, il y en eut un auquel mon camarade & moi nous ne fûmes nullement tentés de toucher. C'étoit cependant le plat d'honneur. C'étoit comme le veau gras par la mort duquel ils célébroient notre arrivée Enfin, c'étoit le morceau le plus friand, le plus précieux & le plus eſtimé parmi eux. Cette piece n'ornoit leurs tables que dans les grandes cérémonies, & paſſoit pour la plus éclatante marque de diſtinction qu'ils puſſent donner à des hôtes dignes de tous leurs égards. En un mot, ce plat ſi rare & ſi diſtingué des autres, ètoit un animal nommé chez eux *chacora*, & chez nous appellé chien, qu'ils avoient fait rotir, pour que rien ne manquât à la ſplendeur & à la magnificence du banquet.

Nous couchâmes dans la cabane où logeoient les Français. Je vis une forge, un attelier de charpentier,

plusieurs fours à cuire du pain, & un pour la poterie de terre. On nous mit des draps à la Françaiſe ſur des nattes faites des pailles de bled d'Inde, & couvertes de laine friſée de bœufs ſauvages. Ce qui valoit bien des matelats. Nous ne fûmes pas encore bien libres les jours ſuivans, qu'il nous fallut employer à honorer de notre préſence les divertiſſemens dont les anciens voulurent nous régaler, en faiſant danſer devant nous leur jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe, & faire leur exercice militaire aux garçons les plus robuſtes avec les armes à feu. Ce qu'ils commençoient à exécuter paſſablement bien.

On nous conduiſit pareillement en cérémonie à deux forts que la prudente ſakgame avoit fait bâtir du côté du lac Ontorio dans deux défilés par où les Iroquois étoient obligés de paſſer pour venir à eux. Ces forts, quoiqu'ordonnés & conduits par un ſoldat qui n'avoit au-

cune teinture des regles de la fortification, ne laiſſoient pas d'être aſſez réguliers ſelon le terrein, & ſi bien ſitués, qu'on n'en pouvoit approcher que par un ſeul endroit défendu par deux petits baſtions, & paliſſadé de pieux de douze pieds de haut; le tout bordé d'un bon parapet, d'où cent hommes à couvert en pouvoient accabler mille dans un pays où il n'y avoit point de canon.

Nous apperçûmes en même-tems des terres hériſſées de froment, d'autres de maïs, de pois, de légumes & de chanvre, ſans parler des collines entiérement défrichées & chargées de tabac. Ici des vignes ſauvages détachées des arbres qui les ſoutenoient, & provignées à la maniere des Européens, ſe préſentoient à la vue; là des pépinieres, ou pour mieux dire des forêts de jeunes châtaigniers, de pommiers & de noyers frappoient les regards, & les occupoient fort agréablement.

J'en marquai de la ſurpriſe à Mademoiſelle

Mademoiſelle du Clos, qui me dit : Vous ne voyez encore rien. Tout cela n'eſt qu'une ébauche de ce que j'ai envie de faire. Si vous demeuriez dans ce pays-ci, & que la France vous fût auſſi indifférente qu'à moi, vous verriez dans dix ans le canton de mes bons amis auſſi beau que la plus fertile des provinces. A ces mots, ſe tournant vers les chefs des Sauvages, elle leur répéta dans leur baragouin ce qu'elle venoit de me dire en français ; à quoi ils répondirent tous par une exclamation qui ſignifioit : *Ah, que cela eſt bien dit !*

A la fin ces bonnes gens nous laiſſerent la liberté, d'abord que leur ſakgame les eût priés de ne ſe plus gêner en nous accompagnant ſans pouvoir entendre nos converſations. Si la langue françaiſe étoit de l'Hébreu pour eux, en récompenſe elle étoit aſſez familiere à une douzaine de jeunes filles qui étoient aux côtés de leur ſouveraine, & lui faiſoient une petite cour fort ga-

lante. Sur-tout les deux qu'elle avoit amenées à notre habitation, la savoient bien, & l'enseignoient aux enfans de leur cabane. Une seule chose nous scandalisa dans la conduite de ces filles : elles avoient avec nous des manieres si peu mesurées, qu'elles sembloient nous faire l'amour. Ce qui redoubla notre étonnement, c'est que Mademoiselle du Clos qui étoit témoin de leurs agaceries, bien-loin de s'en offenser, paroissoit les autoriser. Elle rioit en elle-même de notre surprise ; & devinant bien que nous étions curieux d'en apprendre la cause, elle nous la dit un jour en nous promenant dans une isle aussi fertile qu'agréable, que son soldat ingénieur faisoit fortifier au seul endroit où elle n'étoit pas inaccessible.

Avouez-moi la vérité, Messieurs, nous dit-elle, n'est-il pas vrai que vous ne savez que penser des airs libres que je laisse prendre à mes filles: quoique je les chérisse autant

qu'une tendre mere aime ſes enfans, je ne puis toutefois trouver à redire à ce qu'elles font ; je ſuis aſſurée que vous ne les condamnerez plus vous-mêmes quand vous ſerez informés de l'état malheureux où mes Sauvages ſont réduits. Croirez-vous bien que de cinq à ſix mille perſonnes que contiennent les trois habitations qui, comme celle-ci, me reconnoiſſent pour ſakgame, & qui ſont près du tiers des Hurons, il n'y a pas préſentement quatre cents hommes capables de porter les armes ? Les Iroquois leurs voiſins ont détruit les trois quarts de cette nation, & privé l'autre quart dans la derniere guerre de ſes meilleurs défenſeurs, je veux dire de tout ce qu'il y avoit de jeuneſſe propre à combattre vigoureuſement. N'avez-vous pas remarqué qu'ici les hommes ſont preſque tous au-deſſous de vingt ans, ou bien au-deſſus de cinquante, & qu'il y a du moins dix fois plus de femmes que d'hommes. Jugez donc

ſi, dans cette ſituation, mon peuple n'eſt pas intéreſſé à chercher les moyens de ſe conſerver.

D'ailleurs, pourſuivit la ſakgame, le mariage n'eſt point regardé dans ce pays comme un engagement qui vous lie pour toujours. On ſe marie aujourd'hui, & demain l'on ſe quitte. Qu'un mari ſoit abſent, ſa femme en prend un autre qu'elle garde juſqu'à ſon retour. Eſt-il revenu ? elle renvoye celui des deux qu'elle aime le moins. Ce n'eſt pas, Meſſieurs, ajouta-t-elle en ſouriant, que j'exige de votre complaiſance que vous entriez dans les vues politiques de mes Sauvages aux dépens de votre religion. Je ne vous rapporte ceci que pour juſtifier le peu de retenue des filles de ma ſuite. Je ne puis cependant vous cacher que les chefs de mon conſeil doivent vous prier de ne pas dédaigner de prendre pour femmes pendant que vous ſerez dans ce ſéjour, celles que vous trouverez

le plus à votre gré ; ſi vous leur accordez cette grace, vous les verrez reſpectées, chéries & nommées l'appui de la nation.

Le jeune homme qui m'accompagnoit dans ce voyage, & qui de ſon naturel n'étoit pas fort ſcrupuleux, parut un peu ému de cette peinture ; & pénétré du ravage qu'avoit fait dans ce pays un déluge d'Iroquois, ce nouveau Deucalion auroit volontiers contribué à réparer ce malheur ; mais quelle que fût ſa bonne volonté là-deſſus, j'eus aſſez de pouvoir ſur lui pour l'empêcher d'être ſi charitable, en lui faiſant obſerver que cette liberté de contracter des mariages de deux jours n'étoit dans le fond qu'un vrai libertinage pour les Francais.

Dans un autre entretien que j'eus avec Mademoiſelle du Clos, je lui contai mes brouilleries avec le commandant du fort, le danger que j'avois couru en mangeant avec lui, & lui fis la deſcription de la retraite

que j'avois choisie pour me mettre à couvert des trahisons de cet officier. Elle m'apprit de son côté tout ce qu'elle avoit fait depuis notre séparation, & je l'admirai dans toutes ses démarches. Quand votre peuple, lui dis-je, seroit cent fois plus nombreux qu'il n'est, il ne seroit pas moins soumis à une sakgame telle que vous. Effectivement sa politique dans les moindres choses, sa prudence à ne proposer que des changemens utiles dans les usages du pays, son adresse à ménager son crédit en suivant elle-même des coutumes qu'elle n'approuvoit pas, pourvu d'ailleurs qu'elles fussent indifférentes pour le bonheur ou le malheur de ces bonnes gens, tout cela supposoit un génie supérieur & capable de tout.

Je lui demandai un jour pourquoi aucun Français ne logeoit dans sa cabane. Je n'ai garde, me répondit-elle, de les tenir auprès de moi, ni même de leur parler jamais

en particulier : premiérement, parce que je ne veux plus paroître Françaiſe, ni donner aux eſprits inquiets la moindre occaſion de penſer que je ſonge à quitter ce pays-ci ; la ſeconde raiſon que je veux bien vous avouer, quoiqu'avec peine, c'eſt que j'ai plus de confiance en mes ſujets qu'en ceux de Louis XIV. Non, Monſieur, je ne dormirois pas ſi tranquillement que je fais, ſi je me voyois à la merci de perſonnes qui font ici tous les jours des actions perfides. Ce qui n'eſt pas à la vérité fort ſurprenant, puiſque ſi vous en exceptez un petit nombre, les Français qu'on envoie en Canada ſont tous des libertins chaſſés de leur patrie comme des perturbateurs du repos public.

Je vous dirai encore, ajouta-t-elle, que j'ai pris pour mes Hurons une tendreſſe qu'ils méritent bien. Vous ne ſauriez croire combien de pleurs, de cris & de gémiſſemens leur a coûté une légere maladie que j'eus

il a quelque tems, tandis que les Français qui ſont dans cette habitation comptoient peut-être ce qui pourroit leur revenir de mes dépouilles. Auſſi je diſtingue bien les uns des autres. Je ménage les Français, parce que j'ai beſoin d'eux; mais ſi-tôt que je pourrai m'en paſſer, je n'en gardai que trois ou quatre que je connois pour très-honnêtes gens, & qui ſont dès à préſent comme mes conſeillers, puiſqu'ils donnent dans mon conſeil leurs avis de même que les anciens de la nation. Les deux principaux ſont le ſoldat que vous avez vu occupé à faire fortifier l'isle, dont je prétends qu'on faſſe un aſyle sûr en cas d'irruption de la part des Iroquois; le ſecond eſt un Breton fort entendu & par l'avis duquel nous nous gouvernons pour améliorer le pays. Le premier eſt mon miniſtre de la guerre, l'autre eſt mon chancelier.

C'eſt celui-ci qui a fait tranſplanter dans ces lieux quantité de vignes ſauvages qu'on trouve vers le lac

Ontorio. Il a même fait cueillir là tant de raiſin, qu'il nous en a fait une groſſe proviſion de vin. Véritablement, c'eſt un vin ſi rude, qu'il n'eſt pas potable ; mais il ne nous en eſt pas moins utile ; nous en faiſons de l'eau-de-vie, qui ſupplée à celle qu'on alloit prendre à votre fort avant notre brouillerie avec le commandant. Mon Breton m'aſſure qu'il tirera encore de l'eau-de-vie de la lie du cidre, qu'il prétend faire des fruits de pluſieurs milliers de pommiers que nous avons, & dont il a choiſi les plus beaux pour enter deſſus de bonnes eſpeces de fruits qu'il a fait chercher juſqu'à Montréal & à Frontenac.

Ce n'eſt pas tout, continua-t-elle, avant mon arrivée, les femmes qui ſavoient filer au fuſeau, faiſoient de cette façon des capuchons, des couvertures de lit, & des bandes en forme de jupons fort courts, le tout avec cette belle laine de Cibolas ou bœufs ſauvages que nous avons ici : mais depuis que j'ai fait ſemer du

chanvre (1) qui vient admirablement bien dans ce pays, j'ai introduit l'uſage du linge, & il n'y a plus perſonne dans cette habitation qui ne porte des chemiſes, à la réſerve des jeunes gens quand ils vont à la chaſſe, ſur-tout des Cibolas; comme ils s'écartent alors, & vont fort loin vers le ſud-oueſt, ils ne veulent porter que leurs armes.

Si quelque chagrin interrompt le cours des plaiſirs que je prends à contempler mon ouvrage, c'eſt que je ne vois perſonne à qui je puiſſe inſpirer l'attachement que j'ai pour mon habitation, & qui ſoit capable d'achever de la rendre heureuſe, ou du moins de l'entretenir après ma mort ſur le pied où je l'aurai laiſſée. Cette réflexion m'afflige, d'autant plus que mes Sauvages ſe montrent plus reconnoiſſans du peu que j'ai fait pour eux; leur bonne foi, leur ſimplicité & leur bon cœur me les rendent ſi

(1) 1695.

chers, que ſi l'on m'en ſéparoit, je quitterois ſans balancer ma famille & ma patrie pour les venir rejoindre.

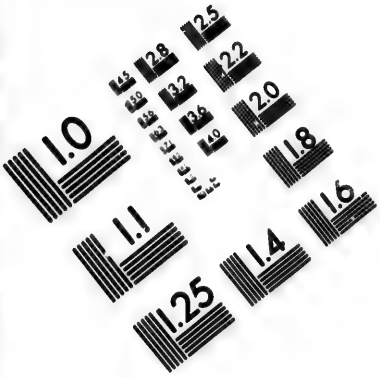
Je ne ſuis nullement étonné de votre extrême tendreſſe pour eux, interrompis-je en cet endroit, tant je ſuis perſuadé qu'il eſt doux, dans quelques lieux qu'on ſoit, d'être honoré & comme adoré d'un peuple nombreux. Je ne ſais ſi l'amour propre n'entre pas pour quelque choſe dans votre amitié pour ces bonnes gens. Vous n'en devez pas douter, reprit Mademoiſelle du Clos, il y trouve parfaitement ſon compte. Je vois avec une ſatisfaction ſinguliere le reſpect & l'amour qu'ils ont pour moi. Imaginez-vous ces autorités deſpotiques qui ſe font obéir d'un coup d'œil : telle eſt la mienne, & j'oſe dire encore plus agréable, puiſqu'elle eſt fondée ſeulement ſur l'affection & non ſur la crainte.

Je remarque même tous les jours qu'en bien des choſes, ils vont au-devant de ce qu'ils croyent devoir

me faire plaiſir, & pour ſe conformer à mes manieres, ils s'écartent des leurs. C'étoit, par exemple, une coutume établie parmi eux d'entrer les uns chez les autres, & de s'y aſſeoir à la premiere place qu'ils trouvoient ſans dire mot, ni ſe faire la moindre politeſſe; préſentement, ils s'entreſaluent en inclinant un peu la tête en ſouriant, parce qu'ils ont obſervé que c'eſt ainſi que j'en uſe avec eux quand ils m'abordent.

Ceux qui m'approchent le moins, & qui ſont à cinquante ou ſoixante lieues d'ici, ne m'appellent que le bon eſprit, & l'amie du grand Onuntio d'en haut. Ils me donnent ce nom depuis que les voyant dociles ſur la connoiſſance de Dieu, je les ai accoutumé à ne point commencer d'entrepriſe conſidérable ſans lever les yeux au ciel, pour demander l'aſſiſtance du grand Onuntio qui a fait le ciel, la terre, le ſoleil, la lune & tous les aſtres, qui nous a créés pour l'adorer & l'aimer, & qui ne veut pas que nous faſſions

faſſions de mal. Ce qu'ils obſervent aujourd'hui fort religieuſement, tant en ma préſence qu'en mon abſence. Ce qui fait voir combien il ſeroit aiſé de leur faire embraſſer le chriſtianiſme, ſi les miſſionnaires qui l'entreprennent y apportoient autant de prudence qu'ils ont de zele pour la gloire de Dieu; mais ces nouveaux apôtres ſe regardent comme martyrs dès qu'ils mettent le pied ſur ces terres; & renonçant à la vie, prennent effectivement toutes les meſures poſſibles pour arriver à ce but. Au-lieu de paroître d'abord ne vouloir que le bien temporel de ces Sauvages pour les conduire inſenſiblement au ſpirituel, ils débutent par déclamer contre leur religion dans des termes qui révoltent ces malheureux, qui s'imaginent entendre des blaſphêmes, & par leur prêcher des vérités abſtraites, comme ſi des hommes groſſiers pouvoient les comprendre. Comment ces auditeurs tout matériels croiront-ils des myſteres,



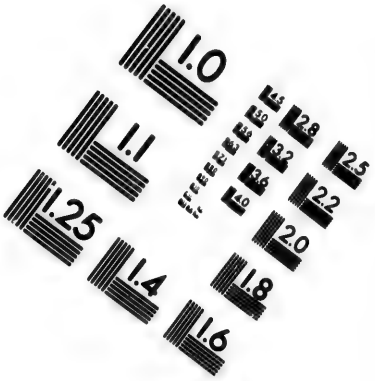
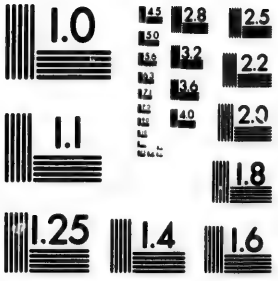
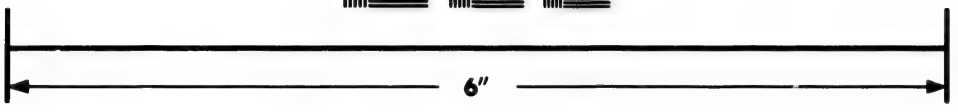
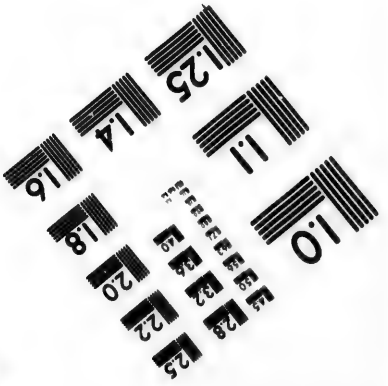


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.5
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

eux qui ne ſauroient croire d'autre bonheur au pays des morts, à ce qu'ils diſent, que celui de n'y avoir point de froid, d'y trouver de meilleurs maîs, de l'eau-de-vie à diſcrétion, des chaſſes où le gibier ſe préſentera de lui-même aux chaſſeurs, & aura un goût exquis ; & enfin, une paix éternelle avec les Français & les Iroquois.

Cependant, quoique mes Hurons penſent de cette ſorte, je ne crois pas qu'il ſoit impoſſible d'en faire de bons chrétiens. Si vous pouvez m'envoyer quelque habile miſſionnaire qui veuille ne rien précipiter, ne rien faire à ſa tête, en un mot, ſuivre mes conſeils, je lui ſauverai le martyre, & l'aiderai à convertir ce canton de Sauvages. C'eſt de quoi je vous prie d'informer le pere récolet notre protecteur, & de lui mander en même-tems que je travaille pour le ſervice de Dieu, & pour celui du roi, en travaillant pour le bonheur de ce peuple. Que ce grand monarque le

garantiſſe ſeulement de la fureur des Iroquois, & je réponds du reſte. Priez auſſi ſa révérence de ne rien épargner pour effacer les mauvaiſes impreſſions qu'ont pû faire ſur l'eſprit du gouverneur, les plaintes de quelques miſſionnaires au ſujet des Hurons, qu'ils ont voulu faire paſſer pour un peuple inconſtant, perfide & barbare, pour s'être conduit ſuivant les uſages de ſa nation reçus des anciens. Les Hurons, a-t-on dit, ont tué, ont mangé les priſonniers qu'ils ont faits quand on a tenté des deſcentes ſur leurs côtes. Ce ſont donc les Sauvages les plus cruels, des anthropophages, des monſtres, Eh ! bon Dieu, devoient-ils faire autrement ? Jugeons-en ſans prévention.

Ils voyent arriver chez eux des ennemis qui n'ont à leurs yeux rien que de terrible, monſtreux, de ſurnaturel, qui ont des tonnerres à leur diſpoſition, & ſont preſque invulné-

rables. Que de prodiges ! Le moyen de n'en être pas épouvanté! Si les Hurons en défendant leurs vies ont le bonheur de ſe ſaiſir de quelqu'un de ces retoutables ennemis, pourquoi ne les tueront-ils pas pour s'en défaire ? Il y auroit de l'imprudence à l'épargner. Oui ; mais, dira-t-on, pourquoi le manger ? Hé, pour quelle raiſon voulez-vous qu'ils ne le mangent pas ? C'eſt leur coutume de traiter ainſi les ennemis qu'ils peuvent prendre. Trouverions-nous bien raiſonnable, un chaſſeur qui n'ayant jamais vu que des perdrix rouges, n'en tueroit pas une griſe qui viendroit dans ſon canton, ou qui l'ayant tuée, & la voyant groſſe & graſſe, l'enfouiroit plutôt que de la manger ? Nous ne jugerions jamais témérairement, ſi, laiſſant-là nos préjugés nous nous mettions à la place de ceux de qui nous voulons être les juges.

Si les peuples de ce nouveau monde nous prévenant dans l'art de la

navigation, étoient venus les premiers à la découverte de nos côtes, que n'auroient-ils pas eu à raconter de la France à leur retour chez eux ? Ayant découvert au Nord-Oueſt une terre inconnue, diroient-ils, nous réſolûmes d'y deſcendre pour en prendre poſſeſſion au nom du chef de notre nation, & d'y faire adorer nos dieux. Quelques pêcheurs dont nous tâchâmes de nous ſaiſir pour nous informer du pays & des peuples qui l'habitoient, s'étant enfuis ſur une groſſe habitation voiſine, ces barbares, au-lieu de nous offrir du tabac & du maïs, ou du moins de nous laiſſer chaſſer & prendre de l'eau, firent pleuvoir ſur nous une grêle de gros cailloux noirs & ronds qui nous renverſoient, ſans que nous viſſions les gens qui nous les jettoient. Ce n'étoit que fumée, éclairs & coups de tonnerre épouvantables. Ceux des nôtres que nous avions mis à terre ſe ſentant frappés, & ne ſachant contre qui ſe défendre, regagnerent nos

canots, & prirent le large. Alors plusieurs de ces Sauvages sortirent de dessous leur habitation comme les bêtes farouches sortent de leurs antres quand la nuit commence. Ils nous parurent tout couverts de peaux de différentes couleurs, d'une figure extraordinaire, & vêtus de façon qu'on diroit qu'ils doivent avoir de la peine à se remuer. Ils examinerent attentivement nos morts étendus sur le rivage, & au-lieu d'en manger la chair encore toute fraîche, ils les enfouirent sous terre ignominieusement, les mépriſant plus que les orignacs & que les moindres bêtes de leurs forêts.

La nécessité d'avoir de l'eau & des vivres nous obligea néanmoins à prendre terrre à quelque journée de-là, dans un lieu qui sembloit désert, & où pourtant nous fûmes bientôt entourés de figures semblables aux premieres, mais moins farouches. Nous ne vîmes que leurs visages & leurs mains dont ils n'ont pas l'es-

prit de cacher la couleur blanche & livide en la couvrant des diverſes peintures que nous ſavons ſi bien mettre en œuvre. Nous leur préſentâmes le calumet de paix & nos plus belles peaux, après quoi ils nous aborderent en nous parlant dans une langue bizarre, & dont nous n'entendîmes pas un mot. Nous leur fîmes toutefois comprendre par nos ſignes, que nous avions beſoin d'eau & de vivres. Ils nous apporterent d'une eſpece de ſagamité cuite & dure dont ils mangerent les premiers, & que nous trouvâmes aſſez bonne. Ils burent auſſi devant nous d'une eau préparée, & dont la couleur nous fut ſuſpecte. Ils l'apportoient dans de petites peaux rondes, dures, tranſparentes & fort bien travaillées; mais nous n'oſâmes en boire, & ils furent obligés de nous donner de l'eau dont nous remplîmes nos outres.

Nous remarquâmes pendant quelques jours que nous mîmes à faire nos proviſions, que ces Sauvages n'avoient

point de dieux ; du moins nous ne leur en vîmes pas porter à qui ils rendissent hommage. Ils ont cependant une vénération superstitieuse pour les sauterelles, les chauve-souris & les lésards, parce qu'ils nous empêchoient d'en manger. Il y a apparence aussi qu'ils croyent qu'après cette vie, il n'y en a pas une autre dans le pays des morts ; car lorsque quelqu'un meurt chez eux, fut-ce un de leurs chefs, ils ne lui donnent ni maîs ni ustensiles, ni armes, pas même des esclaves pour le servir dans l'autre monde.

Nous eûmes pitié de l'aveuglement de ces misérables. Nous les suivîmes un jour dans un lieu où ils portoient en chantant un de leurs morts, & que nous crûmes être un temple. Nos Piaces nous avertirent d'y faire porter notre grand dieu Widzipudzili qu'ils leur montrerent en les exhortant à reconnoître leur erreur, & à profiter de l'avantage qu'ils avoient de pouvoir

jetter la vue sur le plus grand des dieux ; mais bien-loin de se prosterner devant lui comme nos Piaces, & de l'adorer avec eux, ces impies eurent l'impudence de renverser d'une main profane ce dieu terrible, de lui rompre les jambes, & lui arracher les ailes. A ce spectacle, saisis d'une juste horreur, les prêtres de Widzipudzili fondirent sur ces infâmes pour venger notre dieu par le pillage du temple ; mais moins forts que courageux, nos Piaces furent arrêtés & liés étroitement ; pour nous ayant promptement regagné nos canots, nous échappâmes à ces furieux ; mais nous eûmes le chagrin de voir avant notre départ nos généreux prêtres dévorés par les flammes à la vue de notre petite flotte.

Je vous demande présentement, ajouta Mademoiselle du Clos, si cette relation que feroit un Américain seroit insensée. Non vraiment, lui dis-je, & vous ne plaidez pas mal la cause

de vos Sauvages. Je ne m'étonne plus ſi vous vous plaiſez ici. Vous voilà devenue Américaine. Vous préférez cette habitation à Paris, votre cabane au Louvre, & les Hurons aux Français. Vous en dites trop, reprit-elle, ce ſeroit préférer un diamant brut à un poli; mais au moins cela prouve que les Sauvages peuvent penſer des Français ce que les Français penſent des Sauvages.

La ſakgame en cet endroit ceſſa de parler. Pour lui donner tout le tems de reprendre haleine, je me mis à faire ſon éloge en homme enchanté de ſon mérite: Ah, Mademoiſelle, lui dis-je dans mon enthouſiaſme, quelle famille a eu le malheur de vous perdre, après avoir été aſſez heureuſe pour produire une héroïne dont le nom doit devenir auſſi fameux que celui des plus grands conquérans? C'eſt juſtement ce nom, s'écria-t-elle, c'eſt ce nom ſeul que je veux ménager par mon ſilence, pour ne pas révéler l'opprobre dont mes

parens se sont couverts en me proscrivant avec tant d'injustice. Mademoiselle, repris-je, vous irritez ma curiosité en refusant aujourd'hui de la satisfaire. Songez que la sakgame des Hurons n'est pas obligée de garder les secrets de Mademoiselle du Clos. D'ailleurs, que craignez-vous ? me serois-je sans le savoir rendu par quelque indiscrétion indigne de votre confiance ? Non repartit-elle, je ne me défie point de vous, & je veux bien vous apprendre mes malheurs; mais contentez-vous de cela. Ne cherchez point à connoître les personnes qui les ont causées, & promettez-moi que si jamais vous retournez en France, vous ne ferez aucune démarche pour les découvrir.

Je lui protestai que sa volonté me tenoit lieu de loi, & qu'elle pouvoit compter sur ma discrétion. Hé bien, me dit-elle alors, vous allez entendre des choses que vous aurez peine à croire. Mes parens ont tenu avec moi une étrange conduite; c'est

ce que je vais vous raconter le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible.

Mon pere avoit près de quarante ans lorſqu'il épouſa ma mere, qui étoit une jeune perſonne d'une nobleſſe égale à la ſienne, mais d'une humeur auſſi vive & auſſi hautaine qu'il étoit flegmatique, ſimple & facile. Vous devez juger à ces traits qu'il n'avoit pas dans ſa maiſon un pouvoir deſpotique. Ils paſſerent quelques années ſans avoir d'enfans; ainſi le premier qui vint au monde devint leur idole: c'étoit un garçon. Je naquis dix-huit mois après lui, & ma naiſſance fut ſuivie trois ans après de celle de mon ſecond & dernier frere.

La préférence qu'on donnoit en tout au fils aîné ſur ſa ſœur fit ſon effet ordinaire, c'eſt-à-dire qu'elle nous brouilla tous deux dès notre enfance, & fut cauſe que mes parens m'en aimerent moins. Je ne le ſentis que trop, quoique je ne fuſſe qu'un

enfant, & la jalousie s'empara si bien de moi, qu'il fallut me mettre au couvent pour avoir la paix au logis.

Je me trouvai parmi des religieuses comme transportée dans un autre monde. J'aurois là facilement oublié que j'avois un frere plus chéri que moi. J'y aurois vu s'éteindre en peu de tems les foibles éteincelles d'une jalousie encore naissante, si elle n'eût été rallumée à chaque instant par l'indiscrete amitié d'une femme qui m'avoit servi de gouvernante, & qui venoit me voir fort souvent. L'imprudente ne m'entretenoit que du bonheur de mon frere ; elle m'exageroit en pleurant les attentions qu'on avoit pour lui ; la quantité d'argent dont il disposoit, la beauté de ses habits, & enfin les caresses qu'il recevoit de toutes parts, tandis qu'entiérement oubliée dans ma retraite, je n'avois rien qui me distinguât de la moindre bourgeoise. Elle ajoutoit à cela qu'on avoit résolu de me faire

religieuſe pour laiſſer à mon frere de plus gros biens. Ces diſcours m'inſpirerent de l'horreur pour lui & pour le monaſtere.

Notre cadet qu'on avoit fait chevalier de Malthe, & qu'on traitoit auſſi mal que moi, en eut le même reſſentiment ſi-tot qu'il fut capable d'en avoir. Il venoit aſſez ſouvent me faire viſite à la grille. Nous unifſions nos chagrins, & tenions enſemble de petits conſeils, dont le réſultat étoit toujours que je devois refuſer l'habit de novice qu'on ſe diſpoſoit à me faire prendre. Enfin, ma mere voyant qu'on me tourmentoit en vain pour vaincre la répugnance que je marquois pour cet état, me fit ſortir du couvent dans l'intention de m'obliger par de mauvais traitemens, à demander de moi-même à y retourner.

Toute prévenue que j'étois contre notre aîné, je ne laiſſai pas les premiers jours de rechercher ſon amitié, mais les complaiſances qu'on

avoit pour lui, & le peu de cas qu'il voyoit faire de nous, lui avoient gâté l'esprit. L'air fier & mépriſant dont il recevoit mes avances & mes politeſſes, me choqua. Je m'en plaignis à ma gouvernante & à mon jeune frere, à qui ſeuls je pouvois adreſſer mes plaintes. Ils partagoient mes peines. Le chevalier particuliérement en étoit pénétré. Il ſoupiroit quelquefois d'impatience de ſe voir dans un âge à meſurer ſon épée contre celle de cet ennemi domeſtique, & c'eſt de quoi il auroit été bien capable. Un jour que le vieux gouverneur, qui les élevoit tout deux, & qui n'avoit d'autre mérite que celui d'avoir ſu gagner les bonnes graces de ma mere, en faiſant ſemblant d'aimer beaucoup l'aîné, donna le tort au cadet dans une petite conteſtation que ces deux freres eurent enſemble; le chevalier prit le ciel à témoin de l'injuſtice qu'on lui faiſoit; & ſe jettant l'épée à la main ſur le gou-

verneur, il l'auroit percé ſi ſon épée, ſemblable à celle qu'on donne aux enfans, n'eût pas été ſans pointe.

J'étois de mon côté expoſée à ſouffrir tout ce que ma mere pouvoit inventer de mortifiant pour moi. Si mon pere ne nous haïſſoit pas mon jeune frere & moi, il avoit du moins pour nous une parfaite indifférence. D'ailleurs, de quoi nous auroit ſervi ſon amitié ? Le mari n'étoit pas plus écouté que les enfans. Quand Madame étoit en colere, ce n'étoit pas lui qui trembloit le moins fort. S'il prenoit la liberté de parler, c'étoit pour dire... Madame a raiſon. Encore recevoit-il ſouvent pour prix de ſa complaiſance un ordre ſec & concis de ſe taire, & d'attendre qu'on lui demandât ſon avis. Il y avoit néanmoins un tems où il perdoit ſa timidité ; quand il étoit plein de vin de Champagne, Monſieur parloit auſſi haut que Madame ; mais ſon courage s'évaporoit avec les fumées du vin. C'eſt à

regret que je vous fais remarquer cette nouvelle qualité dans mon pere. L'amitié que nous nous portions, mon frere le chevalier & moi, déplut à ma mere, qui, pour nous ôter la consolation que nous trouvions à nous affliger enſemble, nous defendit de nous voir & de nous entretenir en particulier. Elle ſe doutoit bien que toutes nos converſations ne rouloient que ſur les chagrins qu'elle nous cauſoit, & elle croyoit par cette défenſe prévenir les complots que nous pourrions former contre ſon aîné. Ce procédé ne ſervit qu'à nous aigrir davantage, & prenant ſoin de bien cacher notre jeu, nous commençâmes à faire tout le mal que nous pouvions à notre ennemi commun. Nous profitions avec plaiſir de toutes les occaſions qui ſe préſentoient de lui jouer des tours. Cet enfant gâté avoit beau s'attacher à conſerver les riches habits dont on le paroit, ils n'étoient jamais huit jours ſans être tachés ou déchirés. On grondoit l'idole. Nous triomphions.

Il ne nous étoit pas permis d'entrer dans la cabinet de ma mere, notre aîné ſeul avoit ce privilege. Il y entroit qnand il lui plaiſoit, & badinoit avec ſes oiſeaux. Nous guettions le moment de nous y pouvoir introduire après lui ſans être vus, & il arrivoit de-là qu'il avoit laiſſé quelque cage ouverte, ou un chat enfermé dans le cabinet. Une pareille étourderie lui attiroit des réprimandes qui nous raviſſoient. Il faut avouer que le plaiſir de la vengeance eſt bien doux. Il n'y a point de maux dont il n'ôte ou ne ſuſpende le ſentiment. Auſſi faut-il bien de la vertu pour y renoncer.

Mon frere aîné avoit deux chiens de chaſſe qui faiſoient ſes délices. La mort de ces deux animaux ſi chéris auroit été un exploit digne du chevalier, mais l'exécution en étoit difficile. Il m'en parla comme d'un coup d'état, & la foibleſſe que j'eus d'entrer dans la conſpiration fut la cauſe de mon exil. Nous

formâmes donc ce beau projet dont toutefois il ne nous revint que la satisfaction d'avoir eu la douce espérance de nous venger. Qu'il y a de gens dans le même cas, & dont le ressentiment se borne à penser ce qu'ils feroient, si leur pouvoir répondoit à leurs desirs.

Je m'imaginai pendant quelque tems que le chevalier avoit abandonné son dessein dont il ne me parloit plus, soit qu'il fut rebuté des obstacles qui s'y rencontroient, soit qu'il eut pitié des têtes proscrites qu'il ne laissoit pas d'aimer, mais elles étoient encore plus cheres à son frere, & cela suffisoit pour l'empêcher d'écouter sa compassion. Un soir en sortant de table, il me mit entre les mains un paquet, & me dit assez bas : Tenez, voici de quoi les expédier promptement. Serrez cela. C'étoit, je crois, de l'arsenic en poudre qu'il venoit de recevoir, & qu'il craignoit qu'on ne trouvât dans ses poches pendant la nuit. Malheureusement pour nous le

vieux gouverneur qui n'étoit pas éloigné, entendit apparemment ce que le chevalier venoit de me dire, car il alla rapporter ces paroles à mes parens. Il leur repréſenta, ſans doute, que j'avois des intentions abominables ; & le poiſon trouvé la nuit dans une des boîtes de ma toilette, confirmant ſon rapport, mon frere & moi nous demeurâmes atteints & convaincus dans leur eſprit d'avoir envie d'attenter ſur leurs perſonnes.

Je m'apperçus en me levant que le paquet n'étoit plus où je l'avois ſerré. Je crus que le chevalier l'avoit repris ; ce qui fut cauſe que je ne m'en inquiétai point, & que je ne pris aucunes meſures pour détourner le malheur qui me menaçoit & que j'ignorois. J'achevois de m'habiller, lorſqu'on me vint dire de la part de ma mere de me tenir prête à partir pour un couvent, où elle avoit réſolu de me conduire. Je me préparai à lui obéir de bonne grace, regardant un monaſtere comme une priſon où je

ſerois encore moins malheureuſe qu'au logis. Pendant qu'on faiſoit des paquets de mon linge & de mes habits, je voulus aller dire adieu à mon pere qui étoit dans ſon cabinet ; mais j'eus beau frapper à la porte, il n'ouvrit point, & n'oſa me répondre, ſans doute parce qu'on le lui avoit défendu. Je courus à la chambre du chevalier pour le prier de me venir voir au couvent ; je ne trouvai perſonne ; & pour trancher d'inutiles circonſtances, je montai dans un carroſſe de louage avec ma mere & le vieux gouverneur, qu'on appelloit du Clos. On me conduiſit à une meſſagerie où une chaiſe toute prête à rouler m'attendoit. J'entrai dedans avec le gouverneur ; & remarquant que ma mere ſe diſpoſoit à s'en retourner : Madame, lui dis-je, avec émotion, quel eſt donc votre deſſein ? où Monſieur du Clos va-t-il me mener par votre ordre ? n'eſt-ce pas dans un couvent de Paris que vous vous êtes propoſée de me mettre ?

Non, ma fille, me répondit froidement ma mere, je vous envoie à celui dont votre tante eſt abbeſſe. Vous apprendrez ſous les yeux d'une perſonne ſi vertueuſe, à vous confirmer dans des devoirs dont un plus long ſéjour dans la maiſon paternelle pourroit vous écarter. Adieu, Mademoiſelle, vous avez dit tant de fois que vous étiez beaucoup moins mal au couvent qu'avec nous, que je crois vous faire plus de plaiſir que de peine. Je ne ſavois quelle réponſe je devois faire à ces paroles; & quand je l'aurois ſu, ma mere ne m'eut pas donné le tems de lui répliquer; elle remonta dans le carroſſe de louage, & nous nous éloignâmes l'une de l'autre avec un égal empreſſement.

La profonde mélancolie où je fus plongé depuis Paris juſqu'à la Rochelle où nous allions, cauſa bien de l'inquiétude à Monſieur du Clos, qui s'imagina que je méditois quelque coup funeſte pour lui. Il ſe tenoit jour & nuit ſur ſes gardes; & croyant que

j'avois encore ſur moi de l'arſenic, il avoit grand ſoin de me faire ſervir en particulier. Je ſuis ſûre qu'il ſe repentit plus d'une fois de s'être chargé de ma conduite. J'ai toujours été perſuadée que ſa commiſſion ſe bornoit à me mettre entre les mains de ma tante; mais que pour me punir de lui avoir fait peur ſur la route, & pour débarraſſer ma famille d'un mauvais ſujet, bien aſſuré d'ailleurs qu'il ſeroit avoué de tout, il s'étoit déterminé à profiter de l'occaſion de l'embarquement qui ſe faiſoit alors à la Rochelle pour le Canada.

Au lieu donc de me faire prendre le chemin de l'abbaye de ma tante, où il ne falloit pas une journée pour nous rendre, Monſieur du Clos s'accommoda fort honnêtement avec le capitaine du vaiſſeau ſur lequel vous étiez. Vous ſavez le reſte, Monſieur, & vous devez vous ſouvenir de l'état où je fus pendant les premiers jours. On déſeſpéra de ma vie; & je l'aurois infailliblement perdue, ſi le capitaine

n'eût pas eu plus de ſoin de moi que de pluſieurs autres que la mer fit tomber malades. Il eſt vrai qu'il avoit des raiſons particulieres pour me diſtinguer des femmes qui étoient à ſon bord. Il m'avoit reçue comme paſſagere, & ne devoit toucher le reſte de la ſomme dont ils étoient convenus le vieux gouverneur & lui, qu'en rapportant en France un certificat de mon arrivée à Québec, où il avoit ordre apparemment de m'abandonner à la Providence. Pour vous mettre au fait de cet accord, je vous dirai que le capitaine m'apprit que Monſieur du Clos m'avoit livrée à lui ſous le nom de Marguerite du Clos ſa fille, en l'aſſurant que je n'étois ainſi bannie que pour avoir voulu pluſieurs fois empoiſonner mon pere, ma mere & mon frere aîné; & que tout récemment j'avois été trouvée ſaiſie d'arſénic dont je prétendois me ſervir pour commettre ces trois crimes.

La ſurpriſe que me cauſa le capitaine par

par ce discours, le désespoir de me voir chargée d'une accusation si horrible, & dont je ne pouvois, malgré toute mon innocence, prouver la fausseté, tout cela fit un tel effet sur moi, que j'en pensai mourir de douleur. Cependant dès que je pus parler, je fis au capitaine le récit de l'aventure de l'arsenic trouvé sur ma toilette. Il entrevit dans ce que je lui dis l'injustice qu'on m'avoit faite de me soupçonner d'un si grand attentat. Il me plaignit tout inhumain qu'il étoit. Il fit plus : il eut la générosité de me donner une partie de l'argent qu'il avoit reçu de Monsieur du Clos, qu'il croyoit mon pere, car je ne le désabusai pas sur cet article. C'est ainsi que je fus instruite du sujet de mon voyage forcé.

J'ignore quelles réflexions fit depuis le capitaine ; mais comme s'il se fût repenti d'avoir été assez foible pour me croire, & se laisser attendrir par un faux récit de mon malheur, il reprit deux jours après sa férocité

ordinaire. Il ne me regarda plus. Je réſolus de ne me découvrir à perſonne, & d'attendre ſous l'indigne nom de l'auteur de mes ennuis que mon frere le chevalier fît connoître mon innocence avec la ſienne. J'aurois néanmoins peut-être été forcée d'éclater, ſi votre ingénieuſe bonté n'eût trouvé un moyen de me dérober au ſort miſérable que j'avois à craindre.

Mademoiſelle, dis-je alors à la ſakgame, ſi la vertu ne met point à couvert des revers de la fortune, du moins elle en fait triompher tôt ou tard. La malice & l'injuſtice des hommes vous ont envoyée comme une eſclave dans un pays étranger; & le ciel, plus juſte, vous y fait vivre en ſouveraine. J'y vivrois contente, reprit-elle, ſi je ſavois que le chevalier ne fût pas plus à plaindre que moi. La tranquillité de ma vie n'eſt troublée que par le ſouvenir de ce cher frere; & il eſt le ſeul mortel au-delà des mers pour lequel

je m'intéreſſe. Si je revois la France, lui repliquai-je, nous imaginerons quelque expédient pour vous donner de ſes nouvelles, ſans vous faire connoître qu'autant que vous le jugerez à propos. Mais, ajoutai-je, ſi ce frere ſi chéri vous prioit de retourner dans l'ancien monde, rejetteriez-vous ſa priere? Les ſouverains, repartit-elle en ſouriant, ne quittent point leurs états, & ne ſe parlent que par ambaſſadeurs. En ce cas, lui dis-je ſur le même ton, vous me ferez l'honneur de me revêtir de ce titre ſacré, & je lui préſenterai de votre part mes lettres de créances, & le calumet de paix.

Je n'eus plus qu'une converſation avec Mademoiſelle du Clos, après quoi je lui demandai mon audience de congé. Elle ne me l'accorda pas ſans peine; & je fus obligé de lui promettre que je lui ferois de tems en tems de pareilles viſites. Si nous euſſions accepté tout ce que ſes Hurons nous préſenterent de pelle-

teries, nous nous ſerions enrichis ; mais nous les refuſâmes le plus poliment qu'il nous fut poſſible. Nous nous contentâmes de ſouffrir qu'ils chargeaſſent de leurs préſens quelques canots qu'ils firent partir pour notre habitation en même tems que nous, & qui pourtant n'y arriverent qu'un mois après nous, attendu qu'il leur avoit fallu prendre des chemins longs & très-difficiles. Une eſcorte nombreuſe nous reconduiſit avec la même pompe qu'auparavant ; & par reconnoiſſance, nous la renvoyâmes chargée de vin, d'eau-de-vie & d'autres préſens.

A mon arrivée je fus obligé de quitter mon habitation, & de me rendre au fort. L'affreuſe guerre que la France avoit alors à ſoutenir étendit ſa fureur juſqu'à nous. Tout le pays étoit en alarmes. On faiſoit des courſes dans la Nouvelle-Angleterre, & les Anglais de leur côté en faiſoient ſur nous. Ils engageoient même les Sauvages à en faire. Nous fûmes

obligés d'établir (1) correſpondance de notre canton avec le fort de Bourbon, que M. d'Iberville venoit d'enlever aux Anglais dans le golfe de Hudſon. Ils n'en avoient pas été quittes pour cette perte ; on leur venoit auſſi de ravager pluſieurs isles & une partie de la Jamaïque ; de façon que ne doutant point qu'ils n'euſſent envie de nous rendre le change, nous étions dans la néceſſité d'être toujours ſur nos gardes.

Il eſt vrai que le fort de Frontenac nous mettoit à couvert de ſurpriſe de la part des Anglais ; mais ils avoient gagné pluſieurs cantons d'Iroquois à force de préſens, & ceux-ci pouvoient ſe trouver ſur nos talons avant que nous fuſſions ſeulement avertis de leur marche. Ces terribles Sauvages portoient la déſolation partout ; ils détruiſoient les plantations, brûloient les cabanes, & n'épar-

(1) En Octobre 1694.

gnoient perſonne. Lorſqu'un fort les arrêtoit, ils faiſoient impunément le dégât aux environs, la garniſon n'oſant les attaquer, à cauſe que les Iroquois étoient en trop grand nombre, & qu'ils avoient pour la plupart des armes blanches & des armes à feu, que les Anglais & les Hollandais leur fourniſſoient, & avec leſquelles ils ſe battoient courageuſement.

Les alarmes continuelles que nous donnoit la proximité de leurs frontieres, pluſieurs hoſtilités déja commiſes, la ligue faite entre tous leurs cantons, & leur alliance avec les Anglais & les Hollandais, toutes ces choſes engagerent enfin M. de Frontenac, gouverneur du pays, à leur faire ſentir le poids des armes de France, comme tant d'alliés ligués contre elle le ſentoient en Europe. Toutes les compagnies entretenues par le roi eurent ordre de s'aſſembler à Montréal. L'envie de ſe venger des Iroquois, & d'écarter de

ſi dangereux voiſins, ayant fait joindre à ces troupes tous les Français établis ſur ces frontieres avec les Sauvages attachés à la France, Monſieur de Frontenac ſe trouva en état d'entrer dans leur pays à la tête d'une armée nombreuſe & formidable pour ces lieux-là, puiſqu'elle étoit de prés de trois mille hommes.

On n'eut pas peu de peine à tranſporter de l'artillerie juſqu'à un fort que les Anglais avoient fait bâtir à ces Sauvages. Il étoit flanqué de bons baſtions, & ſi régulier, qu'il nous auroit arrêtés long-tems, s'ils euſſent eu le courage, de s'y tenir enfermés; mais les Iroquois, tout braves qu'ils ſont, veulent quand ils combattent avoir le terrein libre derriere eux, & ils s'attachent plus à des coups d'adreſſe & de ſurpriſe qu'à ſe battre de pied ferme. Ils abandonnerent donc leur fort contre le conſeil des Anglais, avec leſquels ils ſe retirerent, nous laiſſant liberté entiere de ravager ce canton. Nous commen

mençâmes par raſer le fort, après quoi tout fut pillé ou détruit dans un aſſez grand eſpace de pays, afin de donner du moins à ce peuple un déſert à paſſer avant qu'il pût entrer dans la Nouvelle-France.

Le corps de troupes dans lequel j'étois avec pluſieurs volontaires qui m'avoient ſuivi à cette expédition, ayant découvert dans un bois une habitation d'Iroquois, l'inveſtit & s'en rendit maître. Nous y ſurprîmes beaucoup de vieillards & d'enfans, & nous partageâmes le butin. Pour moi, je cédai ma part & celles que mes aſſociés devoient avoir dans les pelleteries & les uſtenſiles qui avoient été apportés-là comme dans un lieu de ſûreté. Je me contentai de prendre ſur mon compte tous les priſonniers dont perſonne ne voulut ſe charger. Je ſurpris par-là tout le monde, & encore plus quand je leur offris à tous la liberté, pourvu que chacun d'eux me donnât pour ſa rançon un enfant mâle de quatre à cinq ans;

ce qui m'en procura près de deux cents qui se trouverent aux environs. Après quoi je renvoyai sans rançon le reste des captifs, à la réserve d'une demi-douzaine de femmes que je gardai pour avoir soin de mon petit troupeau.

Vous savez, Monsieur de Beauchêne, continua Monneville en m'adressant la parole, que deux jours après le tout pensa m'être enlevé, & nous coûter la vie à mes volontaires & à moi. Vous devez vous en souvenir, puisque vous étiez avec les Sauvages qui vinrent la nuit fondre sur mon quartier que j'avois eu l'imprudence de choisir assez loin du corps de l'armée. S'ils eussent su que je n'avois-là que soixante & quelques hommes, ils ne se seroient pas retirés comme ils firent après m'en avoir tué quelques-uns. Vous devez encore moins avoir oublié que trop jeune & trop téméraire vous vous engageâtes si avant, qu'il vous fut impossible de rejoindre les autres, & que vous demeurâtes mon prisonnier.

Cet accident me fit précipiter mon départ. J'étois bien-aise auſſi de prévenir le gros de l'armée dans laquelle mes deux cents enfans m'auroient beaucoup plus embarraſé. Lorſque j'eus aſſez de canots, je demandai à Monſieur de Frontenac permiſſion de partir, & il me l'accorda fort gracieuſement, me faiſant fournir ce qui m'étoit néceſſaire pour mes petits priſonniers qu'il croyoit pieuſement comme les autres que j'emmenois pour les faire élever dans notre religion, ainſi que le publierent les miſſionnaires aumôniers de l'armée. Ces bons peres jugeoient de mes intentions ſans ſonger que pour exécuter le projet dont ils me faiſoient honneur, au-lieu de ma ſimple habitation il m'auroit fallu des maiſons & des revenus comme les leurs.

Quoiqu'ils vantaſſent extrêmement la bonne action qu'ils s'imaginoient que j'avois faite, ils n'eurent aucune envie d'en partager le mérite avec moi, en ſe chargeant eux-mêmes

d'une partie de ces enfans; mais ils firent chanter un grand *Te Deum* à Québec dès qu'ils eurent appris que je les avois fait tous baptiser; ce que je ne manquai pas en effet de faire avant que de les envoyer à Mademoiselle du Clos à qui je les destinois.

Vous devinez bien que cette politique sakgame me fut bon gré d'un pareil présent. Elle me manda que je ne lui en pouvois faire un plus précieux, & que ses bons amis étoient pénétrés de reconnoissance du service que je leur avois rendu en leur envoyant de quoi former des guerriers qui leur feroient un jour d'un grand secours. Que tous ces enfans avoient été adoptés, & croyoient tout de bon avoir retrouvé leurs parens dans leurs peres adoptifs. Elle ajoutoit qu'elle les feroit instruire dans la religion chrétienne, & qu'elle espéroit qu'après avoir été élevés comme Hurons, ils n'auroient pas moins le cœur Français que s'ils étoient nés au centre de la France.

Les graces que Louis XIV distribuoit alors de toutes parts pénétrerent jusques dans nos déserts pour y venir chercher ceux de ses serviteurs qui s'y distinguoient le plus. Parmi les personnes qui reçurent des gratifications fut compriſe une Demoiſelle de ma connoiſſance, apellée de Vercheres. Cette héroïne avoit une habitation & un fort qui portoient ſon nom à quelques lieues de Montréal. Elle étoit fille d'une mere qui lui avoit appris à ſe ſervir du mouſquet, & à ſe mettre en Amazone à la tête de ſon monde dans les incurſions des Sauvages. Un jour ayant été ſurpriſe par une troupe d'Iroquois, elle ſe débarraſſa de leurs mains, & s'enferma dans ſon petit fort, où, ſecourue d'un ſeul ſoldat, elles les arrêta d'abord à coups de fuſil. Enſuite faiſant elle-même jouer ſur eux ſon canon, elle obligea ces Sauvages à ſe retirer. Ce qu'ils firent avec d'autant plus de précipitation, qu'ils jugerent qu'elle

qu'elle ne tarderoit pas à recevoir du secours. Cette jeune guerriere après cette action, ayant eu le bonheur de trouver l'occasion d'écrire à Madame de Pontchartrain, lui envoya le détail du petit siege qu'elle avoit soutenu, & obtint par son entremise une pension de quatre cents livres.

Dans ce tems-là, le jeune homme qui m'avoit accompagné chez Mademoiselle du Clos, y retourna pour lui offrir ses services avec cinq ou six de ses meilleurs amis; que la relation du voyage qu'il avoit déja fait n'avoit nullement effrayés. Il prit soin de cacher, ainsi que ses camarades, ce beau dessein à tout le monde, sachant bien que personne ne l'approuveroit. Je fus le seul à qui l'on n'en fît pas mystere, de peur que Mademoiselle du Clos ne leur sût mauvais gré de ne lui point porter de mes nouvelles. Ils m'en firent donc confidence, & je les

chargeai d'une lettre pour la ſakgame.

Pendant leur voyage, le Malouin commandant de notre fort mourut de poiſon. J'ai toujours été perſuadé que le coup qui le mit au tombeau m'étoit deſtiné, auquel cas je fus une cauſe bien innocente de ſa mort. Quoi qu'il en ſoit, je me rendis auſſitôt à Québec pour y annoncer cette nouvelle, & ſolliciter ce poſte pour lequel je ne croyois pas trouver de concurrens; néanmoins le gouverneur me dit poliment que ſi je voulois abſolument cette place, il ne pouvoit me la refuſer; mais qu'il me prioit en attendant une autre occaſion, de la céder à un jeune homme qui lui étoit fortement recommandé, & qui ſans cela lui alloit demeurer ſur les bras. Cette maniere obligeante de refuſer me charma; & je proteſtai au gouverneur que trop content de ſa bonne volonté, je me déſiſtois de ma demande d'auſſi bon cœur que j'aurois reçu le bienfait.

Le jeune homme dont il parloit venoit d'arriver sur le vaisseau qui nous avoit apporté l'heureuse nouvelle de la paix de Ryswyck, dont nous nous flattions de goûter les fruits dans ce nouveau monde par la liberté du commerce qui devoit augmenter nos fortunes. Ce changement me fit songer à profiter du moins de la succession du Malouin, si je n'avois pas sa place. Il n'avoit ni enfans, ni héritiers; son habitation alloit être abandonnée, & ne pouvoit manquer de devenir en peu d'années un désert comme auparavant. Je la demandai, & elle me fut accordée.

Dans une seconde visite que je fis au gouverneur, je lui exposai le plan de la conduite de Mademoiselle du Clos parmi les Hurons. Il ne se lassoit de m'entendre parler là-dessus; & il admiroit la prudence & la politique de cette incomparable fille. Il en fut enchanté, & crut voir dans son système tant d'utilité pour l'état,

qu'il eut la générosité de lui envoyer pour plus de cent pistoles de présens, la faisant assurer en même-tems d'une protection particuliere pour elle & pour son canton. Les révérends peres, jaloux de leur gloire, ne voulurent pas paroître moins généreux que le gouverneur ; ils firent aussi leurs présens à la sakgame, mais pour varier un peu les choses, ils firent consister leurs dons en plusieurs reliquaires, quelques chapelets bénits, avec un billet d'association à une confrairie, sur le catalogue de laquelle son nom fut couché gratis. La marque de cette confrairie lui fut portée par un jeune homme qu'on lui envoyoit pour missionnaire, sur la priere que j'en avois faite. On chargea ce nouvel apôtre de magnifiques ornemens sacerdotaux & d'une superbe chapelle ; mais en lui faisant sa leçon en particulier, je lui conseillai de n'employer tout cela que quand Mademoiselle du Clos le jugeroit à propos.

En me chargeant du ſoin de conduire & d'inſtaller dans notre petit fort Monſieur de la Haye, c'étoit le nom du nouveau commandant, le gouverneur me dit qu'il me tiendroit compte de tout ce que je ferois pour ce jeune homme, qui étoit né, ajouta-t-il, pour une meilleure fortune. Je commençai donc ſur cette recommandation à m'intéreſſer pour Monſieur de la Haye; & Madame ſon épouſe qui s'embarqua avec nous, acheva de m'attacher au ſervice de la famille. Cette Dame étoit une jeune perſonne qui joignoit à la beauté la plus réguliere un air ſi gracieux, tant de modeſtie, tant de douceur dans le ſon de la voix, dans ſes yeux, dans ſes manieres, qu'entraîné par ce puiſſant je ne ſais quoi qui ne peut ſe définir, je perdis ſubitement ma liberté, ſans même avoir envie de la défendre.

Si je m'étois contenté de l'amitié de ces deux jeunes époux, les attentions que j'eus d'abord pour eux me

l'acquirent à un point, qu'en arrivant au fort, on eût dit que c'étoit un frere & une ſœur qui y venoient joindre un frere chéri. Comme j'avois été gratifié de toutes les dépouilles du Malouin, ſes meubles m'appartenoient ainſi que tout le reſte, & j'aurois pu laiſſer à ſon ſucceſſeur un appartement tout nud; mais je n'y dérangeai pas la moindre choſe; ce qui ne devoit pas être compté pour rien dans des lieux tels que ceux-là. Je rendois tous les jours à ces époux quelque petit ſervice dont ils me témoignoient d'autant plus de reconnoiſſance, qu'ils ſoupçonnoient moins le motif qui me faiſoit agir. Ils s'imaginoient que j'en uſois avec eux par pure généroſité.

Je les menois ſi ſouvent à l'habitation dont j'avois hérité, qu'elle n'étoit pas plus à moi qu'à eux. Ils la trouvoient ſi bien bâtie, & ſi bien ſituée, qu'ils s'y plaiſoient infiniment. Pour moi, j'y goûtois moins la douceur de la ſolitude, que le

plaisir d'y voir continuellement l'objet de ma passion. Tant que je m'en tins aux regards & aux soupirs, Madame de la Haye n'y pénétra point mes sentimens. Elle étoit si éloignée de me croire amoureux, qu'elle me donnoit sans contrainte d'innocentes marques de la tendre amitié qu'elle avoit pour moi. D'un autre côté, quelque jaloux que je fusse du bonheur de son époux, je vivois avec lui dans une liaison si forte, que cette seule considération m'avoit souvent fermé la bouche, lorsque mon secret étoit près de m'échapper.

Monsieur de la Haye, car il m'avoit conté ses aventures, étoit fils d'un riche conseiller du parlement de Paris, qui le destinant au barreau, l'élevoit chez lui dans cette intention, mais le jeune homme s'appliqua si peu à l'étude, & principalement à celle du droit, que lorsqu'il lui fallut subir ses examens, ses examinateurs furent obligés de lui faire

ſoutenir ſes theſes à huis clos. Son pere lui voyant ſi peu de diſpoſition à briller dans la robe, changea de deſſein, & lui acheta chez le roi une charge qui depuis a cauſé ſes malheurs.

J'ignorois quels étoient ces malheurs; il me les avoit cachés dans tous les entretiens que nous avions eus enſemble juſques-là, & il ne m'avoit jamais encore parlé de ſa femme, lorſqu'un matin en nous promenant après avoir déjeûné, les fumées de deux bouteilles d'un vin blanc que nous venions de boire, firent ſur lui le même effet que les rayons du ſoleil ſur la ſtatue de Memnon. Monſieur de la Haye, qui étoit ordinairement taciturne & rêveur, prit tout-à-coup un air gai, libre & ouvert, & ſe répandit en diſcours. Si-tôt que je le vis en train de babiller, je le mis ſur le chapitre de ſa proſpérité paſſée, & lui dis qu'il ne me paroiſſoit pas tout-à-fait malheureux, puiſque la fortune lui

avoit donné une épouſe auſſi accomplie que la ſienne.

Vous trouveriez ma femme encore plus aimable, me répondit-il, ſi vous ſaviez tous les ſujets que j'ai de l'aimer & de l'eſtimer. Comme après elle je n'ai rien de plus cher au monde que vous, je vais vous faire cette confidence. Il en va coûter à mon amour-propre pour vous découvrir des défauts que la ſituation où je ſuis préſentement vous dérobe; mais n'importe, je veux dire tout. C'eſt une petite confuſion que je mérite bien.

A titre de fils unique d'un pere opulent, continua-t-il, j'avois déja ſu trouver à emprunter une dixaine de mille écus à l'âge de vingt ans, quand un oncle que j'avois à la cour engagea mon pere à me faire quitter la robe pour me mettre auprès de lui. La charge dont on traita pour moi coûta près de cinquante mille livres. Quel appas pour mes créanciers! Les cordons de leurs bourſes uſuraires en furent

rompus ; elles m'étoient toujours ouvertes ; j'y puiſois & les laiſſois compter. De cinquante jeunes gens qui trouvoient comme moi de l'argent plus aiſément que le roi, j'étois le plus conſidéré, le plutôt ſervi. Il eſt vrai qu'ils me faiſoient dater & renouveller mes billets quand il leur plaiſoit ; mais quoiqu'ils priſſent ces précautions, je voyois bien qu'ils m'affectionnoient particuliérement, & qu'ils ne haſardoient pas tant avec les autres de qui ſouvent ils exigeoient impoliment des gages.

Une ſucceſſion de près de deux cents mille livres que mon pere par ſa mort nous laiſſa peu de tems après à eux & à moi, car je ne leur en devois tout au plus que la moitié, augmenta leurs eſpérances & le dérangement de ma conduite. Mon oncle m'en fit en vain pluſieurs fois des reproches ; quoique je ſentiſſe bien que je les mériţois, je n'avois pas la force de changer. Ma félicité, ou pour mieux dire ma ſtupidité, me

perdoit. J'aimois le vin & la bonne chere ; vingt paraſites me mangoient, avec cela je jouois gros jeu ; & croyant paſſer pour beau joueur, je jouois en dupe. Mon oncle, averti de mes diſſipations, m'en fit de nouvelles réprimandes, qui furent encore inutiles. Il ſe laſſa de m'en faire ; & pour me fruſtrer de ſa ſucceſſion, il réſolut de ſe marier, dans l'intention d'avoir un héritier plus digne de lui.

C'étoit pourtant ſur cette ſucceſſion que mes créanciers comptoient le plus. Ils la regardoient comme un ſupplément à mes biens qui leur ſeroit un jour néceſſaire. Ils ſavoient mieux que moi mes facultés ; car je leur laiſſois le ſoin de calculer mes revenus & mes dettes. Pour vous achever le tableau de mon dérangement, je trouvois trop ſages & trop rangés ceux qui prenoient des maîtreſſes en titre. Cette conduite me paroiſſoit trop raiſonnable & trop conforme à l'ennuyeuſe uniformité

de l'hymen. Enfin, j'étois auſſi débauché que je le pouvois être, lorſqu'il arriva un événement dont mon mariage a été la ſuite, & que je vais vous raconter.

J'avois depuis peu de jours un valet-de-chambre, qui n'ayant jamais ſervi, ſe piquoit d'une fidélité dont la plupart de ces Meſſieurs ſe défont peu-à-peu dans le ſervice. Il m'avertit un jour qu'un de mes laquais, en qui j'avois confiance, me voloit & s'entendoit avec mon cuiſinier. Jaſmin, ajouta-t-il, ſort tous les ſoirs après le ſouper, & emporte quelque choſe dans un endroit que j'ai remarqué. Pour m'éclaircir par moi-même de la vérité du fait, je me cachai un ſoir dans l'eſcalier d'une maiſon dans laquelle mon valet-de-chambre aſſuroit qu'on portoit les larcins. Le laquais accuſé y vint effectivement chargé d'un paquet, paſſa devant moi ſans me voir, & entra dans un galetas, où je le ſuivis bruſquement. Frippon, lui dis-je, en lui pré-

ſentant mon épée nue, c'eſt donc ainſi que tu me voles ? Le malheureux ſe jetta d'abord à mes genoux : Frappez, Monſieur, me dit-il, vous nous percerez tous trois du même coup. En même-tems, il me montra du doigt une jeune fille que la frayeur rendoit immobile, & un vieillard accablé d'infirmités.

Ce ne ſont, pourſuivit le laquais en ouvrant une ſerviette qu'il portoit, ce ne ſont que le reſte des viandes de vos domeſtiques. Je prolonge avec cela les jours de mon pere qui n'a plus que ce ſecours pour ſubſiſter. Cependant, quoique ces reſtes ſoient fort mauvais, je ne laiſſe pas de les bien acheter de votre cuiſinier, à qui, pour ce ſujet, je cede mes gages depuis un an. De ſon côté, le pere qui avoit la langue libre, me crioit miſéricorde ; mais il n'étoit plus beſoin d'avoir recours à la priere pour m'attendrir. Ce que je voyois me déſarmoit & m'inſpiroit de la compaſ-

sion. Je mapprochai du vieillard, & lui demandai pourquoi il ne demandoit pas plutôt une place à l'hôpital, que de rester dans le pitoyable état où il se trouvoit. J'ai déja voulu prendre ce parti, me répondit-il ; mais mes enfans s'y sont opposés ; il sont effrayés du nom seul du lieu où il faudroit qu'ils me vinssent voir.

Pendant que je parlois au bonhomme, son fils s'enfuit, & sa fille se cacha. Consolez-vous, dis-je, au pere, j'approuve ce que fait votre fils ; & bien-loin de le chasser de chez moi, je lui double ses gages. Pour rendre ces paroles plus constantes, je les accompagnai de deux ou trois pistoles qui se trouverent dans mes poches tant en or qu'en argent. Je comptois à mon retour chez moi que je rassurerois Jasmin, qui ne pouvant pas savoir ce j'avois dit à son pere, ni quel parti j'avois pris, devoit être dans l'inquiétude. Par malheur pour lui, le valet de chambre le voyant rentrer, & croyant

lui donner un bon conseil, lui dit de fuir promptement pour se soustraire à la justice entre les mains de laquelle je pourrois le mettre, ce qui troubla l'esprit du laquais à un point, qu'il disparut sans qu'on ait reçu de ses nouvelles.

Sa fuite inquiéta son pere, qui envoya plusieurs fois sa fille s'informer chez moi, si l'on n'avoit point entendu parler de Jasmin. Un jour s'étant directement adressée à moi pour cela, quoiqû'elle fût couverte de hâillons, elle ne laissa pas de m'éblouir par sa beauté. J'en fus tellement frappé, qu'oubliant le généreux motif qui m'avoit jusques-là déterminé à lui faire du bien, je proposai à cette innocente des conditions pour la tirer de misere, elle & l'auteur de sa naissance. Ceſt ainsi que je faisois servir au crime les traits de l'humanité même.

Cette vertueuse fille me parut très-éloignée d'en venir jamais à mon but. Pour son pere, je le trouvai plus

facile, soit qu'il fût touché de mes manieres engageantes, soit que la crainte de tomber dans une affreuse indigence, ne lui permit pas d'être intraitable, il se rendit à mes instances; mais nous n'eûmes pas peu de peine l'un & l'autre à séduire la fille. Je dis l'un & l'autre, car il fut obligé d'user de détours pour la persuader. Il l'assura que je lui avois donné ma parole d'honneur que je l'épouserois publiquement, dès que la chose seroit possible: ce que je n'osois, disoit-il, faire alors, de peur de déplaire à un oncle de qui je devois hériter. Tandis qu'il n'épargnoit rien pour la faire consentir à son déshonneur, je le secondois par la dépense que je faisois pour eux. Je leur louai & meublai un appartement, & leur donnai une servante. Enfin, nous fîmes tant le pere & moi, que la fille cessa de nous résister.

Ce qui l'avoit déterminé plus que tout le reste à céder à mes empressemens, c'est que jugeant par mon

procédé à ſon égard, que j'étois trop honnête homme pour la tromper, elle s'imagina que mon attachement pour elle ne finiroit qu'avec ma vie. En moins de huit jours, elle s'apprivoiſa ; & le pere, content de ſon ſort, ne ſe ſouvenoit plus d'avoir été miſérable. Il ne jouit pas longtems de ſa honteuſe proſpérité, il tomba malade, il mourut en me recommandant ſa fille.

Sa mort nous débarraſſa, elle & moi, d'un grand fardeau. La pauvre enfant ſe livra toute entiere à l'amour qu'elle avoit pris pour moi, contente de l'eſtime & de l'amitié que je ne pouvois refuſer au vrai mérite que je remarquois en elle. On eût dit que ſon état lui plaiſoit ; quoiqu'après les promeſſes que je lui avois faites, elle eût droit d'eſpérer une meilleure condition. Jamais vie ne fut plus retirée que la ſienne ; jamais fille ne parut moins aimer le monde. Je ne pouvois l'engager à paroître aux ſpectacles & aux promenades. Elle

me prioit même de ne l'aller voir qu'en ſecret. Bien éloignée de reſſembler à celles qui ne ſauroient avoir d'amans en état de faire de la dépenſe, qu'elles ne ſe faſſent une eſpece de trophée de leur infamie.

Par pure complaiſance pour moi, elle vouloit bien apprendre à chanter & à danſer; mais elle employoit à lire la meilleure partie de ſon tems. Sa conduite, ſes belles qualités, auroient dû me retirer de la débauche & me fixer entiérement. Elle avoit encore une vertu qui me charmoit, c'étoit ſon déſintéreſſement. Elle ne me demandoit jamais rien. Il eſt vrai que je prévenois ſes beſoins & ſes deſirs. Je la voyois rarement ſans lui faire préſent de quelque bijou : tantôt je lui donnois une montre d'or ou une tabatiere; tantôt une bague & un collier; & lorſqu'il m'arrivoit de gagner au jeu cinquante ou ſoixante piſtoles, je l'obligeois à les partager avec moi. C'eſt de l'argent du jeu, lui diſois-je; ſi vous ne le prenez,

je le perdrai demain ; j'aime mieux que vous l'ayez qu'un autre. Mais ordinairement elle ne vouloit rien accepter, à moins que je ne lui promiſſe d'être raiſonnable pendant un certain nombre de jours, & de ne point fréquenter les mauvaiſes compagnies qui me perdoient.

Je ne ſerois pas en Canada ſi j'euſſe voulu la croire, elle & un ami ſincere que je menois quelquefois ſouper chez elle, & qui de ſon côté m'exhortoit ſouvent à changer de conduite. Quand je m'engageois dans des parties de plaiſirs, & qu'il m'arrivoit de paſſer deux jours ſans la voir, je la mettois dans des inquiétudes mortelles, & ſi j'avois la moindre indiſpoſition, elle fondoit en larmes comme ſi ſa vie eût été attachée à la mienne.

Je lui cauſai bien d'autres alarmes, un jour qu'il m'arriva dans le vin, & preſque ſous les yeux du roi, un malheur que la honte m'empêche de vous dire. Louis XIV ne par-

donne point aux ivrognes. Il me fallut disparoître, de peur de finir mes jours sur un échafaud ; & malgré le crédit de mon oncle & celui de mes amis, je n'obtins ma grace qu'en perdant ma charge. De plus, je fus condamné à donner dix mille livres à l'hôtel-dieu. Cette affaire mit aux champs mes créanciers. Ils se connoissoient tous ; ils eurent bientôt fait l'évaluation de mon bien ; & la premiere résolution qu'ils prirent dans leur assemblée, fut de ne me plus rien prêter, afin de ne pas augmenter mes dettes. Ayant appris quinze jours ou trois semaines après que mon oncle alloit se marier, ils jugerent par ce mariage précipité que mon oncle m'abandonnoit. Ils éclaterent, & se joignirent aux administrateurs de l'hôtel-dieu. C'est ce que mon ami m'écrivit dans le lieu où je m'étois retiré. Il ajoutoit dans sa lettre qu'il avoit été voir mon oncle, qui lui avoit dit en lui montrant les articles de son mariage :

Tenez, Monsieur, voici la preuve que je ne reconnois plus pour mon neveu, un maraud que je ferois arrêter sur le champ si je savois où il est; & que je laisserois volontiers périr dans un cachot pour expier l'ignominie dont il couvre notre famille.

Mon ami n'étant pas en état de trouver les dix mille francs qu'il me falloit, ne put empêcher que mon bien ne fût saisi & vendu; encore aurois-je eu besoin avec cela de quatre-vingt mille livres pour achever de satisfaire mes créanciers. Du moins si n'ayant plus rien je n'eusse eu rien à craindre, j'aurois peut-être gagné sur ma fierté de chercher quelque ressource à Paris, où je connoissois tant de gens qui se disoient de mes amis; mais j'aurois vainement fait cette honteuse démarche, puisque mon ami me manda qu'il les avoit vu tous, & qu'ils ne se souvenoient plus de moi, bien loin d'être disposés à me retirer de l'abyme que la plupart d'entr'eux m'avoient creusé. La

ſeule perſonne qui s'intéreſſe à votre ſort, ajouta-t-il, c'eſt la Demoiſelle chez qui nous avons quelquefois ſoupé enſemble. Elle vient tous les jours s'informer de vous. Elle me preſſe fortement de lui apprendre votre adreſſe ; ce que je n'ai pas jugé à propos de faire, de crainte qu'elle ne ſoit gagnée par vos ennemis. Tout ce que ſes larmes vraies ou fauſſes ont pu obtenir de moi, c'eſt une promeſſe de vous faire tenir un billet de ſa part.

Il m'en envoya un en effet, & me marqua qu'il croyoit cette amante ſincere ; mais qu'il ne s'agiſſoit plus de pouſſer de tendres ſoupirs, & que je devois être aſſez embarraſſé de moi-même, ſans me charger encore d'une fidelle aventuriere. J'étois de ſon ſentiment ; & je commençois à oublier cette fille, comme je m'imaginois qu'elle ne devoit plus penſer à moi ; cependant plus je reliſois ſa lettre, plus elle me paroiſſoit digne d'attention. Je me ſouviens encore

des paroles qu'elle contenoit : « Je ne » puis plus vivre ſans vous voir, di- » ſoit la Demoiſelle, ſi vous ne me » permettez pas de me rendre auprès » de vous, j'irai vous chercher dans » toutes les villes frontieres. Ce n'eſt » pas tant pour ma ſatisfaction que je » vous demande cette grace, que pour » votre propre intérêt. Le malheur » qui nous éloigne l'un de l'autre » peut finir. Pourvu que je vous » voye, je puis vous conſoler. Nous » recevons quelquefois du ſecours » d'où nous en attendions le moins. » Repréſentez-vous mon pere expi- » rant, & n'oubliez pas que vous » lui jurâtes de ne m'abanbonner ja- » mais. J'ai tout perdu depuis que » je ſuis à vous. Je n'ai que vous » de cher au monde. Que m'importe » dans quel état je vous retrouve ! » C'eſt vous, & non vos richeſſes » que j'ai chéri. Songez que je ſuis » à vous auſſi conſtamment que ſi » les loix divines & humaines m'a- » voient impoſé la néceſſité de par-

» tager votre fortune comme votre » nom. Adieu, je partirai quand il » vous plaira pour vous aller rejoin- » dre où vous m'ordonnerez de me » rendre ».

Avant que j'eusse reçu cette lettre, l'ennui qui m'accabloit dans mon exil, & l'argent dont j'étois près de manquer m'avoient déja inspiré l'envie de faire un tour secrétement à Paris. Il n'y eut plus moyen de m'en défendre, après avoir lu ce billet, quoiqu'il ne me promit rien de positif. Je partis sans bruit du lieu où j'étois, & gagnai la nuit la maison de mon ami, qui fut surpris de me voir. Je hasardois à la vérité beaucoup; mais plus on est malheureux, moins on craint le danger. Mon ami envoya sur-le-champ dire à ma maîtresse qu'il avoit des nouvelles à lui annoncer. Elle vola aussi-tôt chez lui; & m'y trouvant moi-même au lieu d'une lettre qu'elle espéroit, peu s'en fallut que, de joie, elle ne perdît le sentiment. Elle ne s'amusa point

point à me témoigner le plaisir que ma vue lui causoit ; elle s'informa seulement de ma santé, puis elle nous pria, mon ami & moi, de la suivre chez elle en nous disant qu'elle espétoit que nous ne serions pas fâchés d'avoir pris cette peine.

En entrant dans une petite chambre où elle demeuroit, car elle avoit loué son appartement pour épargner quelque chose, elle nous montra une cassette qu'elle ouvrit, & dans laquelle il y avoit une grande quantité de pieces d'or, avec un assez bon nombre de bijoux. Monsieur, me dit-elle, en s'adressant à moi ; tout cela vous appartient ; vous voulez bien que je vous le restitue. Pénétré de cette action, je regardois tout interdit non pas le trésor, mais la fille généreuse qui me l'offroit. Alors se jettant dans mes bras, je serois bien plus riche, s'écria-t-elle, si j'avois été aussi prompte à recevoir que vous l'étiez à me donner. Que je me reproche en ce moment

ma délicateſſe ! Que n'ai-je été plus avide ! que j'aurois entre mes mains de richeſſes qui ont été enlevées !

A Dieu ne plaiſe, lui répondis-je, que j'accepte ce que vous m'offrez de ſi bon cœur ! non, ma chere enfant, vous le méritez mieux que moi, & je donnerois ma vie pour vous le conſerver. Et moi la mienne, reprit-elle, pour pouvoir vous rétablir dans la ſituation brillante où je vous ai vu. Quel ſpectacle dit alors mon ami ! Que l'on eſt heureux d'éprouver des revers à ce prix ! Tu n'as rien perdu, ajouta-t-il en ſe tournant de mon côté, puiſque tu poſſede le cœur d'une perſonne ſi rare.

Après un long combat de tendreſſe & de généroſité entre cette fille & moi : Que prétendez-vous faire, enfin, nous dit mon ami ? Il faut, lui répondit-elle, qu'avec cette ſomme vous tâchiez d'appaiſer ſes créanciers, ou bien qu'il l'emporte & ſe retire en lieu de ſûreté. Je mourrai, s'il me laiſſe ; mais je ne lui demanderai

point de m'emmener. Ce ſeroit pour lui trop d'embarras. Qu'oſez-vous penſer, lui dis-je, non, il n'y a plus que la mort qui puiſſe nous ſéparer, puiſque votre amitié eſt à l'épreuve de mes malheurs.

Mon ami nous interrompit encore pour nous dire qu'il étoit d'avis que je demeuraſſe caché tandis qu'il verroit mes créanciers, & leur feroit des offres. Ce que j'acceptai. Il les vit tous en particulier, & les eut bientôt diſpoſés à un accommodement. On prend facilement des arrangemens avec des gens qui s'attendoient à tout perdre. Je me voyois à la veille d'être libre, lorſqu'un nouveau malheur nous enleva cette derniere eſpérance. Un laquais de mon ami ſe doutant bien qu'il y avoit des choſes précieuſes dans la caſſette, fit ſi bien ſon compte, qu'il attrapa la clef du cabinet de ſon maître pendant la nuit, & emporta la caſſette.

Quel coup de foudre pour mon ami, lorſqu'il s'en apperçut le len-

demain ! Il courut à l'instant faire ses plaintes, mit la maréchaussée en campagne, & plusieurs espions dans la ville aux trousses du fripon, qui fut pris au bout de quinze jours, & pendu à la porte de son maître, après avoir avoué son crime. Voilà toute la consolation qui nous en revint ; car la justice demeura saisie de la cassette, & de ce qu'il y avoit dedans.

Il n'est pas aisé de s'imaginer notre désespoir, & particuliérement celui de mon ami. Nous étions nous-mêmes obligés de le consoler. La jeune fille qui faisoit seule cette perte, paroissoit la moins affligée, & m'exhortoit à prendre patience. Vous voyez, lui disois-je un jour, le prix de votre tendresse. Que ne m'abandonniez-vous à ma mauvaise destinée ? Vous aviez de quoi vivre, il falloit m'oublier. Il falloit vous secourir, me répondit-elle ; mais je ne le peux plus que par mes soins. Partons avec ce qu'il nous reste d'argent. Quittons un pays où l'on en veut à votre

liberté. Vous ne me dites rien, pourſuivit-elle en remarquant que je rêvois; vous êtes diſtrait, je le vois bien, vous voulez vous éloigner de moi; mais vous n'y réuſſirez point; je vous ſuivrai par-tout où vous irez. Je ſerai comme un ombre attachée à vos pas. Vous m'avez rendu heureuſe tant que vous l'avez été, il eſt juſte que je partage à préſent votre affliction.

Vous la partagerez, ſi vous l'oſez, lui dis-je, quand vous ſaurez à quels périls il faudra vous expoſer pour me ſuivre. Je quitte non-ſeulement la France, mais même l'Europe. Un ancien ami de mon pere m'eſt venu voir en ſecret. Il m'a conſeillé de paſſer en Amérique, & m'a donné une lettre de recommandation pour y avoir de l'emploi. Eſt-ce un voyage que vous puiſſiez entreprendre? Eſt-ce un climat qui vous convienne? D'ailleurs, pourquoi vous bannir de votre patrie pour vous expoſer à mille dangers qui ſont attachés à une

longue navigation ? Je ne connois de danger que celui de vous perdre, & encore une fois je vous ſuivrai par-tout. Ce ſera donc en qualité d'épouſe, lui repliquai-je, attendri de ſa conſtance ; ce titre ſeul peut me déterminer à continuer de vous aſſocier à ma fortune. Cette fidelle amante qui regardoit notre mariage comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver, ne s'y oppoſa point. Je l'épouſai donc, & nous partîmes pour ce pays ſous le nom que nous portons aujourd'hui.

O Ciel, m'écriai-je, lorſqu'il eut ceſſé de parler, quoi, c'eſt l'hiſtoire de Madame de la Haye que je viens d'entendre en écoutant la votre ! Oui, c'eſt ſa propre hiſtoire que je vous ai raconté. Je vous ai peint ſa conduite juſqu'à ce jour ; & vous devez remarquer avec quelle attention elle cherche à me faire plaiſir. Elle fait tout ſon poſſible pour diſſiper mon chagrin ; car elle n'eſt pas naturellement auſſi enjouée qu'elle

vous le paroît auprès de moi. Je ſuis pénétré de ſa complaiſance, & je vous proteſte que ſi je deſire un meilleur deſtin, c'eſt uniquement pour reconnoître toutes ſes bontés.

Qui croiroit qu'après avoir ouï ce récit, je n'aurois pas reſpecté la vertu d'une pareille femme. J'en eus cent fois plus d'eſtime pour elle; mais par malheur je l'en aimai auſſi davantage. Je cédai ſur-le-champ aux deux epoux mon habitation qui leur plaiſoit tant, & j'en fis venir moi-même de Québec la ratification. Que ne m'en tenois-je là. Le plaiſir de leur rendre ſervice & d'être chéri tendrement de l'un & de l'autre, auroit ſuffi pour un cœur plus vertueux que le mien. Quelle étrange fatalité! il falloit un crime pour me ſatisfaire. Je ne ſongeois plus qu'à Madame de la Haye, je ne vivois que pour elle. J'aurois voulu qu'elle m'eût aimé autant qu'elle aimoit ſon mari. Je m'en flattois quelquefois comme s'il eût été poſſible qu'elle

ceſſât de lui être fidelle, après toutes les marques de tendreſſe qu'elle lui avoit données.

J'étois continuellement auprès de cette Dame ; & ſon époux bien-loin de ne le pas trouver bon, me remercioit ſincérement de la complaiſance que j'avois de lui tenir compagnie. Quand je me voyois ſeul avec elle, je tombois dans des diſtractions les plus marquées, où je faiſois des exclamations ſur le bonheur de ſon mari, & avec cela je m'abandonnois à une langueur affreuſe qui me conſumoit. Madame de la Haye ne manqua pas de pénétrer mes ſentimens, & cette connoiſſance l'affligea. Je m'en apperçus au ſoin qu'elle prenoit de me fuir toutes les fois que le haſard vouloit qu'elle ſe trouvât ſeule avec moi.

Dans un de ces momens, feignant d'être incommodée, elle fit quelques pas pour ſe retirer ; mais je l'arrêtai : Non Madame, lui dis-je, vous n'avez point d'autre incommodité que celle

que ma présence vous cause. Demeurez ; c'est à moi de m'éloigner. Puis la regardant tendrement. Vous l'avez donc découvert, continuai-je, ce malheureux amour qui va me causer la mort, puisqu'il vous déplait. Oui, je l'ai remarqué, répondit-elle ; & je dois aussi vous avoir donné lieu de penser que je ne l'ignorois pas en changeant de conduite avec vous. Nous commencions à goûter la douceur du repos dans cette agréable solitude, falloit-il troubler une tranquillité dont nous vous étions en partie redevables. Vous deviez plutôt conserver votre ouvrage. Votre amitié n'auroit donc été qu'un piege dans lequel j'ai donné en la payant de la mienne ?

Eh, Madame, lui dis-je, l'amitié peut-elle payer un amour aussi ardent que celui dont vous recevez si mal l'aveu ? Cependant cet amour, tout violent qu'il est, a long-tems mis en défaut votre pénétration ; & les efforts que j'ai faits pour vous le

cacher jusqu'ici, prouvent qu'il est moins téméraire qu'innocent. Qu'osez-vous dire, interrompit-elle ? pouvez-vous appeller votre amour innocent ? Mon amitié même va cesser de l'être, si vous ne changez de langage, & n'étouffez une passion qui me fait déja sentir toute l'horreur d'un exil que votre générosité nous faisoit trouver supportable. Reprenez vos bienfaits, demeurez seul ici, & rendez-moi le droit de vous regarder avec indifférence. Je n'ai point oublié comment on peut vivre dans la retraite la plus obscure, & notre demeure dans le fort ne le sera pas assez pour moi.

Si vous me privez de votre vue, m'écriai-je, ordonnez donc de mon sort. Que voulez-vous que je devienne ? La moindre absence, me dit-elle, vous guérira. Ne me cherchez point quand je vous évite ; ou plutôt quittez cez lieux. Eloignez-vous ; mais, de grace, que Monsieur de la Haye ne s'apperçoive pas du motif

de votre éloignement. Epargnez-lui le déſeſpoir où le mettroit la connoiſſance de ce qui ſe paſſe. Enfin, gagné par ſes raiſons, attendri par ſes larmes, je lui promis de me ſéparer d'elle, & de l'oublier même, ſi c'étoit une choſe qu'il me fut poſſible de faire. Elle parut contente de cette promeſſe, & de mon côté pour lui marquer que je ne connoiſſois de loi que ſa volonté, je me diſpoſois à lui dire un éternel adieu.

J'étois à genoux devant elle, & tenois une de ſes mains que je mouillois de pleurs, lorſque par malheur pour nous Monſieur de la Haye entra bruſquement dans la ſalle où cette ſcene ſe paſſoit; & me ſurprenant dans cette attitude, il ne conſulta que ſa fureur; il fondit ſur moi l'épée à la main avec tant de précipitation, que j'eus à peine le tems de me mettre en défenſe. Cependant je fus bientôt en garde, & je puis dire que ſi je ne l'euſſe pas ménagé, je l'aurois fort mal mené; mais je ne fis que

parer les coups qu'il me portoit avec plus de vivacité que de meſure.

Ce qu'il y eut de malheureux dans ce combat, c'eſt que Madame de la Haye ſe jetta inconſidérément entre nous deux, attrapa une bleſſure, & fut cauſe que j'en reçus une dangereuſe. Alors le mari devenant moins furieux, voulut bien l'écouter. Elle lui apprit qu'auſſi fidelle amie qu'elle étoit fidelle épouſe, je me banniſſois de cette retraite, & que c'étoit en prenant congé d'elle que je m'étois jetté à ſes genoux. Sur ce rapport, le mari paſſant de la colere à la douleur, eut un regret mortel de m'avoir bleſſé. Il envoya chercher le chirurgien, qui ne me quitta point que je ne fuſſe entiérement hors de danger & en état de ſortir. Il m'accompagna même juſqu'à mon habitation où je me retirai.

Ma ſanté fut plutôt rétablie que la tranquillité de mon cœur; car j'appris dans le tems de ma convaleſcence que la bleſſure que Madame de

de la Haye avoit reçue au côté, & qu'elle avoit négligée ne la croyant pas de conſéquence, étoit devenue fort ſérieuſe, & l'on m'annonça bientôt après la mort de cette Dame. Je penſai perdre l'eſprit à cette nouvelle. Je fis mille extravagances; je m'appellois ſon aſſaſſin, & je voulois m'ôter la vie; ce que j'aurois fait indubitablement, ſi l'on m'eût laiſſé ſeul, ou qu'on ne m'eût pas ſauvé de moi-même.

Les douleurs les plus violentes ne ſont pas les plus longues. Le tems modéra la mienne, & je ne ſongeai plus qu'à m'éloigner d'un pays qui ne pouvoit plus m'être agréable. J'en trouvai une occaſion; Monſieur le Roi de la Poterie, contrôleur de la Marine, chargé du ſoin des fortifications de la Nouvelle-France, vint dans ce tems-là viſiter mon petit fort en faiſant ſa tournée. Je le priai de mettre quelqu'un à la place que j'y occupois, pendant que j'irois à Quebec demander la permiſſion de me retirer.

I. le fit fort volontiers. Auſſi-tôt je vendis tout ce que je poſſédois dans le pays, & je me rendis à Québec pour profiter de la premiere occaſion qui s'offriroit de repaſſer en France. Le récolet mon patron fit tout ſon poſſible pour me retenir; mais il ne gagna que le tems qu'il me fallut pour vendre une groſſe partie des pelleteries qui me reſtoit dans la ville.

Fin du ſecond Volume.